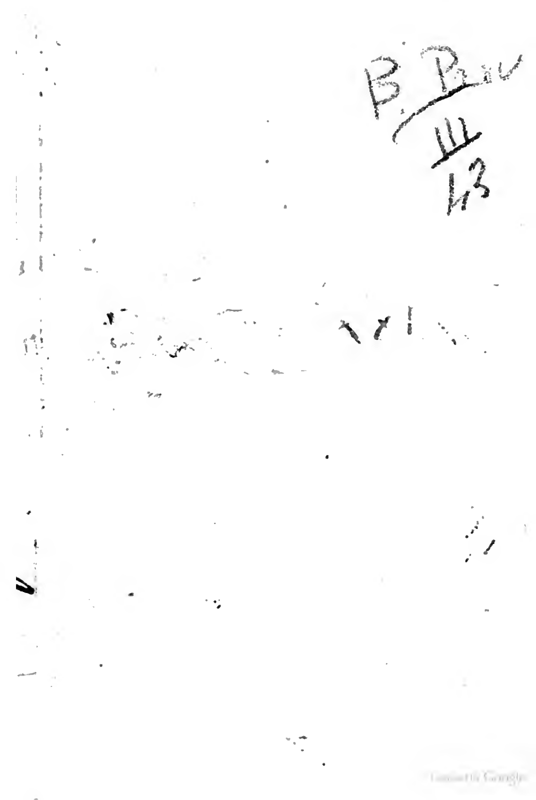

VITTORIO EM. III


FONDO PIZZOFAL
NAZIONALE
B. Prov.
R. BIBLIOTECA
VITT. EM. III
III
43
NAPOLI
Armadio
Num.° d' ordine
BIBLIOTECA PROVINCIALE
16-a-53
10456
Palchetto





ENCYCLOPÉDIE portative,

OU

RÉSUMÉ UNIVERSEL

des sciences, des Lettres et des arts,

EN UNE COLLECTION

DE

TRAITÉS SÉPARÉS;

PAR UNE SOCIÉTÉ DE SAVANS

ET DE GENS DE LETTRES,

Sous les auspices de MM. de Barante, Bory de Saint-Vincent, Champollion, Cordier, Cuvier, Depping, Drapiez, C. Dupin, Eyriès, de Férussac, de Gérando, Hachette, Jomard, de Jussieu, Laya, Letronne, Quatremère de Quincy, Thénard et autres savans illustres;

ET SOUS LA DIRECTION

DE M. C. BAILLY DE MERLIEUX,

Avocat à la Cour royale de Paris, membre de plusieurs sociétés savantes, auteur de divers ouvrages sur les sciences, etc., etc.



IMPRIMERIE

DE

Decourchant,

RUE D'ERFURTH, N° 1, PRÈS DE L'ABBAYE.

SCIENCES OCCULTES.



La crainte et la superstition l'emportèrent sur le ressentiment.

CHAP. I, § XIV, P. 64.



ANALYTIQUE ET CRITIQUE

SCIENCES OCCULTES

...YAGES ...

[illegible]

TABLEAU

HISTORIQUE, ANALYTIQUE ET CRITIQUE

DES

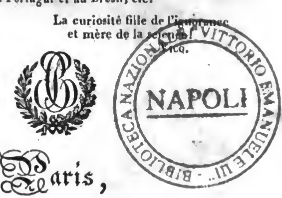
SCIENCES OCCULTES,

Où l'on examine l'origine, le développement, l'influence et le caractère de la Divination, de l'Astrologie, des Oracles, des Augures, de la Kabbale, la Féerie, la Magie, la Sorcellerie, la Démonologie, la Philosophie hermétique, les Phénomènes merveilleux, etc., etc.; précédé d'une INTRODUCTION et suivi d'une BIOGRAPHIE, d'une BIBLIOGRAPHIE et d'un VOCABULAIRE.

PAR FERDINAND DENIS,

Membre de plusieurs Sociétés savantes et littéraires, auteur des *Scènes de la nature sous les tropiques* et de leur influence sur la poésie, du *Résumé de l'Histoire littéraire du Portugal et du Brésil*, etc.

La curiosité fille de l'ignorance
et mère de la science.
VICO.



Paris,

AU BUREAU DE L'ENCYCLOPÉDIE PORTATIVE,
Rue du Jardinet-Saint-André-des-Arts, n° 8;
Et chez BACHELIER, libraire, quai des Augustins, n° 55.

1830

TABLE
DES MATIÈRES.

Pages.

FIN DE LA TABLE.

AVERTISSEMENT.

Quoique ce soit à l'aide des sciences exactes, et grâce aux principes d'une philosophie élevée, qu'on a découvert peu à peu le néant des Sciences occultes, il n'en est pas moins intéressant, au moment où tombent tant d'illusions, de jeter un coup-d'œil derrière soi, d'envisager de sang-froid l'édifice fantastique qui s'est évanoui devant les lumières de la civilisation, et d'essayer de le reconstruire pour un instant, afin de voir si l'on n'y trouverait pas un écho affaibli des sciences de l'antiquité.

C'est précisément aujourd'hui où l'on envisage les questions de la magie, de la kabbale et de l'extase sous deux faces très-différentes mais également philosophiques, qu'il est bon de faire voir l'ensemble des faits à éclaircir ou bien à expliquer. Notre intention a donc été de classer dans un ordre simple et méthodique les diverses branches des sciences occultes, qui, dans toutes les Encyclopédies, ont toujours occupé un rang distinct. Toutefois, nous avons essayé de le faire en rattachant les divers détails à un principe philosophique produit de deux systèmes féconds en résultats. C'est de

nos jours que M. Eusèbe Salverte et M. le docteur Bertrand ont établi que la science pouvait expliquer presque tout ce qui paraissait mystère inexplicable. Ils n'ont rien rejeté ; la voix universelle des peuples et des temps leur a paru digne d'être écoutée; tous deux ont la sagesse de ne point repousser avec dédain les récits nombreux que les générations ont légués aux générations, quelque merveilleux qu'ils paraissent être. En les adoptant, ils prennent le parti courageux de chercher leur origine; mais l'un envisage la partie physique des sciences occultes, l'autre la partie purement intellectuelle. S'il est permis d'admettre l'éclectisme en matière de sciences occultes, et d'en tirer des conséquences, nous dirons que la vérité nous paraît surgir de ces deux systèmes.

Notre tâche cependant n'était pas la même que celle des deux auteurs que nous avons cités ; il fallait tracer un rapide aperçu de l'histoire des Sciences occultes, plutôt que déduire des conséquences de leurs principes. C'est ce que nous avons tenté de faire, après avoir puisé à des sources nombreuses, quelquefois peu connues. Il résulte de l'ensemble de ce travail, que les Sciences occultes, dans leurs différentes ramifications, se mêlent chez tous les peuples à la religion, à la philosophie et à la science, et que nulle origine ne peut être expliquée sans l'examen de leurs doctrines.

TABLEAU
HISTORIQUE ET ANALYTIQUE
DES
SCIENCES OCCULTES.

INTRODUCTION.

Quelle que soit la partie du globe que l'on examine, quelle que soit la variété de l'espèce humaine dont on observe les usages, dans l'antiquité et dans les temps modernes, chez les sauvages et au milieu des empires civilisés, on trouve des devins et des hommes s'occupant de magie. Nos livres saints, ceux des Hindous, des Chinois et des Grecs, parlent d'hommes lisant dans l'avenir, évoquant les ombres, opérant mille prodiges par les connaissances surnaturelles qu'ils acquièrent, grâce à leur commerce avec des démons.ou des génies. Les hommes qu'on est accoutumé de nos

jours à regarder comme les plus sauvages et les plus complètement séparés du reste des nations, les Eskimaux, les Pécherais de l'extrémité de l'Amérique et les habitans de la Nouvelle-Hollande, ont des devins qui conservent sur eux une grande influence.

Quand les peuples sont encore dans l'état d'enfance, les devins et les magiciens exercent publiquement leur art; ils font souvent partie du gouvernement, et presque toujours ils ont dans leurs attributions le soin de la santé des hommes. A cette période, la civilisation, la médecine et la magie se touchent, ou plutôt se réunissent. Cela se voit surtout chez les nations sauvages de l'Amérique, où le médecin, prophète et magicien, paie quelquefois de la vie ses folles promesses.

Nous serions fondés à croire que, dans l'enfance de la civilisation, les hommes, trompés par l'enthousiasme, par les rêveries de l'extase, par une forte volonté de lire dans l'avenir, par des songes extraordinaires, produits d'une organisation particulière, ne sont pas toujours des imposteurs alors qu'ils se donnent pour prophètes, devins, ou fa-

vorisés des intelligences supérieures. Il y a encore des sorciers de très-bonne foi à Tonga-Tabou, au Brésil, et même chez les nations hyperboréennes.

Quoique l'art divinatoire et la magie naissent presque spontanément et d'un sentiment analogue, on pourrait affirmer que le désir de lire dans l'avenir a dû précéder, chez tous les peuples, celui d'opérer des prodiges aux yeux de la multitude. Parmi les ramifications nombreuses de l'art divinatoire, celles qui consistaient à interpréter les songes, à appeler les morts et à les interroger sur les terribles secrets dont on les supposait les témoins, ont dû précéder toutes les autres. L'astrologie, ou l'art de lire dans l'avenir par les révolutions des astres, a pu venir immédiatement après; mais cette science suppose un degré d'étude et d'observations qui n'appartient pas à l'homme sauvage proprement dit. Quelques essais pour opérer de grossiers prodiges ont dû, chez la plupart des nations dans l'enfance, précéder l'astrologie.

Examinons quel fut, chez les principales nations de l'antiquité, le sort des devins et

des magiciens, et l'influence qu'ils exercèrent.

Si nous portons nos regards vers l'Inde, ce berceau d'une antique civilisation, qui a fourni au reste de l'Asie et même à l'Europe, ses dogmes les plus sages, comme les superstitions les plus puissantes, on voit que les *Védas*, ces ouvrages religieux d'une si haute antiquité, contiennent plusieurs écrits magiques. Le père de l'histoire, Hérodote, prétend que les Égyptiens furent les inventeurs de l'astrologie judiciaire, et nous avons, seulement depuis quelques mois, la preuve de son assertion. D'un autre côté, ce qu'il y a de certain, c'est que, chez un grand nombre de nations asiatiques, l'astrologie portait le nom de science chaldaïque, et que les Chaldéens passaient pour le peuple qui se livrait avec le plus de succès à l'étude des sciences occultes. C'est ainsi qu'on a vu, au seizième siècle, une nation puissante de l'Amérique méridionale, redoutée et vénérée tour à tour par les autres tribus de ce vaste pays, comme exerçant l'art divinatoire. Les Caraïbes, ainsi que le fait fort bien observer M. de Hum-

boldt, semblent revêtus, dans le Nouveau-Monde, du caractère qu'on attribuait dans l'antiquité aux Chaldéens.

Nos livres saints, qui présentent, historiquement parlant, ainsi que le prouve Schlosser, d'autres garanties que les codes religieux dont on s'est plu, dans ces derniers temps, à rehausser l'antiquité, nos livres saints parlent fréquemment de divination, de magie, et la pythonisse d'Aïndor est une des premières chiromanciennes connues. Cependant, il est bon d'observer, avec Vico, ce génie puissant, créateur de la science nouvelle, que la divination était primitivement interdite, par l'ordre exprès de Dieu, aux Juifs, et que cette défense était la base de leur religion. Outre les faits mentionnés par Moïse, les Orientaux accordent à *Adam* des connaissances surnaturelles, et croient qu'il a été initié dès l'origine dans l'art kabbalistique et dans la magie. Selon eux, *Abraham* avait des connaissances profondes en astrologie, et ils lui attribuent un livre célèbre intitulé le *Sepher :* c'est un ouvrage de haute kabbale qui roule sur l'origine du monde.

Envisagés dans les temps reculés, tous

les hommes célèbres sont considérés comme ayant appelé à leur aide des intelligences supérieures, ou comme s'étant livrés à la magie. *Cham*, *Zoroastre*, *Moïse*, *Salomon*, *Numa Pompilius* sont inscrits, par les démonographes, dans la liste nombreuse des magiciens les plus célèbres, et Vico va jusqu'à penser que la divination fut le principe de la civilisation chez toutes les nations païennes. Il est, du reste, infiniment probable que ces hommes doués d'une intelligence supérieure ne s'en tenaient pas à l'art de prédire, et qu'ils ont fait usage des sciences physiques inconnues au vulgaire, et pour lequel leurs plus simples résultats étaient des merveilles.

En le considérant dans sa première acception, on voit que le mot de *magie* n'emportait pas avec lui le sens qu'on y a attaché ensuite, et qu'il signifiait plutôt l'étude des sciences naturelles que l'art d'opérer des prestiges. M. Eusèbe Salverte démontre d'une manière victorieuse que les miracles cités dans les écrits de l'antiquité peuvent presque tous s'expliquer par une connaissance, même assez légère, des effets de la

physique et de la chimie, ou même par cette observation attentive des phénomènes de la nature qui rejette toute espèce d'exagération.

Si l'on examine un autre ordre de phénomènes, propre à tous les temps, mais surtout aux temps antiques, on voit que l'observation de l'état d'extase peut donner une explication satisfaisante et des prétendues possessions, et de l'enthousiasme surnaturel qui accompagnait les oracles de la sibylle.

Une chose fort remarquable, c'est que les observateurs les plus attentifs de la nature parmi les anciens n'ont pas rejeté la possibilité de lire dans l'avenir. Hippocrate croyait à la divination par les songes, et Aristote craint tellement de s'expliquer sur un fait de cette importance, qu'il reste dans un doute prudent, comme de nos jours des hommes fort instruits ne rejettent pas tous les phénomènes du magnétisme animal, et, pour croire, attendent qu'ils aient vu.

On peut dire que, chez les anciens, la magie et l'art de la divination, mêlés en quelque sorte aux mystères de la religion ont eu un caractère imposant et grave, nous

dirons presque noble, qui les rendent bien différens de cette sorcellerie, où le grotesque est mêlé au terrible, où le bizarre l'emporte sur l'effrayant, et qui semble plus particulièrement appartenir au moyen âge ; cependant, comme on le voit dans Apulée, les anciens ont eu leurs véritables sorciers, et l'on sait par Schlosser que la plus ancienne sorcière dont il soit fait mention dans l'histoire grecque, avait, par ses attributions, un caractère fort différent de celui de l'enchanteresse *Circé* et de *Médée* la magicienne. On pourrait la comparer avec plus de raison à la *Canidie* des Romains.

Ce qu'on peut appeler le beau temps de la sorcellerie moderne ne semble arriver que quand le christianisme évoque de nouveaux démons, et en ce temps de misère et d'ignorance, où les tribus du Nord fondent sur les provinces méridionales de l'Europe. Ce fut sans doute une effrayante irruption de demi-sorciers, que ces Huns, guerriers hideux et féroces, représentés par Jornandès comme nés du commerce des mauvais génies avec les femmes dans les plaines désolées du Nord.

Ces Huns, mêlés aux Ouigours, qui n'étaient peut-être pas anthropophages, mais qui se donnaient pour tels, comme le font encore de nos jours les Kalmouks, afin, selon Bergmann, d'imprimer plus de terreur dans l'esprit de leurs ennemis, ces peuples, de race mongole, donnèrent naissance aux ogres et à bien d'autres êtres effroyables qui apparaissent dans les anciens poèmes. Ils étaient entrés dans une contrée fertile en sorciers de toute espèce; les Germains, les Goths, les Scandinaves, avaient leurs magiciens, différens les uns des autres, et il est à remarquer que ces peuples guerriers donnaient en général la qualité de sorciers aux restes malheureux des peuples qu'ils avaient vaincus et qu'une sanglante persécution forçait à chercher un asile dans les lieux reculés. C'est ainsi que la race finnoise, accablée par les Suédois et les Danois, fut en possession de fournir les légendes de ces peuples de nains, de magiciens et d'ouvriers mystérieux, travaillant dans le sein de la terre à des armes enchantées.

La mythologie celtique, combattue par le christianisme, ne mourait pas non plus sans

léguer au monde poétique du moyen âge quelques puissans magiciens, quelques fées bienfaisantes ou terribles; le barde *Merdhin*, dont nous avons fait l'enchanteur *Merlin*, est de ce nombre. Il est lié intimement à la fable du roi Arthur, et les siècles n'ont pu affaiblir sa renommée en France et en Angleterre. L'influence qu'il a eue sur la poésie et même sur l'histoire, est trop connue pour la rappeler ici.

Mais après les croisades, quand les Européens eurent uni leurs superstitions aux superstitions de l'Orient, quand les Arabes et les Persans eurent mêlé une féerie brillante aux idées âpres et sévères du Nord, la magie prit un autre caractère parmi nous, et l'on s'en aperçoit aisément en lisant les anciennes chroniques. C'est avec raison que Walter Scott fait remarquer que la *Péri Mergian Banou*, célèbre dans les anciennes poésies persanes, figure dans les romans européens sous les noms différens de *Mourgue la Faye*, sœur du roi Arthur; de *Urgande la déconnue*, protectrice d'Amadis de Gaule; de la *Fata Morgana*, du Boyardo et de l'Arioste.

S'il est naturel de penser que les croisa-

des eurent une extrême influence sur la magie et sur la féerie en Europe, durant le douzième et le treizième siècle, on doit regarder comme certain que le voisinage des Maures établis en Espagne contribua à développer le goût de l'étude des sciences occultes et de la haute kabbale qui était probablement cultivée par les Templiers, et qui mêlait ses principes à ceux des gnostiques. Les Arabes espagnols, qu'on pouvait regarder à juste titre comme les hommes les plus instruits de l'Europe, semblaient avoir plutôt adopté les idées merveilleuses qui naissent de l'étude confuse des sciences, que les superstitions grossières qui tiennent à une ignorance absolue. L'alchimie, l'astrologie judiciaire, la science des nombres, et tout ce qui tient à la haute magie, étaient parmi eux comme un complément de l'étude de l'histoire naturelle : et en cela ils paraissaient parfaitement d'accord avec les Juifs, qui ont composé comme eux de vastes traités sur les sciences occultes; les idées des Arabes semblent se confondre avec celles de la kabbale juive.

Il est donc infiniment probable que ce

fut aux Maures, et aux Juifs, peuple toujours errant (1), que l'Europe du moyen âge dut le goût de l'alchimie, qui fut cultivé avec tant de succès par les *Raymond Lulle*, les *Paracelse* et les *Arnaud de Villeneuve*.

Mais au seizième siècle, tandis que deux sciences imaginaires, l'alchimie et l'astrologie, occupaient vivement des esprits élevés, une ignoble sorcellerie se répandit dans toute l'Europe. Les sanglantes exécutions se multiplièrent; c'était un déplorable moyen, qui fut sans résultat pour arrêter cet effroyable débordement de sorciers et de sorcières de toute espèce, les uns adroits imposteurs, les autres victimes d'une imagination délirante. L'homme de sens par excellence, Montaigne, vit cette plaie de son siècle, et elle lui inspira une pitié profonde : avec sa sagacité pénétrante, il ne put méconnaître un fait regardé de nos jours comme étant hors de doute, savoir, que l'état d'extase produit des sorcières de

(1) En général, les Juifs firent pendant les douzième et treizième siècles, les fonctions d'intermédiaires entre les Sarrasins et les Occidentaux. TIENNEMAN; *Manuel de philosophie*, p. 264; traduction de M. Cousin.



bonne foi. Il vit donc des malades exaltés dans les sorciers de son temps, et les considéra dès lors comme on les considère quelquefois de nos jours : il affirme « qu'en conscience, il leur eût donné plutôt de l'ellébore que de la ciguë. »

Mettant de côté cette idée, qui recevra plus tard son développement, examinons un instant ce qui a pu consolider les principes de la magie chez les hommes, et dans quel ordre ils ont dû se développer.

Toutes les branches des SCIENCES OCCULTES sont renfermées dans la magie proprement dite, comme l'entendent les démonographes ; mais en examinant bien la magie elle-même et ses variétés, l'esprit de critique aime à démêler comment peu à peu s'est formée une science imaginaire, ayant, ainsi que les sciences exactes, de nombreuses ramifications partant de deux principes qu'on retrouve toujours comme base de l'art divinatoire et de l'art d'opérer des prodiges : le désir chez les uns d'exercer une haute influence religieuse ou politique, le besoin chez d'autres de s'élever au-dessus des misères de la terre en s'abandonnant aux

rêves de l'imagination. Par la disposition des matières, nous avons essayé de faire comprendre comment avait dû se former le système complet des sciences occultes.

Division de l'Ouvrage.

Selon nous, la *divination* précède chez tous les peuples l'art des prestiges. Dans les différentes branches de l'art divinatoire, c'est l'onéirocritie, ou examen des songes, qui a dû marcher avant toutes les autres; la nécromancie est probablement venue ensuite. De nouvelles découvertes nous font connaître l'antiquité de l'astrologie, de l'aéromancie, de la pyromancie et de l'hydromancie; leurs variétés sont nombreuses. La physiognomonie, qui a pris un grand développement de nos jours, remonte à des temps fort reculés; la chiromancie a dû en être une conséquence; elle a acquis toute son extravagante perfection au seizième siècle. Après ces genres de divination fort anciens, on en trouve qui sont nés avec la civilisation moderne, telles sont la cartomancie, la rhabdomancie; dont l'origine est très-obscure, mais qui prend de l'impor-

tance au dix-huitième et au dix-neuvième siècles. Tel est encore l'art de deviner le caractère ou les inclinations des hommes par leur écriture. Les simples *présages*, les *prognostics* formeront un nouveau chapitre. Les *oracles*, les *augures* et les *sibylles*, etc., venaient nécessairement après l'examen des sciences qui leur donnaient un caractère religieux. La *kabbale* nous a paru devoir former une division intermédiaire entre l'art divinatoire et l'art d'opérer des prodiges; nous n'en avons pas exclu la géomancie, cette science des nombres, qui semble en faire essentiellement partie, et qui a donné elle-même naissance aux carrés magiques en usage chez presque tous les peuples. En continuant l'histoire de la Kabbale, nous avons dû faire connaître les *fées*, les *enchanteurs*, les *géans* et les *nains*, puis quelques êtres fantastiques qui sont passés dans le domaine du merveilleux.

En abordant la *magie*, nous avons examiné son antiquité, ses divisions, ses opérations diverses. Là venaient se placer nécessairement les moyens que les hommes ont employés pour se garantir de sa fu-

neste influence, ou pour profiter de la puissance qu'on lui attribuait : tels sont les talismans, les philtres, les anneaux magiques, le sceau de Salomon, les coupes et les armes enchantées, etc. Nous avons cru devoir indiquer dans le même chapitre les charmes et les sorts communs à la magie et à la sorcellerie, ainsi que les grimoires et les divers exorcismes. Avant de quitter cette matière, nous avons appelé un moment l'attention du lecteur sur la *magie blanche* moderne, sur la *ventriloquie*, sur la *fantasmagorie* et sur d'autres prestiges fort innocens, qui, à une époque d'ignorance et de crédulité, ont pu exercer une grande influence sur l'esprit humain. La *sorcellerie* du moyen âge nous a paru être une espèce de magie vulgaire dont on trouve cependant des traces dans l'antiquité. Nous avons examiné l'origine du sabbat, l'invocation des démons, la hiérarchie des puissances infernales. Nous avons fait connaître la prodigieuse influence de la sorcellerie. L'examen des sorciers proprement dit, celui des bohémiens et des diseurs de bonne aventure devaient terminer ce chapitre.

Il y a dans le monde merveilleux des êtres malfaisans qui sortent du domaine de la kabbale, et qui rentrent dans celui de la sorcellerie; tels sont les fantômes, les revenans, les loups-garous ou lycanthropes, les follets, les farfadets, etc.; ils forment un chapitre à part sous le titre de *démonologie*. Les démoniaques, les possédés, les obsédés, les convulsionnaires, les trembleurs, sont plus ou moins infestés de l'esprit malin aux yeux du vulgaire; ils devaient trouver place après la démonologie. Les convulsionnaires et les trembleurs nous ont conduit à un ordre de phénomènes qui, désigné par le nom d'*extase*, a dû sourdement exercer ses prodiges dans les sociétés secrètes et parmi les illuminés, et qui, plus connu, se lie intimement au magnétisme et à la plupart de ses effets. Telle est la matière d'un chapitre auquel on peut joindre la médecine morale examinée d'une manière si curieuse par M. Bertrand.

Après nous être étendu sur ce qui est purement du domaine de l'imagination, après avoir examiné ce qu'on peut regarder comme ses plus étonnans phénomènes,

nous nous sommes occupés de cette science que les adeptes font remonter à la plus haute antiquité, et qu'un savant professeur a considérée naguère comme le produit du moyen âge; M. Cuvier n'accorde pas plus d'antiquité à la *philosophie hermétique*, quoique le nom qui désigne l'alchimie se perde dans la nuit des temps, s'il est certain que le mot *chim* ait désigné l'antique pays d'Égypte. Après avoir parlé de la transmutation des métaux en or, de la panacée universelle, nous avons dit quelques mots de la quadrature du cercle; puis, abandonnant le champ de la fiction, ou plutôt les erreurs de la science à son berceau, nous avons jeté un coup d'œil sur les phénomènes de la nature et sur le faux caractère que leur donnait l'antiquité. Une biographie des hommes qui se sont voués à l'étude des sciences occultes vient immédiatement après; dans cet examen rapide, si l'on s'en était rapporté à l'opinion vulgaire, il aurait fallu donner place aux législateurs et aux philosophes de l'antiquité. Non-seulement Abraham, Hermès, Moïse, Salomon, Zoroastre, devraient d'abord être

nommés parmi les enchanteurs célèbres ou les adeptes de la philosophie hermétique; mais Aristote, Pythagore, Socrate, ne seraient autre chose que de puissans magiciens, de même que Virgile, qu'on met au nombre des plus habiles sorciers de l'antiquité. On comprend assez que les écrits de ces hommes célèbres ne permettent pas de leur assigner un rang si bas. Nous nous contenterons de jeter un coup d'œil sur quelques hommes plus rapprochés de nous, dont l'existence, dans ce qui touche à la magie, n'est plus un problème, qui se sont véritablement occupés de haute kabbale et de philosophie hermétique, ou qui figurent parmi les charlatans habiles et les sorciers célèbres.

Une bibliographie, que nous nous sommes efforcés de rendre la plus complète possible, termine l'ouvrage.

Influence des sciences occultes.

Maintenant, si l'on considère les sciences occultes dans leur ensemble, et si l'on examine quelle a été leur influence sur la société, on se convaincra aisément que cette influence a été tour à tour déplorable et

utile. Un de leurs premiers effets est, en donnant une énergie prodigieuse à l'imagination, d'isoler l'homme au milieu de ses semblables, de lui faire prendre en dédain le monde réel pour un monde imaginaire, de le pousser dans la voie de l'imposture et du fanatisme; les horribles annales de la sorcellerie ne renferment que trop de preuves de ces tristes résultats. Et, pour n'examiner que ce qui regarde la France, c'est sans doute une chose déplorable que nos lois aient fait tant de victimes de ceux qu'elle aurait dû plaindre ou sauver. Il n'est que trop vrai encore que, chez quelques adeptes des sciences occultes, le crime réel s'est mêlé à ce qui n'était qu'un crime imaginaire. Il ne faut pas oublier qu'en 1826, près de Dax, une femme a été jetée dans les flammes et interrogée, au milieu d'effroyables tortures, sur un prétendu sort qu'elle aurait lancé. Il ne faut pas oublier que, vers la même époque, on refusait, à Spire, la sépulture à un vénérable prélat, parce que la voix publique l'accusait de magie. Ces faits ne sont rien si on les compare à ceux dont les annales du moyen âge font

mention; mais ils prouvent combien l'esprit du peuple a encore besoin d'être éclairé, et quel funeste effet doivent avoir sur des esprits grossiers ces livres ignobles de sorcellerie que l'on colporte encore dans les campagnes. De tous les moyens à employer contre eux, le plus efficace est certainement l'instruction des classes inférieures. Quelques simples notions de physique élémentaire, quelques idées sur les effets physiologiques de l'état d'extase, remédieraient à de grands maux.

Un des plus malheureux résultats de la magie a été de donner une fausse direction à la législation. Croirait-on, en effet, que la loi de 1751, qui condamne les bergers à neuf ans de galères pour simple menace de lancer un sort, n'est que tombée en désuétude et n'a pas été formellement abrogée? Comme l'a fort bien fait observer M. Eusèbe Salverte, les législateurs n'ont pas eu d'autres yeux que le vulgaire. En portant contre les sorciers des décrets terribles, ils en ont décuplé le nombre par l'effet ordinaire que produit la persécution. Dans l'épouvante que leur causaient de prétendus prodiges, ils

sont devenus d'implacables persécuteurs. Mais il faut l'avouer, nous vivons dans un temps où la terreur qu'inspiraient les sciences occultes n'existe plus que dans les classes ignorantes. Il y a, il est vrai, des alchimistes et des sorciers jusque dans le dix-neuvième siècle, mais on se contente de les mettre à l'amende quand ils trompent, et l'on doit chercher à les guérir quand ils rêvent.

A considérer les sciences occultes sous un autre point de vue, on peut dire qu'elles ont poussé en avant les sciences exactes.

Vico voyait dans la divination le principe de l'organisation sociale des sociétés païennes. Mais, sans chercher dans l'antiquité, sans sonder ces mystères où la législation se cachait sous le dogme religieux et quelquefois sous une forme magique, pour se répandre ensuite dans le monde, on ne peut pas se dissimuler que des âmes ardentes, douées de la faculté d'étendre le champ des connaissances positives, ne se seraient peut-être jamais vouées dans l'origine à des études arides, si chez elles l'imagination n'avait secondé la patience qui agit alors comme un feu caché que raniment des jets de flamme.

Quand la science est avancée, elle s'exalte de sa propre puissance, elle dédaigne son origine, elle l'oublie; elle s'enthousiasme de sa grandeur présente. Il n'en est pas de même en ces temps où elle cherche laborieusement et au hasard, où elle s'arrêterait tout-à-coup si une voix puissante ne la ranimait. Cette voix puissante, c'est celle des esprits mystérieux de l'antique kabbale, celle de ces êtres imaginaires que dans tous les pays l'homme a cru trouver entre lui et la Divinité.

C'est une chose bien digne de remarque, que le gnosticisme, qui enfanta tant de systèmes, qui créa les Albigeois, et qui eut une si grande influence sur le midi de la France, parut pour la dernière fois au milieu de ces troubadours, à l'esprit ardent et chevaleresque, qui ne livraient au vulgaire que leurs chants d'amour, mais qui, dans le silence de la vie intérieure, occupaient leurs mystérieux loisirs aux rêveries brillantes nées de la philosophie orientale. On concevra aisément quelle ardeur devait donner à un esprit exalté du moyen âge cette idée qu'en se livrant à l'étude des sciences, il entrait peu à peu dans un rapport intime avec

des esprits mystérieux qui lui transmettaient des pensées divines sur les choses de la terre, et qui en recevaient les pensées terrestres pour les épurer.

Et croit-on par exemple que les Raymond Lulle, les Albert, les Pic de la Mirandole et tant d'autres, croit-on que tous ces hommes de génie eussent exercé l'influence qu'ils ont eue sur leur siècle, si un reflet de la haute kabbale orientale n'avait éclairé les ténèbres qui les environnaient, et ne leur avait montré un but plus noble que celui qu'on leur suppose généralement? Il y a, nous osons le dire, un moment où l'imagination est le plus puissant mobile des sciences; c'est celui où il faut tout créer. Les temps féodaux, si déplorables en un sens dans l'histoire de l'humanité, sont devenus une époque mémorable de discussions ardentes où l'on pesait les droits des peuples : les temps de la philosophie hermétique, qui sont à peu près les mêmes, ont été des jours de prodigieux labeur. Il ne faut pas oublier qu'Albert, si dédaigné maintenant, est peut-être le polygraphe le plus fécond qui ait existé, et il est permis de croire que ce ne fut pas sans un

but élevé, sans le désir d'instruire les hommes, que les savans comme lui, touchés des misères de l'humanité, cherchèrent à se mettre en rapport avec les esprits élémentaires. D'ailleurs, ces hommes étaient convaincus que toute science de ce genre se trouvait cachée dans les livres légués par l'antiquité. De là l'étude laborieuse et utile des langues anciennes et même celle des langues orientales; de là peut-être de nouveaux et féconds rapports avec Aristote, oublié de l'Europe et conservé par les Arabes.

L'idée de la panacée universelle dut être elle-même de quelque influence dans l'étude de la médecine, en excitant prodigieusement les ressorts de l'imagination. Il devait être assidu dans son laboratoire, celui qui s'attendait, comme Arnaud de Villeneuve, à voir tout-à-coup le plomb changé en or bouillonner au fond de son creuset, et l'eau d'immortalité répandre un divin parfum, présage de l'éternelle jeunesse du genre humain; et se rappelle-t-on bien, quand on rit de ces erreurs et quand on frémit des crimes qu'ils firent naître, se rappelle-t-on bien ce qu'il ne faut pas craindre d'appeler leurs bienfaits?

Voit-on Raymond Lulle, restant paisible religieux dans sa cellulle, au lieu de Raymond Lulle, parcourant le monde, demandant la science aux Orientaux, et l'annonçant d'une voix puissante aux Européens; proclamant, il est vrai, l'erreur et la vérité comme des guides également bons à suivre, mais enfin proclamant des vérités, et donnant dans son *Ars magna* des principes si nombreux, que plus tard ils ont sans doute fécondé le génie de Bacon? Il fallait, n'en doutons pas, à une âme de cette trempe un but tout autre que celui qui guide nos savans si supérieurs à lui. Quand Albert le Grand, génie puissant dont on a fait un ignoble sorcier, construisait laborieusement son *Androïde*, Albert le Grand étudiait toutes les lois de la mécanique pour les appliquer à un but imaginaire. Quand il recevait son souverain durant la saison rigoureuse, au milieu d'arbres chargés de fruits et de fleurs, la science lui avait révélé des procédés utiles à l'agriculture dont on fit honneur à la magie, tout en en profitant. Celui qui donna un élan si puissant à la médecine du seizième siècle, mais qui malheureusement l'enve-

loppa d'erreurs déplorables, Paracelse, mourant consumé par son propre génie, n'eût rien fait sans cette imagination qui le trompait plutôt, je crois, qu'elle ne l'engageait à tromper les autres.

Qu'après ces hommes ardens sans science positive, *chercheurs* en un mot, mais opérant des découvertes admirables, parce qu'il n'y a que ceux qui s'élancent dans les routes inconnues qui trouvent; qu'après ces extravagans, si l'on veut les appeler ainsi, il vienne un homme fin, spirituel, savant, à l'âme tranquille, à l'esprit actif, mais positif; qu'un Érasme naisse tout-à-coup, que ce soit le Voltaire du seizième siècle, qu'il raille, qu'il fasse écrouler l'édifice des erreurs, et que sa voix moqueuse retentisse long-temps dans les siècles; il a pour lui la raison, et il faut l'en louer; il a pour lui l'acerbe plaisanterie, et il faut en rire, quoiqu'elle soit cachée quelquefois dans de lourds in-folios; mais il ne faut plus dédaigner ceux qu'il eut raison de combattre. Après tout, les découvertes des philosophes hermétiques viennent d'une source imaginaire, et elles sont positives. La raillerie

n'a pu arrêter leur noble fécondité, et nous pouvons énumérer franchement ce que nous leurs devons.

1° En philosophie, on doit à l'étude de la kabbale plusieurs systèmes dont l'éclectisme de nos jours peut encore faire son profit; et il faut mettre en première ligne ce vaste projet d'instruction universelle qu'on attribue à Raymond Lulle, génie voyageur qui ne s'arrêta dans sa noble mission que quand les hommes l'eurent arrêté en l'assassinant. Il est indispensable de le rappeler ici : on s'est presque toujours étrangement mépris sur le genre d'obligations que l'Europe savante devait avoir à Raymond Lulle. Les bibliographes, comme le fait très-bien observer M. Gence, ont commis une erreur grossière lorsqu'ils ont placé en tête des livres d'alchimie l'*Ars magna*; ils ont pris pour un traité du grand œuvre un vaste système de philosophie puisé en Asie, grossier, mais précieux essai de ces principes encyclopédiques des connaissances humaines, qui devaient plus tard jeter une lueur si vive sur le monde. Raymond Lulle cependant cultiva l'alchimie, n'en

doutons pas ; c'était la folie de son temps, mais son génie était de tous les siècles.

2° C'est à l'alchimiste Arnaud de Villeneuve qu'on doit les trois acides sulfurique, muriatique, nitrique, ainsi que les premiers essais réguliers de distillation, qui nous ont fourni l'alcool. Roger Bacon dédaignait bien la magie, et il a même écrit contre elle ; mais c'est probablement en se livrant aux vaines recherches de la philosophie hermétique, qu'il trouva cette poudre à canon dont il exagère tant les effets, que, selon lui, un fragment gros comme l'extrémité du pouce pourrait renverser une ville au milieu des éclairs et des roulemens d'un effroyable tonnerre.

3° Le même moine, en se livrant sans doute à l'astrologie, a découvert le télescope ; mais, probablement, il n'a connu que la théorie de sa construction, et il voit dans ses effets quelque chose d'analogue aux effets des sciences occultes, puisqu'il dit que par son moyen on peut faire descendre en apparence le soleil et la lune sur la tête de ses ennemis.

4° Malgré les absurdités astrologiques,

débitées par l'infatigable Paracelse, malgré encore son *archée,* que ses disciples appelaient l'esprit architecte, occupé dans notre estomac à séparer la partie nutritive de la partie vénéneuse, il paraît qu'il a introduit l'usage des préparations antimoniales, salines et ferrugineuses, si puissantes sur nos organes.

Cardan, enfin, cet extatique si connu, n'employa pas tous ses loisirs à de vaines recherches astrologiques; les mathématiques lui ont de véritables obligations. Mettant de côté son horoscope de Jésus-Christ, dont il ne voulut jamais restituer l'honneur à Pierre d'Ailly qui en était réellement l'inventeur; appréciant, comme elle doit l'être, la ruse coupable avec laquelle il s'empara des découvertes de Tartalea, nous n'en répèterons pas moins qu'une science imaginaire fut probablement pour lui le mobile d'un travail fertile en résultats. Si l'on ne peut pas lui attribuer l'honneur de la formule qui porte son nom, on pense qu'il découvrit quelques cas nouveaux, et entre autres celui qui porte le nom de *cas irréductible;* qu'il s'aperçut de la multiplicité des

équations des degrés supérieurs et de l'existence des racines négatives ; et il faut enfin se rappeler qu'il tenta d'appliquer la géométrie à la physique.

Mais nous nous arrêtons dans cette liste de grandes découvertes sorties de l'erreur ; elle deviendrait trop longue, et peut-être serait-on effrayé de ce que la science véritable doit aux rêveries des sciences occultes.

Résumons-nous donc en peu de mots : des études positives ont fait voir à notre siècle que la magie de l'antiquité n'était que la science elle-même ; que la sorcellerie du moyen âge devait ses épouvantables fictions à une maladie très-réelle de l'imagination ; que tout le mal qui s'est répandu dans le monde par l'imposture de l'une, par l'ignorance et le fanatisme de l'autre, tenait à une déplorable légèreté d'observations. Soumettons donc maintenant à un rigoureux examen tout ce qui nous paraît tenir aux rêveries de l'imagination : l'esprit philosophique trouvera encore à glaner dans ce qu'auront dédaigné les sciences positives.

CHAPITRE PREMIER.

De la divination.

§ I. — *De l'onéiromancie et de la nécromancie considérées comme premières branches de l'art divinatoire.*

Avant de calculer, même d'une manière imparfaite, le cours des astres pour chercher à lire dans le ciel sa destinée, l'homme a sans doute interrogé les morts et les songes sur l'avenir. C'est d'après une telle pensée que l'on peut considérer hardiment la *nécromancie* et l'*onéiromancie* comme plus anciennes que l'astrologie; les peuples sauvages nous en offrent la preuve : quelques-uns interrogent les morts sur l'avenir longtemps après leur trépas; d'autres, et c'est le plus grand nombre, ajoutent la plus entière confiance aux choses qui leur sont révélées durant le sommeil. La veille d'une grande bataille, le chef des Tupinambas allait de hamac en hamac engager ses guerriers à interroger les rêves qui devaient les visiter durant la nuit; ces rêves, on les provoquait même quelques jours avant les gran-

des batailles ou les actions solennelles, par des fumigations ou par certaines boissons fermentées; ce qui a encore lieu chez les tribus sauvages de l'Amérique méridionale.

En examinant les peuples dans l'enfance, et les nations de l'antiquité, on se convaincra de plus en plus que l'onéiromancie, ou l'art d'expliquer les *songes*, a dû être un des moyens de divination les plus anciennement employés, si ce n'est même le plus ancien. Aristote ne le regarde pas comme entièrement chimérique, et Hippocrate semble le rattacher à l'astrologie quand il dit que les rêves durant lesquels on croit contempler le ciel et les étoiles signifient ou la santé ou une maladie prochaine. Galien devinait la mort dans une étoile qui tombe ou dans un chariot brisé vus en songe. Tout le monde sait combien l'onéiromancie était en honneur dans l'Orient et surtout en Égypte. L'histoire de Joseph est présente à tous les esprits, de même que celle de Nabuchodonosor, qui fit mourir les devins de Chaldée, non parce qu'ils ne pouvaient interpréter ses rêves, mais parce qu'ils ne pouvaient deviner les songes qu'il

avait eus. Pline simplifiait beaucoup l'onéïroncritique en disant qu'on devait interpréter les songes d'une manière absolument opposée à leurs apparences.

De nos jours cette branche des sciences occultes est infiniment plus compliquée, et il faudrait un volume entier pour rapporter les définitions absurdes qui ont été données de ces illusions qui troublent ou qui charment le sommeil.

Il est à remarquer que, selon la doctrine de quelques onéironcritiques, on doit encore interpréter les songes d'une manière diamétralement opposée à leur signification apparente. D'après ce système, songer de pleurs annonce la joie. Artémidore tire ses inductions d'un examen plus compliqué et qu'il essaie de rendre philosophique : ainsi, d'après lui, songer de la mort annonce qu'on va se marier, et l'on peut prévoir de grandes peines si l'on a rêvé de trésors ; toutefois, on ne saurait trop imaginer le rapport qu'il trouve entre la cécité et la perte d'enfans.

L'onéironcritique moderne, colportée dans nos villes et dans nos campagnes, est d'un grotesque encore plus absurde : nous

donnerons quelques exemples : voit-on une belette durant son sommeil, c'est un signe évident que l'on aimera une méchante femme. Faire du boudin présage mille peines, tandis que la fabrication du cervelas est le signe d'une passion violente. Si vous voyez des champignons, votre vie sera longue ; elle sera plus longue et plus heureuse encore si vous rêvez qu'on vous a peint sur bois. Les fèves vous annoncent querelle et procès. Si vous êtes assez heureux pour être visité par un fantôme blanc, vous serez dans la joie et dans les honneurs.

Laissant de côté ces ridicules préjugés, nous dirons qu'il y a dans les rêves un mystérieux phénomène digne de toute l'attention de la philosophie moderne, et nous engagerons nos lecteurs à consulter sur ce sujet les articles insérés par M. Jouffroy dans *le Globe*.

§ II. — *De la nécromancie et anthropomancie.*

La *nécromancie*, qui est l'art d'évoquer les *morts*, ou de lire dans l'avenir par l'inspection des *cadavres*, est un genre de divination si ancien qu'il se perd dans la nuit

des temps. Il a été professé publiquement à Séville et à Tolède, durant le quinzième siècle. Il était fort en usage parmi les Thessaliens. Les Juifs le pratiquaient, ainsi que les Syriens, d'une manière abominable, s'il est vrai qu'ils sacrifiassent de jeunes enfans pour obtenir des génies malins la connaissance des choses futures. L'anthropomancie est une branche de la nécromancie, qui se pratiquait par l'inspection des entrailles de l'homme. Ménélas, selon Hérodote, chercha ainsi à lire sa destinée. L'anthropomancie, selon Clavigero, paraît avoir été en usage chez les Mexicains.

§ III. — *De l'astrologie.*

L'*astrologie* est l'art de prédire l'avenir par l'aspect des *corps célestes*. Bien que ce genre de divination ait exigé quelques connaissances grossières d'astronomie, il remonte à une haute antiquité. Cet art se divise en deux branches, l'*astrologie simple* (celle des premiers temps), l'*astrologie judiciaire*, qui reçoit tous ses développemens au seizième siècle.

Il y a bien peu de nations sauvages qui

n'observent pas le cours de certains corps célestes : plusieurs tribus américaines regardent le retour des Pléiades comme une époque consacrée, et M. Lesson a trouvé dans la Polynésie un peuple barbare dont les idées sur l'astronomie le surprirent. Quoi qu'il en soit, les adeptes font remonter l'origine de cette science bien haut, puisqu'ils en attribuent l'invention à Cham, fils de Noé. Il est bon de rappeler cependant que les Orientaux regardaient Abraham comme le premier homme qui eût fait usage de l'astrologie. César, Pompée, Crassus, croyaient à l'astrologie, et ils ont été imités dans cette faiblesse par bien d'autres grands hommes. Ce qu'il y a de plus réel, du reste, dans l'astrologie, c'est son extrême antiquité prouvée par des monumens dont on ne peut pas révoquer en doute l'immuable témoignage, alors même qu'on rejette la tradition. Cette preuve si curieuse d'une des plus anciennes erreurs de l'esprit humain, nous est fournie par les infatigables recherches de M. Champollion, qui, au milieu des déserts et des ruines, découvre l'origine de ce qu'une antique ci-

vilisation a développé, ou de ce qu'elle a rejeté comme un vain jouet qui ne pouvait convenir qu'à son enfance. Dans le tombeau de Rhamsès V, le savant voyageur a trouvé des tables du lever des constellations pour toutes les heures de chaque mois de l'année. On peut voir que, comme dans l'astrologie moderne, les diverses parties du corps étaient soumises à l'influence d'une constellation. La chose est d'une trop haute importance pour que nous ne la rapportions point ici dans toute son étendue.

Mois de Tôbi. La dernière moitié-Orion domine et influe sur l'oreille gauche.

Heure première. La constellation d'Orion influe sur le bras gauche.

Heure deuxième. La constellation de Syrius influe sur le cœur.

Heure troisième. Le commencement de la constellation des deux étoiles (les Gémeaux) influe sur le cœur.

Heure quatrième. Les constellations des deux étoiles influent sur l'oreille gauche.

Heure cinquième. Les étoiles (du fleuve) influent sur le cœur.

Heure sixième. La (tête ou le commencement) du lion influe sur le cœur.

Heure septième. La flèche influe sur l'œil droit.

Heure huitième. Les longues étoiles influent sur le cœur.

Heure neuvième. Les serviteurs des parties antérieures du quadrupède menté (le lion marin) influent sur le bras gauche.

Heure douzième. Le pied de la truie influe sur le bras gauche.

Le savant voyageur ajoute : « Nous avons donc vu une table de levers semblable à celle qu'on avait gravée sur le fameux cercle doré du monument d'Osymandias, et qui donnait, comme le dit Diodore de Sicile, les heures du lever des constellations, avec les influences de chacune d'elles. Cela démontrera sans réplique à notre savant ami M. Letronne, que l'astrologie remonte, en Égypte, presque aux temps les plus reculés ; question à laquelle il mettait beaucoup d'importance, et qui par le fait est décidée sans retour. »

Néanmoins, l'astrologie judiciaire n'était soumise, dans l'origine, qu'à des règles peu nombreuses ; mais cette science ne tarda pas à se compliquer. Cependant l'astronomie a fait vainement des progrès ; la première est restée nécessairement stationnaire, et comme

dit fort bien un démonographe : « En astrologie on ne connaît dans le ciel que sept planètes, et douze constellations dans le zodiaque. » Chacun des membres du corps humain est gouverné par une planète. Le monde et les empires sont également sous l'influence des constellations. On voit dans les admirables secrets d'Albert le Grand, comment *Saturne* domine sur la vie, les sciences, les édifices. L'honneur, les souhaits, les richesses, la propreté des vêtemens dépendent de *Jupiter*. *Mars* exerce son influence sur la guerre, les prisons, les mariages, les haines. Le *Soleil* verse avec ses rayons l'espérance, le bonheur, le gain, les héritages. Les amitiés et les amours viennent de *Vénus*. *Mercure* envoie les maladies, les pertes, les dettes; il préside au commerce et à la crainte. La *Lune* domine sur les plaies, les songes, les larcins.

Les jours, les couleurs, les métaux sont également soumis aux planètes, dont on spécifie ainsi les qualités : le *Soleil* est bienfaisant et favorable; *Saturne*, triste, morose, froid; *Jupiter*, tempéré et benin; *Mars*, ardent; *Vénus*, féconde et bienveillante; *Mer-*

cure, inconstant; la *Lune*, mélancolique. Les constellations ont également leurs qualités bonnes ou mauvaises.

Les astrologues regardent comme un des principaux mystères de leur science la vertu des *maisons du soleil;* ils ont fait une première division du jour en quatre parties, séparées, disent-ils, par les quatre points angulaires, savoir : l'*ascendant du soleil*, le *milieu du ciel*, l'*occident* et le *bas du ciel;* ces quatre parties, subdivisées en douze autres, font ce qu'on appelle les *douze maisons*. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que les propriétés de ces diverses maisons varient selon les peuples et les auteurs. Ptolémée et Héliodore les envisagent d'une manière opposée; les Grecs, les Egyptiens, les Arabes ne les considèrent point de la même manière.

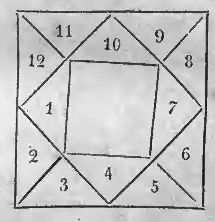
§ IV.—*Des horoscopes et carrés astrologiques.*

Lorsque l'on veut tirer un *horoscope*, il faut examiner attentivement quelles sont les constellations et les planètes qui dominent dans le ciel, et combiner les conséquences indiquées par leurs vertus. Trois signes de la même nature rencontrés dans le ciel for-

ment le *trin aspect,* réputé favorable. L'*aspect sextil* est médiocre, l'*aspect carré* est mauvais. Saint Augustin se demande pourquoi des enfans nés dans le même instant et sous les mêmes constellations, ont des destinées si diverses.

Au seizième siècle, l'astrologie judiciaire ayant pris à peu près tout le développement qu'elle pouvait acquérir, il fallut nécessairement faire de nombreuses études avant d'être initié à la connaissance des détails dont elle s'était hérissée. De même qu'en Espagne la philosophie hermétique avait eu un alphabet particulier, l'astrologie adopta une foule de signes qu'on peut voir dans Cardan, et que reproduisent plusieurs autres ouvrages; ils viennent sans doute de l'Orient. Il serait trop long de les rassembler ici; mais nous offrirons un de ces fameux *carrés astrologiques,* dont les figures variaient probablement au gré de l'astrologue, et sans lesquels il était presque impossible de dresser un horoscope. Celui-ci est emprunté à M. Collin de Plancy, qui l'a donné à la suite de son *Dictionnaire infernal.* Il est bon de faire observer que les douze

triangles disposés entre deux lignes sont considérés comme les douze maisons du soleil ou signes du zodiaque. « Quelquefois, dit l'auteur auquel nous empruntons cette figure, on plaçait douze triangles entre deux cercles l'un dans l'autre. L'astrologue cherchait l'état du ciel à l'heure où la personne était née, traçait la figure de chaque planète auprès de la constellation avec qui elle se trouvait en conjonction, et prophétisait en conséquence.



1 Maison de la vie.
2 *Id.* des richesses.
3 *Id.* des héritages.
4 *Id.* des biens de patrimoine.
5 *Id.* des legs et des donations.
6 *Id.* des chagrins et maladies.
7 *Id.* du mariage et des noces.
8 Maison de l'effroi et de la mort.
9 *Id.* de la religion et des voyages.
10 *Id.* des charges et des dignités.
11 *Id.* des amis.
12 *Id.* des emprisonnemens et de la mort violente.

Nous ajouterons, pour ceux qui sont curieux de connaître les tables astrologiques de plusieurs nations, le curieux dessin du Navakiraha-Sakkaram ou *Cercle des neuf planètes*, en usage de toute antiquité chez les Hindous, et que le tome I du *Journal des voyages* renferme.

Tableau astrologique des Brahmens.



Lorsque Schiven donna ce carré à Parvati, sa femme, il lui dit « que quiconque adorerait la divinité avec le sakkaram coordonné ainsi qu'il est prescrit, recevrait le pouvoir de créer tous les mondes, et que Brahma avait reçu par lui le pouvoir de création. » On voit que nos carrés astrologiques sont bien loin d'avoir la puissance de ceux des Hindous.

§ V. — *Des sorts et téraphims.*

La divination par ce qu'on appelle les *sorts* est en usage de temps immémorial; ce fut au moyen des sorts qu'on reconnut que Dieu avait choisi Saül pour roi. Les sorts s'obtenaient ordinairement, dans le moyen âge, en consultant au hasard les saintes Écritures. On nommait ce genre de divination *sort des saints,* et il fut condamné par plusieurs conciles. La *gyromancie,* où l'on tournait jusqu'à ce que l'on tombât sur des caractères prophétiques, est probablement aussi ancienne que *le sort.*

Le sort est tombé, le *sort en est jeté,* sont des expressions proverbiales, dont nous semblons avoir oublié la signification, et qui se

rapportent au genre de divination que nous venons de signaler. Chez les anciens les sorts s'obtenaient au moyen de dés couverts de certains caractères, qu'on lançait au hasard, et dont on cherchait l'explication dans des tables dressées à cet usage, probablement d'après les règles de l'astrologie qu'on trouve mêlée si souvent aux divers autres genres de divinations.

Les *téraphims* peuvent être admis dans les subdivisions de l'astrologie. Il en est parlé dans l'Ecriture sainte : c'étaient des statues ou des espèces d'automates fabriquées sous certaines constellations. D'autres auteurs prétendent qu'on désignait sous ce nom des instrumens de cuivre destinés à marquer la différence des temps et des heures. Bekker représente les téraphims comme le produit d'une espèce de nécromancie où l'on faisait mourir le premier né d'un homme. La tête fendue, frottée d'huile et de sel ammoniac, et environnée de cierges, répondait à ceux qui l'interrogeaient après qu'on avait mis sous sa langue une lame d'or, où était tracé, en caractères mystérieux, le nom d'un démon impur.

Nous aurions pu ranger dans la même classe, les anneaux constellés, les miroirs astrologiques, les coupes magiques, etc. Mais ils forment une classe à part. (Voyez *Talismans.*)

§ VI. — *De l'aéromancie, la pyromancie et l'hydromancie.*

L'*aéromancie*, ou la divination par les phénomènes de l'*air*, peut être considérée comme une branche de l'astrologie; les événemens futurs se peignent dans les nuages, des spectres apparaissent dans les airs. La *tératoscopie* est une subdivision de cette science; les bandes de cavaliers armés, les chasses aériennes, les présages qu'on tire des comètes, rentrent dans ses attributions.

La *pyromancie* consiste à deviner par les mouvemens de la *flamme*. Les anciens avaient un genre de prédiction qui reposait sur l'examen des cendres restant après un sacrifice: c'était la *téphramancie*. La *capnomancie* est l'art de lire l'avenir dans les mouvemens de la *fumée*. Homère parle d'une divination qui s'opérait par la fumée de l'*encens*, qu'il faut admettre comme va-

riété de la pyromancie, sous le nom de *lébanomancie*. La *pharmacie*, comme on l'entend en démonographie, est une espèce de lébanomancie, c'est-à-dire un moyen d'interroger les démons en jetant des parfums dans un réchaud. La *céphalomancie* consistait à faire griller la tête d'un âne en faveur des mauvais génies. De nos jours, dans les veillées villageoises, on consulte encore l'apparence de la lampe, ou l'aspect des tisons, comme présages des événemens futurs.

L'*hydromancie*, ou la divination par l'*eau*, est encore pratiquée chez nos modernes prophètes; elle est d'une haute antiquité, puisque la Bible fait mention de la coupe qui servait au patriarche Joseph à tirer des augures, et qu'on attribue son invention, chez les Romains, à Numa. Il la pratiquait, dit-on, en mettant dans un vase rempli d'eau un anneau suspendu à un fil. Si la chose projetée devait réussir, l'anneau allait de lui-même frapper le vase à diverses reprises. Trois petites pierres, jetées au fond d'un vase et se mouvant d'elles-mêmes, sont une marque de bonheur. Bien d'autres présages, enfin, peuvent être tirés du mou-

vement et de la couleur des eaux. Les paysans de la Basse-Bretagne pratiquent encore de nos jours ce genre de divination, sur le bord de la mer, dont ils contemplent attentivement les flots.

La *catoptromancie* et la *cristallomancie* ont quelque rapport avec l'hydromancie : c'est le *cristal* ou un *miroir* qui font voir l'avenir. Enfin, d'après le rapport de Pausanias, la *pegomancie* tenait le milieu, chez les Grecs, entre la catoptromancie et l'hydromancie, puisqu'elle consistait à faire flotter un miroir attaché avec une ficelle sur les eaux de la fontaine de Patras. L'image d'un cadavre ou d'une personne en vie prédisait aussi la santé ou la mort.

La *gastromancie* ou *garosmancie* était encore une subdivision importante de la divination par l'eau. Elle se pratiquait en allumant plusieurs bougies, qu'on plaçait près de vases remplis d'eau limpide, après avoir invoqué les démons qui faisaient lire leur réponse par la réfraction de la lumière. Il y avait une sorte de gastromancie plus en rapport avec le nom de cette science, puisque, après avoir suivi les mêmes rites que

pour l'expérience précédente, la réponse parvenait aux assistans comme si elle venait du ventre du sorcier. La *lécanomancie* avait quelques rapports avec la garosmancie.

§ VII. — *De la physiognomonie et de la chiromancie.*

La *physiognomonie* (1), ou la divination par l'examen des dispositions du *corps*, semble être une science moins vaine que la plupart de celles dont nous cherchons à établir les principes, surtout si on ne veut en faire, comme Lavater, que l'art de connaître les hommes par les traits du visage : les anciens ne la considéraient pas tout-à-fait ainsi. On peut la diviser en *métoposcopie* et *chiromancie*.

La *métoposcopie* est l'art de deviner par les rides du front : il y a, selon les physiognomonistes, trois principales lignes au front qui sont sous la domination de Mercure, de Jupiter et de Saturne. Si ces lignes sont profondément marquées, longues et continues, c'est une indication de bonheur ;

(1) Voyez le Traité de PHYSIOGNOMONIE de l'Encyclopédie portative.

on peut tirer un présage contraire d'une disposition opposée.

La *cheiromancie* ou *chiromancie*, comme on dit plus généralement, se fonde sur l'examen des *lignes de la main*. Il existe une *chiromancie simple* et une *chiromancie astrologique*. Selon Cardan, les lignes de la main et même des doigts ont rapport aux sept planètes des astrologues. Les chiromanciens sont divisés sur cette question de savoir si c'est la main gauche ou la main droite qui doit être consultée; quelques-uns la tranchent en affirmant que les lignes des deux mains sont également significatives. Le triangle formé par ces lignes est attribué à Mars par les uns, à Mercure par les autres. Nous ajouterons, d'après un excellent traité des sciences occultes, que « la lettre A majuscule, formée et figurée dans le quartier de la main qui est dominé par Jupiter, est un pronostic de richesses; dans le quartier du Soleil, d'une grande fortune; dans le quartier de Mercure, des sciences; dans le quartier de Vénus, de l'inconstance; dans le quartier de Mars, de la cruauté; dans le quartier de la Lune, de la faiblesse. »

Les petites marques blanches qui se montrent aux *ongles* ne sont pas indifférentes, et Cardan y attachait une importance extrême.

Ce qu'il y a de fort singulier, c'est que les chiromanciens allèguent, comme fondement de la vérité de leur science, deux passages de la sainte Ecriture : « *Qui in manu omnium hominum signat, ut noverint singuli opera sua.* » (Il met un signe dans la main de tous les hommes, afin qu'ils connaissent leurs ouvrages.) et « *Erit quasi signum in manu tuâ, et quasi monumentum ante oculos tuos.* » (Ceci sera comme un signe dans ta main, et comme un monument devant tes yeux.) L'un est de Job, l'autre de l'Exode; mais rien dans ce genre ne doit surprendre, si l'on se rappelle que les astrologues ont été jusqu'à tirer l'horoscope de Jésus-Christ.

Il faut ranger parmi les variétés nombreuses de la chiromancie la *parthenomancie*, divination qui s'opérait sur la virginité, et peut-être la *palmoscopie*, espèce de science augurale qui tirait ses principes des parties du corps d'une victime. La *sciamancie* obtenait ses présages en employant

un principe analogue, quoique le moyen fût imaginaire, puisqu'il consistait à deviner par le simulacre d'un corps évoqué; ce qui pourrait faire ranger cet art dans les subdivisions de la nécromancie.

§ VIII. — *De la divination par l'écriture.*

Notre siècle a vu naître encore un nouveau genre de divination qui a quelques rapports avec la physiognomonie : nous voulons parler de l'art de deviner le caractère ou les habitudes d'un individu par l'examen de son *écriture*. Lavater est le premier qui ait mis à la mode cette idée, qui n'est peut-être pas complètement chimérique. Cependant, on a été bien loin en réduisant en préceptes ce qui ne peut être que fort conjectural. Nous nous contenterons de rappeler rapidement quelles qualités ou quels vices les adeptes assignent aux différens genres d'écriture.

Une belle écriture annonce de la justesse d'esprit et de l'amour de l'ordre; celle qui est formée de travers désigne un caractère faux, dissimulé, inégal. On reconnaît le caractère flegmatique aux lettres mal pein-

tes, mal séparées, mal alignées. L'énergie, la chaleur, se montrent dans une écriture ferme et arrondie. Si elle est extraordinairement soignée, c'est un signe de précision dans les idées, de fermeté, mais on n'y peut pas reconnaître un grand développement d'intelligence. Les lignes qui présentent une série de mots tantôt lâches, tantôt serrés, dénotent une grande légèreté de caractère. On se doute bien que l'écriture lancée, comme disent les maîtres, désigne un esprit ardent et capricieux. L'activité et la pénétration se montrent dans les caractères penchés sur la droite, de même que la finesse de goût se révèle dans des linéamens coulans et presque perpendiculaires. Nous terminerons cette série d'absurdités en disant que les habiles observateurs trouvent l'empreinte du génie dans une écriture originale, hasardée, belle, quoiqu'elle soit sans méthode.

§ IX. — *De la cartomancie et de quelques autres genres de divination.*

La *cartomancie*, ou l'art de prédire l'avenir au moyen des *cartes*, est infiniment plus moderne que les autres branches de l'art

divinatoire ; mais ce n'est pas la moins compliquée et surtout la moins en usage. On pourrait même dire que c'est de toutes les sciences occultes celle qu'on cultive le plus de nos jours, et dont les extravagances se sont le plus généralement répandues dans toutes les classes de la société.

L'invention des cartes remonte à une époque plus ancienne qu'on ne l'avait supposé, et il est probable que l'usage s'en répandit vers le commencement du quatorzième siècle. Éteilla fait remonter la cartomancie au jeu des bâtons d'Alpha.

Sans entrer ici dans tous les détails de cette branche des sciences occultes, nous dirons que pour tirer les cartes on se sert du jeu de piquet. Selon les principes admis le plus généralement, les *cœurs* et les *trèfles* annoncent des chances heureuses; par la même raison, et avec tout autant de fondement, les *piques* et les *carreaux* sont généralement de mauvais présages. Les figures en cœur et en carreau désignent des personnes blondes ou châtain-blond. Les piques et les trèfles, probablement en raison de leur couleur, indiquent des per-

sonnes brunes ou châtain-brun. Sans prétendre développer ici les principes de la cartomancie, dont les règles sont assez compliquées pour qu'on en ait fait l'objet de traités particuliers, nous dirons qu'il y a une subdivision bien connue de cet art, désignée sous le nom de *réussite*, qui est d'un usage tellement général qu'il est inutile d'en indiquer les principes. Nous ajouterons qu'on cite de nos jours comme étant les plus célèbres cartomanes, mademoiselle Le Normant et mademoiselle Moreau.

Après avoir jeté un coup d'œil sur les branches principales de l'art divinatoire, peut-être est-il inutile d'examiner d'autres moyens tout aussi illusoires de lire dans l'avenir, mais qui sont moins généralement conuns; telle est l'*astragalomancie*, ou l'art de deviner par les *dés;* la *lécanomancie*, ou la divination au moyen des *pierres précieuses;* l'*alphitomancie*, qui opérait par la *farine;* la *coscinomancie*, pour laquelle on se servait d'un *crible* suspendu sur le doigt, se mouvant selon les oracles qu'on voulait rendre, et qui n'est autre chose que l'art de tourner le sas. Une chose fort remarquable,

c'est qu'on pratique à l'île de Tongatabou une espèce de coscinomancie à l'aide d'un coco qui doit tourner vers l'orient. Cette divination viendrait-elle de l'Inde? de l'Inde serait-elle passée en Europe?

§ X. — *De la rhabdomancie.*

Parmi tous ces genres de divination, dont on pourrait multiplier la nomenclature à l'infini, on a accordé de nos jours, sinon plus de foi, du moins plus d'intérêt à la *rhabdomancie* ou l'art de deviner au moyen de la *baguette divinatoire*. Il est bon de dire cependant qu'on a essayé de rattacher la rhabdomancie à des principes moins illusoires que ceux qui régissent d'ordinaire les sciences occultes, et qu'on a vu dans la baguette de coudrier, se mouvant au-dessus d'une source, de certains métaux, ou de lieux ensanglantés par un crime, un phénomène analogue à celui du magnétisme.

Quel que soit le degré de croyance qu'on peut accorder aux diverses expériences faites en ce genre, et qui semblent au premier abord presque aussi illusoires que celles dont nous avons déjà rappelé les principes,

la rhabdomancie remonte à une haute antiquité. Outre que les démonographes en voient l'origine dans l'Écriture sainte, où il est dit : « Mon peuple a interrogé le bois et le bois lui a répondu, » Strabon et Philostrate rapportent qu'elle était en usage chez les brames et chez les prêtres de la Perse. Cette branche de l'art divinatoire est encore en faveur chez les Khiviens, et peut-être la baguette dont on a coutume, dans presque tous les pays, d'armer les fées et les enchanteurs, n'a-t-elle pas d'autre origine qu'un fait physique dont on aura exagéré les effets.

Il appartenait, du reste, à notre époque de s'enquérir soigneusement du degré de confiance qu'on pouvait accorder aux nombreuses expériences citées par les rhabdomantes et les hydroscopes, qui cherchent les eaux souterraines au moyen des mouvemens de la baguette et qu'on a nommés quelquefois *sourciers*. Dans cette branche des sciences occultes, comme dans plusieurs autres, on ne pouvait se refuser à l'évidence de certains faits ; mais il était nécessaire de les expliquer, et surtout de les débarrasser

du caractère merveilleux dont on les entourait. Il semble résulter des expériences nouvellement faites en 1823 par M. le comte de Tristan, que l'hydroscopie et la rhabdomancie des anciens ne sont pas des sciences complètement illusoires, et que la physique pourrait s'emparer avec avantage des expériences dont elles ont été l'objet. Selon M. de Tristan il existe certains effluves terrestres qui ont la propriété de mettre en mouvement la baguette, à laquelle il donne le nom de *furcelle*, de même qu'il désigne la science dont elle est l'instrument par la dénomination de *bacillogire*, pour ne plus avoir de rapports directs avec la rhabdomancie, telle qu'on l'entend généralement. Il n'est pas nécessaire que cette baguette soit tirée du coudrier, comme on le croyait autrefois; plusieurs espèces de bois partagent la même propriété; tous les individus n'ont pas au même degré la faculté de devenir *bacillogires*, c'est-à-dire de laisser agir la baguette quand ils passent sur le terrain d'où s'échappent les effluves. M. de Tristan n'a pas encore déterminé quelle était la nature de ces émanations terrestres, quoiqu'il

soit parvenu à constater leur action; et, bien qu'il pense que les courans d'eau souterrains aient une influence particulière sur la baguette, il ne peut pas l'assurer positivement. Sa théorie, plus approfondie, pourrait expliquer d'une manière satifaisante certaines merveilles des sciences occultes, qu'il faudrait autrement reléguer parmi les choses impossibles, et qui rentreraient ainsi dans l'ordre des phénomènes naturels, comme presque tous les faits examinés par M. Bertrand et par M. Eusèbe Salverte.

§ XI. — *De la xilomancie.*

La *xilomancie* peut être regardée, à la rigueur, comme une branche de la rhabdomancie, quoiqu'elle ne se rattache à cette science que d'une manière indirecte. La xilomancie paraît avoir été particulièrement en usage chez les peuples de race slave; c'est l'art de tirer des présages de la disposition de certains *morceaux de bois* secs qu'on rencontre fortuitement dans son chemin. On voit dans Macartney que la xilomancie est habituellement usitée en Chine. Il y a une branche de la xilomancie qui ap-

partient à la pyromancie, et qui consiste dans l'art de tirer des augures de la manière dont sont disposées les *bûches* d'un foyer.

§ XII. — *De la cléidomancie.*

La *cléidomancie* ou *cléidonomancie*, divination par le moyen d'une *clef*, procède à-peu près de la même manière que la rhabdomancie; quelquefois on entortille autour d'une clef un morceau de papier contenant le nom de la personne qu'on soupçonne d'un crime, ou dont on veut deviner le secret; cette clef est ensuite attachée à une Bible, qu'on remet entre les mains d'une vierge, et la clef doit tourner d'elle-même aux paroles du devin. Plus souvent la clef est attachée, au moyen d'une ficelle, sur la première page de l'évangile de saint Jean, de manière à ce qu'elle soit suspendue quand le livre est fermé; la personne qui veut découvrir un secret pose le doigt dans l'anneau, et la clef, obéissant à une vertu cachée, tourne tout-à-coup. Les Russes, et beaucoup d'autres nations, croient qu'on peut ainsi découvrir des trésors; mais il faut peut-être voir dans ce genre de divina-

tion une idée mal entendue ou exagérée des principes du magnétisme. Ainsi que la *belomancie* ou divinination par les *flèches*, fort usitée en Perse selon Chardin, l'*axinomancie* ou divination par le moyen d'une *hache*, rentre naturellement dans cette classe.

§ XIII. — *De divers genres de divination.*

Après avoir essayé de rattacher, selon leurs analogies, aux principales divisions de l'art divinatoire, quelques moyens plus ou moins employés pour lire dans l'avenir, nous avouerons qu'il en reste quelques-uns fort difficiles à classer, tant l'esprit humain a été fécond dans ce genre de rêveries. On peut appliquer cette réflexion, par exemple, à la *phyllorodomancie,* ou divination par le bruit que font les *feuilles de rose*, quand on les frappe sur le front; la *sycomancie*, divination par les *feuilles de figuier;* et l'*oomancie* ou *ooscopie*, qui consiste à interroger la forme extérieure de l'*œuf*, ou même les nuages que forment les blancs jetés dans un verre d'eau. Ce genre de divination est fort en usage chez nos sibylles modernes,

de même que celui qui s'opère par le *marc de café*. La *rhapsodomancie* est encore moins compliquée : ici c'est la *poésie* qui révèle l'avenir; on ouvre Homère ou Virgile, au hasard, et le premier passage qui se présente aux regards est celui qui contient l'oracle que vous désirez. Les Musulmans cherchent ainsi à lire dans l'avenir au moyen du Koran; et, selon M. Niebuhr, c'est de cette manière que l'on consultait les livres sibyllins. (V. *Sorts.*)

Du reste, les branches de l'art divinatoire, et elles sont infinies, varient dans leurs détails et ne s'accordent que par le fond, puisqu'elles poursuivent la même chimère. On peut ajouter qu'il n'est pas aussi facile de trouver en elles le premier fondement d'une erreur que dans la plupart des autres divisions des sciences occultes.

§ XIV. — *De l'influence des astrologues.*

Il serait trop long d'examiner ici le pouvoir qu'a eu cette vaine croyance sur les individus et même sur les empires; on sait que Mathias Corvin, roi de Hongrie, n'entreprenait rien sans avoir consulté les astro-

logues. Le duc de Milan, Louis Sforce, le pape Paul, se dirigeaient également d'après leurs avis. Duclos raconte un fait qui caractérise assez l'esprit du quinzième siècle, pour que nous le reproduisions ici. « On prétend qu'un astrologue ayant prédit la mort d'une femme que Louis XI aimait, et le hasard ayant fortifié la prédiction, ce prince fit venir l'astrologue : « Toi qui parais tout connaître, lui dit-il, quand mourras-tu? » L'astrologue, soupçonnant que ce prince lui tendait un piége, lui répondit : « Trois jours avant votre majesté. » La crainte et la superstition l'emportèrent sur le ressentiment, et le roi prit un soin particulier de cet adroit imposteur. »

On n'ignore pas à quel point Catherine de Médicis était influencée par les astrologues. Les dames de la cour appelaient leurs astrologues leurs *barons*. Henri IV ordonna, dit-on, au fameux Larivière, son premier médecin, de tirer l'horoscope du jeune prince qui devait être Louis XIII. Richelieu et Mazarin, que leur caractère semblerait mettre au-dessus d'une telle superstition, Richelieu et Mazarin consultaient

Jean Morin en qualité d'astrologue; et l'on voit, dans des mémoires sur la Russie, combien un peu plus tard l'astrologie eut part aux décisions qui gouvernaient cet empire.

Les progrès qu'on fit dans les sciences et la philosophie au siècle dernier, portèrent à l'astrologie un coup dont elle ne peut point se relever; on ne doit pas se dissimuler cependant qu'elle n'ait eu une grande influence sur les progrès de l'astronomie. Elle est encore en honneur en Chine, en Perse et dans plusieurs empires de l'Orient, quoique la doctrine de Mahomet lui soit opposée. S'agit-il, dit M. Reinaud, après avoir examiné l'astrologie orientale, s'agit-il de nommer à une place élevée, de commencer une guerre? le ciel est le premier livre que l'on consulte. C'est ce qui, dans une des dernières guerres de la Turquie contre la Russie, formait l'objet de la plupart des lettres du sultan au grand-visir.

Peut-être devrions-nous parler ici de la géomancie, ou de l'art de prophétiser par les nombres; mais nous renvoyons, pour cette division, à la haute kabbale dont elle fait partie.

CHAPITRE II.

Des oracles.

§ I. — *Des présages et pronostics.*

Partout et à toutes les époques l'homme a pensé qu'une providence protectrice veillant incessamment sur lui, cherchait à l'avertir des destinées qui l'attendent; de là les bons et mauvais *présages* tirés de l'apparition de certains corps célestes, de divers météores, ou même de la rencontre fortuite de quelques objets inanimés ou de certains animaux. C'est ainsi que chez presque tous les peuples de la terre, sauvages ou demi-civilisés, les éclipses, l'apparition des comètes, ont excité la terreur. Il y a des milliers de présages bien moins importans, et qui ont une tout aussi grande influence sur certains individus. L'Indien de l'Amérique du nord, mourant de faim dans sa misérable cabane, ne sortira pas pour aller à la chasse s'il a remarqué quelques présages qui nous paraissent parfaitement insignifians, mais qui ont un effet certain en paralysant toutes ses facultés; et il ne faut pas

s'étonner de cette superstition grossière de l'homme sauvage, quand une salière renversée, une fourchette et un couteau placés en croix, le nombre treize dans une réunion de convives, sont regardés journellement chez nous comme choses de funeste présage.

C'est une circonstance bien remarquable que, chez tous les peuples de la terre, l'apparition de certains *oiseaux* ait été regardée comme le gage certain de malheur ou de succès. En général, les présages qu'on tire de leur arrivée tiennent surtout à leurs formes et à leurs habitudes; c'est ainsi que du nord au midi le corbeau imprime la terreur par son lugubre croassement; on sait le rôle prophétique qu'il joue continuellement dans les *Eddas*. Le vautour a le même privilége. Les présages de cette nature ont tant de pouvoir sur la plupart des nations sauvages, que les Tupinambas du Brésil écoutaient, pendant des journées entières, le chant du macauhan avant de se livrer à certaines entreprises dont devait dépendre le salut d'une tribu entière. Les Hottentots ont été plus loin : ils doivent quelque partie

de leur organisation sociale à des oiseaux mystérieux. Les terribles M'bayas du Paraguay ne massacraient tous leurs ennemis que parce qu'un oiseau puissant, messager de Dieu, le leur avait commandé. On sait les présages que les Romains tiraient du vol des oiseaux, de la manière dont ils se nourrissaient, et du mouvement de leurs entrailles (voyez *Augures*). Nous nous contenterons de dire ici qu'un oiseau de mauvais augure, un geste fâcheux, la rencontre d'un objet en apparence insignifiant, ont empêché les plus hautes entreprises de s'effectuer. Qui sait ce que fût devenue l'armée de Guillaume le Conquérant, si, lorsque ce chef tomba en débarquant sur les côtes d'Angleterre, il n'eût eu l'admirable présence d'esprit de s'écrier qu'il prenait possession du pays?

Les *pronostics* populaires paraissent beaucoup moins déraisonnables que les présages, quoiqu'ils tiennent en général du merveilleux; ils sont fondés souvent sur une observation plus ou moins exacte des phénomènes de la nature. Le peuple aime à resserrer ces pronostics dans quelques vers

que la mémoire retient aisément : c'est ce qu'on voit dans nos almanachs; mais, dans cette poésie vulgaire, l'absurde est trop souvent à côté du probable.

De saint Paul la claire journée
Nous dénote une bonne année.
S'il fait vent, nous aurons la guerre,
S'il neige ou pleut, cherté sur terre.

Trop long-temps ces pronostics ont eu de l'influence sur nos paysans et sur leurs déterminations dans ce qui touche à l'agriculture.

Le peuple est convaincu, dans plus d'un endroit, et en dépit de l'expérience, qu'un vendredi où il a plu ne peut pas être suivi d'un dimanche serein. C'est avec tout autant de raison qu'on pronostique dans les campagnes qu'il y aura abondance de vin si la huppe chante avant que la vigne donne des signes de végétation. Les chutes d'aérolithes, ou les pluies de pierres, indiquent grand surcroît d'impôt, probablement par forme emblématique.

Quelquefois une longue expérience donne

au peuple comme pronostic des leçons de médecine expérimentale :

Quiconque en août dormira
Sur le midi, s'en repentira.
Bref, en tout temps je te prédi
Qu'il ne faut dormir à midi.

En parcourant l'École de Salerne, on trouverait une foule de formules de ce genre, toutes fondées sur une observation plus ou moins exacte.

Les présages et les pronostics exercent leur influence chez une foule de peuples sauvages et à demi civilisés. Si, dans le royaume de Loango, c'est l'indication la plus funeste pour le roi qu'on le voie boire et manger; si, parmi les Américains, toutes les chasses au castor doivent manquer parce qu'on aura tué par mégarde la femelle d'un de ces animaux, ou parce qu'un de ses os aura été rongé par les chiens, quelques personnes regardent comme très-fâcheux, parmi nous, qu'un individu déchire trois fois ses manchettes; ces présages sont fort connus, mais on sait moins généralement qu'il faut se garder de rencontrer le matin

un prêtre, un moine, une vierge, un lièvre, un serpent, un lézard, un cerf, un chevreuil, ou enfin un sanglier; et qu'il faut se réjouir quand on est assez heureux pour trouver sur son chemin une femme de conduite suspecte, un loup, une cigale, une chèvre, un crapaud.

Le plus étrange des présages est peut-être celui qui veut, chez les habitans de l'Orénoque, qu'un enfant soit dangereusement malade si le père, aussitôt l'accouchement de la femme, ne s'étend pas dans son hamac, et ne s'abstient pas de toute nourriture substantielle.

§ II. — *Des oracles.*

Après avoir interrogé les songes, tiré des présages des météores, du mouvement des animaux dont ils étaient environnés, et l'on pourrait ajouter d'une foule d'objets qui nous paraissent complètement insignifians, les hommes ont eu des *oracles* attitrés : on a entendu des voix mystérieuses sortir du sanctuaire ou de la statue de la divinité, et parlant en son nom; d'autres fois le dieu s'est servi directement de l'organe d'un

homme ou d'une femme pour transmettre ses ordres ou révéler l'avenir. Il est à remarquer qu'il n'y a pas eu toujours fraude chez ceux qui se sont mêlés ainsi de prophétiser sous l'inspiration d'un dieu. Très-souvent, d'ailleurs, on a employé des agens physiques pour provoquer, chez ceux qui rendent des oracles, un désordre dans les organes, une exaltation religieuse dont ils ont été dupes eux-mêmes, et dont les femmes sont plus susceptibles encore que les hommes. Les sauvages de l'Amérique se procurent une sorte d'ivresse prophétique avec la fumée du tabac; les peuples de l'Océanie emploient la *cava;* les Kamtchadales usent d'une espèce de champignon qui produit les effets les plus énergiques et les plus prompts. Nous savons que les sibylles s'asseyaient sur des siéges qui les soumettaient à l'action immédiate de certaines vapeurs enivrantes. Ce qu'il y a de certain, d'un autre côté, c'est que chez presque tous les peuples dans l'enfance, la fraude a aidé à une exaltation produite par des moyens divers. Lorsque les Espagnols arrivèrent à Saint-Domingue, ils découvri-

rent un tuyau d'argile caché dans l'herbe, et au moyen duquel les prêtres faisaient rendre des oracles aux statues de leurs *zamès*.

Le fameux Kircher a admis un moyen semblable pour expliquer les oracles de l'antiquité; seulement il le complique de toutes les ressources de la mécanique, pour l'appliquer à un peuple avancé dans la civilisation. L'évêque d'Alexandrie, Théophile, lorsqu'il fit détruire les temples des faux dieux, acquit la certitude que les oracles sortaient de statues creusées intérieurement, et aboutissant par divers canaux à des souterrains. Du reste, l'oracle, dans l'antiquité, se révélait ordinairement à l'homme de quatre manières différentes: par la voix sortant d'une statue ou du sanctuaire, par la bouche du prêtre ou celle de la pythie, par des songes mystérieux, et enfin par écrit.

Les oracles les plus anciens ou les plus célèbres étaient ceux de Dodone, de Jupiter Hammon, de Delphes, de Trophonius, et d'Apollon Clarien. Hérodote, en donnant une origine commune aux oracles de *Dodone* et de *Jupiter Hammon*, ne fait peut-

être que nous mettre sur la voie d'une antique révélation religieuse, commune à ces deux oracles. Il paraît que la voix prophétique ne se faisait entendre au milieu des chênes de Dodone qu'après une violente percussion de vases d'airain suspendus aux arbres. On a fort peu de détails sur les oracles qui étaient rendus dans les temples souterrains des Égyptiens; cependant on sait que celui de Serapis transmettait ses réponses en songe. Quelques savans pensent que les Israélites n'étaient point privés d'oracles, et qu'à une certaine époque de l'année, une voix mystérieuse sortait du propitiatoire.

De tous les oracles de l'antiquité, le plus célèbre est celui de *Delphes;* le lieu où le temple s'éleva fut découvert par des chèvres qui, à ce qu'il paraît, furent étourdies par les vapeurs qui s'en exhalaient. L'oracle était rendu par une femme, connue sous le nom de la *pythie;* elle prononçait ses oracles en vers au nom d'Apollon: elle était assise sur un trépied fixé au sanctuaire et disposé de manière à ce qu'elle pût recevoir intérieurement les vapeurs qui s'exhalaient

de la terre. Il paraît que l'exaltation religieuse qui s'emparait des pythies, en certaines occasions, n'était pas sans danger, et qu'on en a vu mourir à la suite des convulsions au milieu desquelles elles rendaient leurs oracles. Leurs vers, bien qu'inspirés par la divinité, étaient quelquefois fort mauvais, ce qui servait de prétexte aux railleries de certains philosophes épicuriens, se plaignant avec raison de ce que le dieu qui avait si bien inspiré Homère, refusait ses faveurs à la prêtresse interprète de ses volontés. On sait combien étaient ambiguës les réponses de la pythie, et combien il est probable que la plupart de ses oracles ont été arrangés après coup.

Pour consulter l'oracle *Trophonius*, qui était presque aussi célèbre que celui de Delphes, il fallait s'armer d'un certain courage. Pausanias nous a conservé les pratiques qu'on exigeait de celui qui osait aller interroger la divinité. Après avoir adoré une statue qu'on ne voyait que dans cette occasion, on descendait dans une caverne qui avait la forme d'un four, muni d'un morceau de pâte pétrie avec du miel ; on se glis-

sait dans une fosse; on se sentait alors entraîné au fond, et l'oracle vous était révélé par la vue ou par l'ouie; on sortait comme on était entré; mais il fallait s'asseoir sur le trône de Mnémosyne et dire tout ce qu'on avait vu. Il serait trop-long de décrire tous les genres d'oracles en usage chez les anciens, nous nous contenterons de dire qu'on s'aperçut bientôt qu'ils étaient fréquemment gagnés; c'est ce que voulait faire entendre Démosthènes quand il disait que la pythie *philippisait.*

§ III. — *Des sibylles.*

L'origine de l'existence des *sibylles* est environnée de ténèbres; Platon et Aristote parlent bien de ces êtres merveilleusement privilégiés, ils ne disent rien du temps où elles commencèrent à exercer leur influence. Quoi qu'il en soit, on peut supposer qu'elles furent, grâce à la tradition, les dépositaires d'une antique sagesse qui, à la longue, s'obscurcit et s'altéra dans son expression : c'est ainsi qu'on a vu dans le Pérou, comme le dit della Valle, des *hommes-archives* réci-

tant les traditions du pays à qui les voulait entendre.

Selon Varron, les sibylles étaient au nombre de dix, quelques auteurs en ajoutent deux de plus ; mais Pierre Petit, dans une dissertation curieuse, prétend qu'il n'en a existé qu'une seule, qu'on a ainsi multipliée, parce qu'elle aurait long-temps voyagé et prodigieusement écrit. Enfin, Thomas Hyde a été plus loin, en affirmant qu'il n'en avait pas existé du tout. Il est infiniment probable que la première version est la plus exacte.

La *sibylle de Cumes* jouissait d'une haute célébrité : s'il faut en croire Virgile, elle écrivait ses prophéties poétiques sur des feuilles qu'emportait le vent, et que M. Niebuhr suppose avec raison avoir été des feuilles de palmiers, telles que les emploient encore, pour écrire, les Orientaux. C'est cette fameuse sibylle que d'autres nomment *Amalthée*, *Démophile*, ou *Herophile*, qui vendit à Tarquin les livres sibyllins, qu'on consultait dans les grandes calamités, et dont il était défendu, sous peine de mort, de délivrer une seule copie.

M. Niebuhr se demande si ces oracles renfermaient des prédictions d'événemens futurs, ou bien de simples préceptes pour gagner ou apaiser les dieux. Les duumvirs étaient commis à leur garde. On a fait courir un grand nombre de prophéties apocryphes, qu'on attribuait aux sibylles. Les derniers livres sibyllins furent brûlés en 399, par les ordres de Flavius Stilico, beau-père d'Honorius. Quoique les anciens eussent été détruits sous Sylla, c'est probablement une grande perte pour les sciences historiques, si, comme on le doit présumer, ces livres renfermaient des poèmes cosmogoniques et historiques, relatifs à l'origine des Etrusques, auxquels M. Niebuhr accorde certains livres du destin, *libri fatales*, qu'il ne faut pas confondre avec les livres sibyllins, et dont la conservation eût été, à coup sûr, une source d'instruction.

Du reste, il est bon de rappeler avec ce savant historien, que les oracles étaient éminemment d'origine grecque, et qu'aucun peuple de l'Italie n'avait d'oracle vivant.

Avant de passer à une autre matière, nous dirons que les Scandinaves hono-

raient des sibylles connues sous le nom de *Völuspá*, et dont les chants prophétiques nous ont été conservés (1); on en retrouve des traces jusque dans les poèmes germaniques. Les *druidesses* gauloises pouvaient être considérées comme des espèces de sibylles, prophétisant par l'inspection des eaux; souvent elles devenaient oracles vivans, obéissant à des inspirations intérieures : leur principal collége était dans l'île de Sein. La *vila* des Serbes, qu'on redoute encore dans les pays Slaves, n'a peut-être pas été autre chose qu'une sibylle. De nos jours on retrouve des sibylles chez des peuples qui échappent à l'état de barbarie.

§ IV. — *Des augures, aruspices et auspices.*

Il nous reste à parler des *augures* et des *aruspices*, considérés comme formant un corps important dans l'Etat, et relativement à leurs fonctions; car nous avons déjà examiné le but principal de leur science, en parlant des présages. Les augures et les aruspices formaient à Rome un corps sacerdotal des décisions duquel dépendaient

(1) Voyez notre *Biographie* art. VöLA.

les plus grands événemens politiques. Tout le monde sait le cas que les gens instruits faisaient de la science des augures, par le fameux mot de Caton l'Ancien, qui ne comprenait pas, disait-il, comment un augure pouvait regarder un autre augure sans rire. Tite-Live ne les traitait pas avec plus de considération, et l'on sait ce qu'en pensait Cicéron, qui était néanmoins du collége des augures, et qui mettait cette dignité au-dessus de toutes celles dont il était revêtu.

Les augures, dans l'origine, n'étaient qu'au nombre de trois : ce nombre, par la suite, s'accrut beaucoup. Un bâton recourbé leur avait été donné par Romulus, comme signe de leur dignité. Les préceptes de la science augurale avaient été réunis en corps d'ouvrage. Il y avait deux espèces d'augures : l'*augure* proprement dit et l'*auspice*.

L'*auspice* était l'inspection du vol des oiseaux; l'*augure*, les prophéties qu'on tirait de leur chant. L'inspection du moment des victimes, l'examen de leurs entrailles appartenait plus spécialement à l'*auspice* qui tenait à une classe distincte. L'auspicisme des Gaulois, s'il faut en croire quelques his-

toriens, était effroyable; on interrogeait les entrailles d'un homme égorgé sur l'autel. Le même genre de divination était en usage chez les Mexicains. Il paraît que les augures examinaient non-seulement le vol et le chant de divers oiseaux, tels que les aigles, les vautours, les corbeaux, les cygnes, mais encore qu'ils tiraient des présages de plusieurs insectes. L'art augural se rattachait à l'astrologie, et était soumis à l'influence des corps célestes.

La divination la plus célèbre et la plus ridicule des augures était sans contredit celle qui s'opérait en examinant la manière dont se nourrissaient les poulets sacrés. Ces précieux animaux étaient au nombre de deux seulement, et devaient manger avec la plus grande avidité pour qu'on pût tirer d'heureux présages de leur appétit.

L'histoire, du reste, est remplie et des décisions bizarres des augures, et des merveilles opérées par leur science. On sait, à n'en pas douter, qu'ils savaient escamoter à propos le cœur ou les poumons des victimes, et qu'ils avaient l'art d'imprimer adroitement, sur le foie encore chaud, des caractères prophétiques qu'ils avaient tra-

cés d'avance sur la paume de leur main. Un général habile savait tirer le plus grand parti de la science augurale, et elle exerçait une telle influence sur la masse des armées, ou même sur les chefs, qu'à la bataille de Platée, où les Lacédémoniens commençaient à être accablés par les Perses, Pausanias ne voulut pas donner le signal de la défense jusqu'à ce qu'il eût rencontré une victime qui lui offrît des présages favorables. Naguère encore, les guerriers de l'Amérique méridionale n'auraient pas osé livrer une bataille décisive sans avoir consulté les songes d'hommes accrédités (1).

§ V. — *Seconde vue, voyans, etc.*

Ce qu'on entend en Europe par *seconde vue,* n'est pas inconnu aux peuples du Nouveau-Monde; au rapport d'Urbain de Matha, les Moxes du Paraguay nomment leurs thaumaturges *les voyans, les hommes aux yeux clairs.* Les Écossais désignent sous le nom d'hommes à la seconde vue des espèces de prophètes, pris souvent dans la

(1) *Voy.* pour l'antique doctrine des aruspices, etc., notre *Bibliographie*; *Palingénésie sociale*, par M. Ballanche.

classe des paysans, auxquels on attribue généralement le pouvoir de lire dans l'avenir. Il y a en ce moment à l'Ile-de-France un individu auquel on peut appliquer physiquement la dénomination de voyant par excellence; il prédit l'arrivée des navires par l'inspection des nuages où leur forme se reflète.

CHAPITRE III.

De la kabbale.

§ I. — *De la kabbale et des mots kabbalistiques. Ses divisions.*

Le mot *kabbale* est tiré d'un mot hébreu qui signifie tradition; il paraît avoir eu dans l'antiquité une acception purement religieuse; c'était une espèce de théologie secrète enseignant à découvrir le sens mystérieux des livres sacrés; mais, dans le moyen âge, et même à une époque plus reculée, on en fit plus spécialement l'art de commercer avec les esprits qui animent le monde invisible, et celui de se rendre semblable à eux par la contemplation.

On divisait autrefois la kabbale en deux sections : la première est désignée sous le

nom de *beressith:* c'est la science proprement dite des vertus occultes renfermées dans le monde; l'autre, appelée *marcava,* est la connaissance des choses surnaturelles.

Il y a une espèce de kabbale d'un ordre infiniment moins élevé qui consiste dans la combinaison de certains mots mystérieux que l'on porte sur soi, et qui ont, entre autres vertus, celle de chasser les démons ou de rendre invulnérable. C'est sans doute dans cette série qu'il faut ranger le fameux mot *abracadabra.* Parmi les formules kabbalistiques de ce genre, on révère surtout le mot *ugla.* Ce mot puissant, prononcé en se tournant vers l'orient, fait retrouver les choses perdues, découvre ce qui se passe aux pays lointains, et opère encore mille autres merveilles; mais les savans qui ont sondé toutes les profondeurs de la kabbale, n'ajoutent point foi à ces espèces de formules talismaniques, qui nous sont peut-être parvenues sous une forme altérée, et dont l'origine religieuse est entourée de mystères (1).

(1) *Voy.* pour le mot *Bedouh* notre *Bibliographie.* (*Monumen arabes*, etc., par Reinaud.)

§ II. — *Intelligences célestes, esprits élémentaires.*

La haute kabbale fait consister un de ses plus sublimes mystères dans les dix attributs de Dieu : couronne, sagesse, intelligence, clémence, justice, ornement, triomphe, louange, base, règne. Reuchlin nous a conservé les noms des soixante-douze anges que reconnaît la kabbale, et les prières mystérieuses qu'elle a adoptées. Si l'on s'en rapporte à Agrippa, il existe trois sortes d'intelligences avec lesquelles le kabbaliste peut se mettre en rapport plus ou moins directement; les premières reçoivent immédiatement la lumière du ciel, les secondes conduisent les sphères célestes, et c'est aux troisièmes qu'est remis le sort des humains. L'homme a le pouvoir de gagner les bons esprits et de lier les méchans.

On voit combien la doctrine kabbalistique du moyen âge, qui se fonde sur le commerce des humains avec les esprits élémentaires, est moins élevée; elle est même complètement rejetée par les véritables adeptes. Ces esprits, dans tous les cas, n'ap-

partiennent qu'au troisième ordre des intelligences révérées par la haute kabbale. C'est plutôt le résultat d'une doctrine poétique adoptée dans le moyen âge, d'après les fables antiques, qu'une émanation directe de la haute kabbale des peuples orientaux, dont il faut probablement chercher l'origine chez les Hindous.

Quoi qu'il en soit, ces esprits élémentaires de la kabbale moderne sont, comme on sait, au nombre de quatre : les *sylphes* président à l'air, les *salamandres* au feu, les *ondins* à l'eau, les *gnomes* à la terre. Ils vivent durant plusieurs siècles, mais leur âme est mortelle, et en cela ils sont inférieurs aux hommes. Comme l'espèce humaine, ces intelligences invisibles sont divisées en deux sexes. Les sylphes ou les sylphides qui trouvent moyen de s'allier avec un homme ou avec une femme, peuvent conquérir l'immortalité de l'âme. Les chroniques du moyen âge sont pleines de ces unions mystérieuses, interrompues presque toujours par l'inconstance des hommes; la sorcellerie moderne en a fait les démons *incubes* et *succubes*.

Pic de la Mirandole, qui combat avec véhémence les principes de l'astrologie judiciaire, adopte la plupart des rêveries de la kabbale.

§ III. — *Science des nombres.*

De même que la kabbale a trouvé une vertu secrète dans l'arrangement de certains mots ou de certaines lettres, de même elle a considéré la disposition de certains *nombres* comme le principe des connaissances les plus merveilleuses. Selon les kabbalistes, les pythagoriciens prétendirent trouver la révélation de l'avenir dans les nombres; on a appliqué cette belle découverte aux noms propres, et il en est résulté d'étranges extravagances qui ont eu, comme on le sait, une influence politique bien extraordinaire. C'est ainsi que le nombre 666, qui est celui de la bête de l'Apocalypse, s'étant trouvé dans le nom du pape Paul V, les réformés en tirèrent les inductions les plus favorables à leur cause. Nous n'avons pas classé l'*onomancie* parmi les diverses formules de l'art divinatoire, parce qu'elle se lie essentiellement à la kabbale.

Selon Agrippa, l'échelle des nombres est, dans le monde archétype, l'essence divine, de même qu'elle est l'intelligence suprême dans le monde intellectuel. Dans le monde céleste, c'est le soleil; c'est la pierre philosophale dans le monde élémentaire, le cœur dans l'homme, qui représente un petit monde (*microcosme*) (1), et Lucifer dans le monde infernal. Chez les anciens, l'unité (la *monade*) représentait Dieu; le nombre deux, la *dyade*, était l'emblème de la matière susceptible de toutes sortes de formes; le *triangle* devint le symbole de la nature animée. Les pythagoriciens et les platoniciens, après avoir vu dans le triangle l'image de l'ensemble des êtres, firent du *carré* l'emblême de la divinité. Plus tard, la science des nombres s'attacha à des détails d'un ordre moins élevé, et ne fut souvent qu'une forme emblématique de cer-

(1) Il est à remarquer que cette idée qui fait de l'homme l'abrégé de l'univers, a été probablement émise pour la première fois par un philosophe chinois d'une haute antiquité, dans lequel on retrouve la plupart des idées de Platon. Le savant M. Remusat, en nous faisant connaître Lao-tseu, a probablement fait faire un pas immense à la science des origines philosophiques. *Voyez* les Mémoires de l'Institut.

tains faits ou de certains événemens. Hippocrate voyait, dit-on, dans le nombre *cinq*, le symbole de la santé. Celui de *quarante* présentait une signification mystérieuse en raison des quarante ans que les Israélites passèrent dans le désert. Le nombre de *cinquante* a été regardé par Philon comme le symbole de la liberté, parce que toute servitude finissait lors du grand jubilé des Juifs, qui se renouvelait tous les cinquante ans.

Il nous serait facile de multiplier à l'infini les exemples de cette nature. Nous nous contenterons de rappeler que la combinaison des nombres a été regardée, chez la plupart des nations, comme exerçant une telle influence sur les destinées de l'homme, qu'on en a formé diverses figures kabbalistiques auxquelles on attribuait les vertus les plus énergiques.

§ IV. — *De la géomancie.*

La *géomancie*, qu'on a coutume de rattacher à la kabbale et à la science des nombres, se sert, pour ses opérations, de points ou petits cercles tracés au grand air, dont

la combinaison fortuite amène la connaissance de l'avenir. Le géomancien opère de la droite à la gauche, et trace quatre lignes de cercles; à ces quatre premières il ajoute bientôt trois autres rangées semblables de quatre lignes. Ayant obtenu seize lignes de petits cercles, il les combine de différentes manières en les joignant deux par deux, de cette façon, par exemple :

o o o o-o o-o o-o
o o-o o-o
o o-o o-o o-o
o. o-o o-o o-o o-o

alors il les met en rapport avec les planètes, puis il varie à l'infini ses expériences. Si l'on veut avoir une juste idée du fondement qu'on doit attacher à la géomancie, nous offrirons d'abord la figure

o
o o qui signifie une jeune
o fille.
o

Tandis que celle-ci :

o
o indique un jeune gar-
o o çon.
o

Cette autre combinaison :

o o
o o
o
o

se rapporte au soleil, et signifie une grande fortune.

Enfin, on a été jusqu'à exprimer les couleurs par les cercles : voici la figure qui exprime le *blanc*

o o
o o
o
o o

Après s'être familiarisé avec ces figures, nous donnerons ici un *carré* complet de géomancie sur lequel on pourra opérer. Il représente les douze *maisons du soleil*, auxquelles on a ajouté deux *témoins*, un *arbitre* et un *sur-arbitre*. Ce carré tient en quelque manière à l'astrologie, puisque les kabbalistes avouent qu'ils attendent, dans cette opération, de grands secours des constellations.

Filles.				Mères.			
8	7	6	5	4	3	2	1
o	o	o	o o	o o	o	o o	o o
o o	o	o o	o o	o	o	o o	o
o	o o	o	o	o	o o	o	o
o o	o	o	o o	o o	o	o o	o

Petites filles.

12	11	10	9
o o	o	o	o o
o	o o	o o	o
o	o o	o	o o
o	o	o	o

14	Témoins.	13
o		o
o		o
o		o
o o		o o

Arbitre.
15
o o
o o
o o
o o

Sur-arbitre.
16
o o
o
o
o

Ces seize figures, qui toutes ont une signification dans le genre de celles dont nous avons donné un specimen, se combinent non-seulement de leur rapport aux planètes, mais aussi de la valeur numérique des lettres qui composent le nom propre de la personne sur laquelle on opère.

§ V. — *Des carrés magiques.*

La géomancie kabbalistique ne s'en tient pas uniquement à ce mode des combinaisons du cercle : les *carrés magiques* rentrent dans ses attributions tant qu'ils ne sont pas essentiellement du ressort de la sorcellerie. Ces carrés, qui diffèrent selon les temps et selon les nations, peuvent, au rapport des géomanciens, dévoiler l'avenir, si l'on sait habilement combiner les nombres dont ils se composent. Ne pourrait-on pas voir, dans cette prétention de la kabbale, l'origine informe du calcul des probabilités, cachée sous des formes qui nous sont inconnues? Nous donnons ici la figure de quelques-uns de ces carrés, en commençant par ceux des Hindous, qui doivent être d'une haute antiquité, et qui ont à coup sûr précédé ceux qui nous ont été transmis par les auteurs grecs ou romains. Voici le carré magique le plus *simple*, et l'explication qu'en donne M. de Fortia :

A B

		1		
	4	9	2	
7	3	5	7	3
	8	1	6	
		9		

C D

Pour construire cette figure, après avoir formé le carré magique de neuf cases A B C D, on prolonge les bandes du milieu de manière à former quatre cases extérieures dont on se sert en les mêlant avec les cases intérieures, pour écrire diagonalement : 1,2,3; 4,5,6; 7,8,9; on efface ensuite chacun des quatre nombres écrits dans ces cases extérieures, en l'avançant de trois places dans sa bande, pour le mettre dans la case intérieure où se trouve cette place. C'est ainsi qu'on remplit toutes les cases in-

térieures, et qu'on y forme un carré magique complet, où les nombres de chaque bande ont pour somme le nombre 15 en quelque sens qu'on le prenne.

Le même principe peut s'appliquer, à ce qu'il paraît, à tout carré magique du même genre, pourvu que le nombre des cases qui forment un côté soit impair.

Le carré magique de sept côtés est un peu plus *compliqué* que celui dont nous avons déjà donné la figure ; il est attribué également aux Hindous.

1
8 2
15 9 3

A B

22	47	16	41	10	35	4
5	23	48	17	42	11	29
30	6	24	49	18	36	12
13	31	7	25	43	19	37
38	14	32	1	26	44	20
21	39	8	33	2	27	45
46	15	40	9	34	3	28

29 36 43 37 44 45

5 6 13 7 14 21

C D

47 41 35
48 42
49

Ces deux exemples pourront suffire pour donner une idée exacte de ce qu'on entendait par carrés magiques simples et compliqués. Ce qu'il y a d'assez curieux, c'est que ces carrés, qui avaient peut-être été introduits de l'Inde dans la Grèce, étaient bien connus des anciens. Plus tard, les astrologues les dédièrent aux différentes planètes : celui de neuf cases était consacré à Saturne, on avait dédié celui de seize cases à Jupiter, etc., etc.

Les carrés magiques, abandonnés par l'Europe, sont encore en usage dans tout l'Orient. M. Reinaud en fait connaître plusieurs, et donne des renseignemens curieux sur leur usage, qu'on retrouve parmi les Guèbres, les Hindous, les Thibétains et les Chinois. Ils deviennent même attributs de Bouddha. Le même écrivain dit avec raison que ces sortes de combinaisons ont, aux yeux des savans, un mérite réel, et l'on trouve à ce sujet un chapitre curieux dans les *Récréations mathémathiques* d'Ozanam.

Nous ajouterons que, chez nous, quelques carrés magiques étaient tracés sur parchemin vierge. Le parchemin vierge est

fréquemment employé en magie. On peut le faire de plusieurs manières; dans tous les cas, il est indispensable qu'il soit tiré de la peau d'un animal qui n'a jamais engendré.

Ce serait peut-être ici l'occasion de parler de la quadrature du cercle, mais nous examinerons plus tard ce sujet, qui ne se rattache pas suffisamment à la géomancie kabbalistique pour l'admettre dans ce chapitre, et nous continuerons nos observations sur la kabbale en examinant quels sont les êtres invisibles dont elle admet encore l'existence, et que la sorcellerie lui dispute quelquefois.

CHAPITRE IV.

De la féerie.

§ I. — *Des fées.*

Les *fées* semblent, par leurs habitudes, se rattacher aux esprits élémentaires de la kabbale orientale plutôt qu'aux magiciens proprement dits. On leur attribue souvent les mêmes habitudes, et quelques écrivains les rangent parmi les sylphides. De quelque manière qu'on veuille les envisager, leur

nom dérive du mot latin *fatum*, destin. Cependant, sir Walter Scott dit que le mot *elf* a été l'appellation primitive de ces êtres mystérieux. D'autres auteurs font venir leur origine du nom persan *péri*, d'où l'on a fait *féri*. Dans tous les cas, leur principale attribution semble avoir été, chez tous les peuples, de veiller à la destinée des hommes. On retrouve les fées chez presque toutes les nations de race germanique et celtique. La *vila* slave ne paraît pas être autre chose qu'une fée puissante, ou qu'une sibylle. De nombreuses traditions druidiques nous font voir les fées habitant presque toutes les cavernes des Gaules; elles venaient surtout au clair de la lune danser dans les prairies, et, s'il s'agissait de se transporter en quelque lieu lointain, un char de feu, un griffon aux ailes rapides, les emportaient en un instant à travers l'immensité des airs. La croyance au pouvoir des fées, qui était très-vive au quatorzième et au quinzième siècles, s'est conservée encore dans quelques-unes de nos provinces. L'Écosse semble surtout fertile en souvenirs féeriques: les fées sont connues dans ce pays sous le nom de *fairies* ou

fairfolks; les Saxons animaient leurs campagnes de fées aussi nombreuses que les dryades et les hamadryades des anciens. Ils avaient les *dun-elfen*, les *berg-elfen*, les *munt elfen*, les *feld-elfen*, les *wudu-elfen* et les *wæter-elfen*, c'est-à-dire les esprits ou les fées des dunes, des collines, des montagnes, des champs, des bois et de la mer. Chez nous, il y a des fées plus ou moins célèbres, telles que Mourgue, sœur du roi Arthus; Urgande la déconnue, Melusine, qui épousa Guy de Lusignan, et qui poussa des cris lamentables quand elle fut contrainte de l'abandonner pour toujours. Titania est, selon la tradition germanique, la reine des fées.

On voit, dans les *Mémoires des antiquaires de France,* combien sont encore nombreux les monumens qui attestent le séjour des fées dans nos campagnes; pour ne citer que les plus célèbres, tout le monde connaît la grotte des fées du département d'Indre-et-Loire; la cabane des fées située près Felletin, département de la Creuze; la tioule de las fadas du Cantal; la motte aux fées, espèce de tombelle qu'on voit dans le dépar-

tement de Maine-et-Loire; la tour aux fées du bois de Marshain au Mans; la roche d'Essé, puis ces fameuses pierres des fées, répandues dans toute la Bretagne, et enfin la roche des fées du département d'Ille-et-Vilaine. Tous ces monumens ont, selon les habitans du pays, l'origine la plus étrange: tantôt les fées ont transporté en une seule nuit les pierres énormes qui les composent, tantôt, comme dans le Boulonnais, ce sont les fées elles-mêmes qui, s'étant oubliées durant leurs danses nocturnes, ont été changées en rochers. Souvent, ainsi que cela est arrivé à Essé, les roches nombreuses que l'on voit avec admiration ont été apportées par les fées dans leurs poches, ou sur leur tête, et cela, en filant leur quenouille; d'autres fois, on vous assure que le nombre des blocs de pierre varie toujours, et que nul ne peut en trouver le compte, passât-il sa vie à les dénombrer.

§ II. — *Des suleves, servans, esprits des montagnes, dames blanches, etc.*

Il y a également dans les Alpes de nombreux monumens attestant le séjour des fées;

ce sont d'immenses cavernes qui, évidemment, ont été habitées autrefois, et qui l'ont peut-être été, comme le dit fort bien M. Bridel, par les *faidhs* ou adeptes des sciences occultes. On a découvert, dans une grotte près de Lausanne, une inscription attestant qu'on révérait dans ces campagnes les *suleves*, qui n'étaient autre chose que des espèces de sylphes, vénérés par les Germains sous les noms de *sylvatiques*.

Les mêmes montagnards ont leurs *servans*, qui vivent dans des chalets solitaires, qui gardent le bétail et cultivent les jardins sans se montrer. Ces espèces de follets exigent qu'on leur fasse une libation, ou bien ils s'irritent et renversent tout dans les étables qu'ils soignaient avec une ardeur si zélée quelques jours auparavant. Aussi, les bergers ne manquent-ils pas de leur jeter une cuiller de lait sous la table. Les interroge-t-on sur cette habitude, ils disent qu'ils obéissent à une fort ancienne coutume.

L'*esprit* ou le *génie de la montagne* est un être mystérieux beaucoup plus puissant encore; c'est lui qui excite les tempêtes au sommet des rochers, et il parle quelquefois,

au milieu d'horribles tourbillons, à ceux qui osent attaquer les chamois de ses glaciers.

Les *dracæ* étaient des espèces de fées ondines qui, depuis, ont été logées dans les cavernes des montagnes, et qu'on connaît encore dans le midi sous le nom de *draks*; elles avaient sans doute quelque analogie avec les *dragons* mystérieux du moyen âge. Les *péris* orientales rappellent à l'imagination ce qu'il y a de plus gracieux dans la féerie. Il n'en est pas ainsi des *dives*, qui sont de la même nature qu'elles, mais qui ne charment les hommes que pour les tromper, de même que les *goules*, monstres sanguinaires plus redoutables et plus féroces encore.

Au milieu de ces diverses espèces de fées, il faut distinguer ces fameuses *dames blanches*, célèbres en Écosse et en Allemagne, et qui tiennent de la fée et de la sylphide, puisque les démonographes les rangent dans ces deux classes. En Allemagne, on prétend qu'elles ont le plus grand soin des chevaux; mais Erasme leur donnait une occupation plus relevée, puisqu'il rapporte qu'une dame blanche apparaît en Allemagne et en

Bohême le jour où quelques-uns des souverains de ce pays sont prêts à mourir. C'est probablement de cette femme blanche dont on a fait plus tard la *nonne sanglante.* En Bretagne, les dames blanches sont appelées *lavandières* ou *chanteuses de nuit.* Malheur à celui qui les aide de mauvaise grâce à tordre leur linge, elles lui cassent le bras sans pitié.

§ III. — *Des génies divers.*

Les génies, dont il est si fréquemment question dans les contes orientaux, se rattachent également aux esprits élémentaires; ils forment une famille nombreuse et variée qui nous vient de la Perse, qui habite entre le ciel et la terre, et qui tire son nom, selon quelques auteurs, du roi *Gian-Ben-Gian*, célèbre entre tous les enchanteurs.

Les *djins* sont des espèces de génies semblables à nos *lutins*, qu'il faut ranger dans la même classe, si l'on n'aime pas mieux les y confondre.

Une chose remarquable, c'est qu'en Italie et dans la Grèce moderne, la tradition a fait, des dieux et des déesses de l'antiquité,

des bons et mauvais génies, des fées bienveillantes et malfaisantes, qui subsistent, malgré le christianisme, sous leurs anciens noms, et que ces peuples rejetteraient avec effroi s'ils soupçonnaient dans leur croyance des restes de l'idolâtrie.

Les chroniques des peuples du nord sont remplies de récits merveilleux roulant sur des espèces de *nains* qui habitent les montagnes, et qui forgent continuellement des *armes enchantées*. Ce sont des espèces de gnomes nommés *duergar*, quelquefois très-utiles aux hommes, en d'autres occasions fort incommodes, de même que ces *daoinehie*, ou hommes de paix de l'Ecosse, qui sont la plupart du temps invisibles, et dont il est bon de ne parler qu'avec respect.

Il y a encore chez les Ecossais d'autres génies, espèces de nains beaucoup plus redoutables. Leur nature est douteuse, et ils sont capricieux et cruels; mais on peut les ranger parmi les esprits de la terre, car ils habitent de préférence ces espèces de collines de formes coniques connues sous le nom de *sighan*. Des marques circulaires indiquent les lieux où ils ont dansé durant la

nuit. Les *gauric* des Bas-Bretons sont dans le même cas. On attribue du reste également ces traces au passage mystérieux des fées. Il y a encore en Ecosse des êtres mixtes qui tiennent du lutin et du simple mortel, et qu'on appelle *garçons des fées*. Les *bonnes gens* et les *bonnes voisines* des Irlandais sont des fées d'une nature analogue à celles des Ecossais; il ne faut pas les confondre avec le *bonhomme*, qui n'est autre chose que Satan.

§ IV. — *Des géans et de Gargantua.*

Notre *Gargantua* français, tel que le peint la tradition de quelques provinces, pourrait bien être un esprit gigantesque, type des *géans* de nature merveilleuse qu'on trouve partout en Europe, et qui figurent d'une manière si remarquable dans nos anciens poèmes et dans nos romans.

Plusieurs provinces en France conservent dans leurs traditions le souvenir d'un géant vorace, suivi par un serviteur merveilleux, qui n'a d'autre soin que de satisfaire à son horrible appétit. C'est à ce géant qu'on doit diverses collines connues sous le nom de *mont Gargant*. M. Eloi Johanneau pense

que Gargantua n'est autre chose que l'Hercule gaulois, défiguré par la tradition. Quoi qu'il en soit, c'est surtout dans l'ancien duché de Retz que la chronique orale a conservé le plus de détails sur l'apparition de Gargantua en France. Ce géant, qui venait de fort loin, dit-on, ce géant est grand comme les plus grands arbres des forêts; il voyage continuellement; son appétit peut le rendre redoutable, mais on ne l'accuse pas d'être méchant; il porte dans ses vastes poches les gens nécessaires à son service; il est toujours suivi d'une espèce de diable désigné sous le nom de *drôle*, ce qui pourrait lui faire attribuer une origine septentrionale, puisque le mot *trold*, en danois, indique un compagnon de Satan, ou Satan lui-même, et que par *drollos* les Irlandais désignaient le diable. Ce drôle est le pourvoyeur zélé de Gargantua. Il a continuellement le dos chargé des provisions que celui-ci doit dévorer dans son prochain repas. Aussitôt que son maître s'est arrêté en quelque endroit, il construit un four, y jette des arbres entiers et y fait cuire une foule de pains pesant tous dix-huit livres.

Pendant ce temps, les gens de Gargantua dressent la table, mettent la nappe, font rôtir bœufs et moutons, puis un d'eux remplit à coups de hache les fonctions d'écuyer tranchant, et précipite dans son effroyable gosier les alimens qui doivent en remplir les cavités profondes. L'échanson y fait couler des flots de vin. La coupe du géant n'est autre chose que le tonneau lui-même. L'énorme barrique s'échappe-t-elle des mains du serviteur maladroit, le géant en est quitte pour quelques coliques; mais il pousse cette fois de tels rugissemens que les habitans s'enfuient avec terreur, et qu'il faut attribuer à cet événement la stérilité des landes existant entre Rennes et Nantes, où, en effet, on rencontre peu d'habitans.

Nous nous sommes étendus sur cette tradition toute nationale, parce qu'il était bon de faire voir comment ce qui n'est pour nous qu'une fable poétique, a pu être revêtu d'un certain caractère d'authenticité au moyen âge, et inspirer au malin Rabelais, qui se moquait de bien d'autres croyances, le type primitif du héros de son roman.

Bien que les *ogres* aient quelque analogie,

par leur voracité, avec l'être merveilleux qui vient de nous occuper, on ne peut, sans injustice, les ranger dans la même catégorie; nous nous contenterons de rappeler que leur origine date probablement du sixième siècle, et qu'ils apparaissent en Europe avec les Huns. (V. l'*Introduction.*)

§ V. — *Du Juif errant, des sept Dormans, etc.*

Au rang des hommes merveilleux qu'on ne peut classer ni parmi les enchanteurs, ni parmi les sorciers, il faut nécessairement admettre le *Juif errant.* Cet étrange personnage est né, selon la tradition, l'an 3962 après la création. Il se nomme *Assuérus;* fils d'un charpentier, il avait abandonné le métier de son père pour prendre celui de cordonnier. Il se plaisait à aller entendre la parole de Jésus-Christ; après le crime de Judas, il abandonna celui qu'on trahissait. Jésus allait au supplice, courbé sous la croix; il voulut se reposer un instant devant la maison d'Assuérus, mais son ancien disciple le chassa. Ce fut alors que des paroles solennelles condamnèrent le Juif à

errer jusqu'à la fin du monde, et à errer sans repos. La tradition veut qu'il ait toujours cinq sous dans sa poche, et que ces cinq sous reparaissent, quand il les a dépensés. De siècle en siècle, cette tradition se rajeunit ou se renouvelle, en annonçant que le Juif errant a paru dans certaines villes. Il est inutile de dire que ce conte est un symbole vulgaire de la situation politique des Juifs, disséminés par le monde.

Il y a encore certains êtres merveilleux, d'origine orientale, qui doivent trouver place ici : nous voulons parler des *sept dormans* qui ont une si grande analogie avec Epiménide, et que l'examen des anciennes traditions ferait retrouver dans plus d'une contrée de l'Europe. Cette fois, la légende arabe est empruntée à la légende chrétienne. Les sept dormans étaient sept martyrs, qui reçurent la mort sous l'empereur Dèce, et qui ayant été ensevelis dans une caverne, y sommeillèrent pendant plus de deux siècles. La même faveur fut accordée à leur chien, être merveilleux, fort révéré des Orientaux, et dont le nom leur paraît être du plus heureux augure. On le marque, dit

M. Reinaud, sur les lettres, et on lui a donné, ainsi qu'à Elie, un pouvoir de surveillance sur elles.

§ VI. — *Des animaux fabuleux.*

Nous devons, à propos de cette opinion, reconnaître qu'il y a chez la plupart des nations certains animaux revêtus d'un caractère mystérieux ou terrible : l'*âne* et le *chat de Mahomet* sont de ce nombre. Qui ne connaît la *poule noire* et le pouvoir qu'on lui attribue dans l'invocation du démon? Plusieurs nations de l'Amérique du sud reconnaissent des oiseaux prophètes qui leur parlent de leurs ancêtres (1). Parmi tous ces animaux merveilleux, qu'on pourrait citer en grand nombre, le *phénix* est le plus célèbre, et la tradition qui le fait renaître de ses cendres est trop connue pour la développer ici; comme être symbolique, on peut voir ce qu'en dit M. le baron d'Eckstein. Les *psyles* étaient, dans l'antiquité, d'habiles enchanteurs de serpens, qu'on retrouve dans l'Indoustan avec tout leur pouvoir. Il paraît que ces prétendus sorciers attirent

(1) *Voyez* mes Scènes de la nature sous les tropiques

les reptiles par les sons prolongés d'une flûte, et qu'ils les font servir à leurs jongleries après leur avoir arraché les dents. On attribue aux *serpens* la faculté de fasciner par leur regard les oiseaux et les petits quadrupèdes, qui, ne pouvant résister à cette espèce de pouvoir magnétique, viennent se précipiter d'eux-mêmes sous la dent qui doit les dévorer. Mettant de côté ces faits qui rentrent dans le domaine de la réalité, mais qui peuvent servir à expliquer de prétendus enchantemens, nous continuerons notre revue féerique.

§ VII. — *Des enchanteurs.*

Les temps fabuleux qui précèdent le moyen âge étaient fertiles non-seulement en *fées*, mais en *nains* et *enchanteurs*, qu'il ne faut pas confondre avec les magiciens et les sorciers, parce qu'ils ont eu souvent une origine merveilleuse, tandis que les autres étaient de simples mortels, opérant leurs prodiges. grâce à l'étude, à la science, ou à l'intervention du malin esprit.

De tous les enchanteurs dont l'Europe a gardé le souvenir, *Merdhin*, dont on a

altéré le nom en en faisant *Merlin*, est le plus célèbre. La tradition seulement a fait d'un barde fameux un être fantastique, dont la puissance est devenue le principal mobile du merveilleux qu'on trouve dans tous les romans du moyen âge. Sa mémoire a exercé une telle influence sur ce qu'on peut appeler la magie poétique, que nous le considérerons quelques instans ici sous ce rapport. Merdhin était né en Basse-Bretagne, vers le cinquième siècle. L'histoire de sa naissance, comme de tout le cours de son existence, est mêlée de tant de fables, qu'il n'est guère possible de démêler le vrai du faux. Ce qu'il y a de plus certain, c'est que son berceau fut cette île de Sein où existait, comme on sait, un collége sacré de Druides. La tradition nous le montre comme étant le favori du roi Arthus, qu'il sert sous plusieurs formes différentes, et qui est devenu lui-même avec son saint Graal et ses chevaliers de la table ronde, un type du merveilleux chevaleresque. Tantôt Merlin se transforme en cerf pour porter ses ordres, tantôt il prend l'apparence d'un nain, et il opère

plus d'un prodige en faveur de son ami. Puis l'amour s'empare du cœur de ce célèbre enchanteur, il est soumis lui-même à la belle Viviane. Cette fée jalouse l'enferme dans la forêt Broceliande, et le cache aux yeux de tous les hommes; mais elle est la première victime de ce funeste enchantement : le barde devient invisible pour elle, comme pour le reste du monde. Pendant plusieurs siècles, la forêt de Broceliande est le théâtre d'une foule de merveilles qui attirent même de graves voyageurs. Ne doit-on pas voir dans cette fable la preuve de l'existence des doctrines magiques du druidisme, conservées dans l'Armorique, et cachées sous un emblême?

Ce qu'il y a de certain, c'est que le barde Merlin écrivit une série de poèmes prophétiques, qui, traduits en 1135 par Geoffroy de Montmouth, se répandirent dans le reste de l'Europe, et devinrent le type d'un genre inconnu jusqu'alors.

L'astrologue Guinclan, qui vivait à la même époque, jouit long-temps d'une grande célébrité en Bretagne; mais il exerça moins d'influence que son illustre con-

temporain; ses prophéties étaient en vers bretons, elles existaient encore manuscrites au commencement du dix-huitième siècle; mais ce qui nous en reste maintenant n'est plus que dans la tradition.

Ce n'est pas sans raison que nous nous sommes étendus sur Merlin et sur ses ouvrages, puisqu'il faut nécessairement y rattacher les principales idées de la magie moderne, de même que celles des anciens semblaient, dans leurs diverses ramifications, appartenir à Hermès ou à Zoroastre.

§ VIII.— *Enchanteurs de l'Orient.*

En donnant à la France sa traduction incorrecte, mais naïve, des *Mille et une Nuits,* Galland étendit prodigieusement le champ du merveilleux; c'est alors qu'on vit se populariser ces enchanteurs de caractères poétiques si variés, de formes si fantastiques : les Arabes et les Persans ont, dans la création de ces êtres produits d'un mythe ou complètement imaginaires, une supériorité évidente sur les autres nations. Salomon ou Soleiman est regardé chez eux comme un puissant enchanteur, (Voy. *Sceau de Salomon.*) Abraham

ou Ibrahim peut être quelquefois rangé dans la même classe. Qui ne connaît le roi Saleh, Abdallah, et *Mani* le puissant enchanteur, qui n'est autre chose que notre *Manès,* chef de la secte des Manichéens? Les Hindous n'ont pas d'enchanteurs proprement dits, mais il est très-souvent fait mention, dans leurs poèmes, de solitaires voués à la contemplation et à la pénitence, qui, à force d'austérités, parviennent à acquérir un pouvoir extraordinaire sur les objets de la création, et qui peuvent même devenir un sujet de jalousie pour les dieux, puisque ceux-ci craignent de leur être soumis. Dans l'*Ermitage de Kandou,* poème charmant, traduit du sanskrit, on voit un de ces merveilleux solitaires prêt à acquérir le dernier degré de la perfectibilité, et que les habitans de l'olympe indien envoient tenter par la déesse du plaisir, pour lui ravir ainsi la puissance à laquelle il veut atteindre.

CHAPITRE V.

De la magie.

L'étymologie du mot *magie* se présente naturellement à la pensée : les mages, dans

l'antiquité, étaient considérés comme d'habiles magiciens; mais l'étaient-ils dans le sens que nous attachons maintenant à ce nom? c'est ce qu'il est difficile de supposer. La magie, dans la haute antiquité, semble n'avoir été que l'étude approfondie des phénomènes de la nature, et M. Eusèbe Salverte a dernièrement démontré, par une foule d'exemples, comment une connaissance un peu moins superficielle de la physique et de la chimie que ne l'avait le commun des hommes, a créé de prétendus magiciens. Il explique ainsi d'une manière ingénieuse la plupart des miracles de l'antiquité. Mais à cette tradition confuse des phénomènes naturels, il joint les traditions poétiques qui n'ont pas été sans influence. Les poètes, grâce à leur enthousiasme et à de brillantes comparaisons, sont devenus des espèces de magiciens, ou du moins ils ont fait croire à des phénomènes dont le caractère merveilleux n'existait que dans une expression plus ou moins exagérée. C'est ainsi qu'en interrogeant maintenant, dans le vénérable *Heckewelder,* les traditions relatives à notre arrivée parmi les Américains du nord, faits

dont tous les détails historiques nous sont parfaitement connus, on ne peut s'empêcher de sourire du caractère poétique qui a dénaturé l'histoire chez ces peuples dans l'enfance. La même observation peut s'appliquer aux peuples de la Polynésie.

En étudiant l'histoire de l'antiquité, on trouve des magiciens chez toutes les nations, et le caractère de la magie varie, on pourrait le dire, selon les races et selon les climats : imposante et poétique dans la Grèce, elle est terrible et sanglante dans le Nord. Dans l'Orient, elle se rattache aux plus antiques traditions religieuses du genre humain ; elle a un caractère sacerdotal qui rend son examen du plus haut intérêt. Tout le monde a remarqué dans la *Genèse* les combats merveilleux que Moïse eut à soutenir contre les chuni ou magiciens du Pharaon, et ce passage des livres saints suffit en quelque sorte pour nous prouver l'influence que ces magiciens avaient dans le gouvernement en Egypte. Cette influence, on la retrouve dans la Perse, à la Chine, et elle est à peu près la même dans presque tous les empires où les connaissances scientifiques ne sont livrées

qu'à un petit nombre d'adeptes. Il est à remarquer, et le Deutéronome nous le prouve, que toute espèce de culture des sciences occultes était interdite aux Juifs.

§ I. — *Divisions de la magie.*

Les plus célèbres démonographes sont dans l'usage d'admettre quatre espèces de magie différentes. La première semble n'avoir rien que de fort innocent; selon Agrippa, c'est la possibilité d'opérer certains prodiges apparens au moyen d'une connaissance plus ou moins approfondie des phénomènes de la nature. Mais ce savant du seizième siècle exagère tellement cette *magie naturelle*, qu'elle pourrait passer de nos jours pour vraie magie dans toute l'acception du mot. Le père Kircher n'est pas beaucoup plus clair quand il la définit la *connaissance de la sympathie ou de l'antipathie des choses*. C'est, selon lui, cette connaissance de la sympathie et de l'antipathie des choses, qu'ont possédée à un haut degré Hermès Trismégiste et Zoroastre. On voit clairement que cette prétendue division de la magie n'est que la science imparfaite des anciens, dont le pou-

voir avait été exagéré par la barbarie du moyen âge. Selon Platon, la magie de Zoroastre ne serait qu'une haute kabbale, ou plutôt une connaissance approfondie des mystères religieux.

La seconde division a été nommée *magie mathématique;* c'est, à ce qu'il nous semble, une connaissance un peu moins imparfaite que ne l'avait le vulgaire, des lois de la mécanique. C'est cette connaissance qui a donné à Albert le Grand et à Boëce une réputation de magiciens, que les siècles n'ont pu encore affaiblir, et qu'ils méritaient certainement moins que quelques habiles artisans de nos jours.

La troisième espèce de magie présente un caractère plus redoutable; c'est celle qu'Agrippa appelle *empoisonneuse;* c'est celle qui opère des métamorphoses effrayantes, qui emploie les philtres, les breuvages mystérieux: Circé est une des plus anciennes magiciennes de cet ordre.

Enfin, arrive la quatrième espèce de magie, la *magie cérémoniale,* qui est la plus terrible, la plus puissante et la plus noble. Elle est divisée en deux sections : la *goetie* est

l'art de communiquer avec les esprits immondes; et il faut sans doute y faire entrer cette terrible magie islandaise désignée sous le nom de *karrer kalf;* la *théurgie,* au contraire, qui semble n'être qu'une branche de la kabbale, ne met en rapport qu'avec les génies divins.

Dans le dernier siècle, on a établi une subdivision de la magie, qui a reçu le nom de *magie blanche.* C'est celle de nos escamoteurs, et elle a bien quelques rapports avec celle que le fameux Agrippa admet dans sa seconde division. Du reste, plusieurs démonographes considèrent la théurgie comme la véritable magie blanche, et ils font les honneurs de son invention au fils de David.

S'il faut en croire les démonographes, la *magie noire* est d'une beaucoup plus haute antiquité qu'on ne le croit généralement. Le déluge n'aurait eu lieu que pour purger la terre des magiciens qui l'infestaient. Mais Cham avait conservé ces terribles secrets et les enseigna à son fils *Misraïm,* qui, en démonographie, n'est autre chose que Zoroastre. Toutefois, si pour l'antiquité de la magie nos livres saints sont cités par les dé-

monographes; ils s'appuient avec plus de succès encore sur l'*Odyssée*, où un dieu donne à un mortel une plante (la plante *moli*) qui doit le garantir des prestiges d'une magicienne.

§ II. — *Des effets attribués à la magie.*

Les extravagances attribuées à la magie sont trop nombreuses pour qu'on puisse en donner ici autre chose qu'un léger aperçu. Il suffira de dire que dans l'antiquité on a été jusqu'à accorder aux magiciens une puissance complète sur les corps célestes. Selon Agrippa, le foie du caméléon excite le tonnerre et la pluie, mais pour cela il faut que l'animal soit brûlé par les extrémités. La pierre héliotrope, que nos lapidaires auraient probablement beaucoup de peine à trouver, quoiqu'elle soit citée par Albert le Grand et Guillaume de Paris, la pierre héliotrope rend l'homme invisible. D'autres pierres non moins merveilleuses domptent tout-à-coup les animaux les plus féroces, font apparaître des esprits plus ou moins puissans. C'est grâce à des vertus magiques d'un autre genre qu'une peau d'hyène, comme

l'assure Agrippa, rend invulnérable, fût-on au milieu d'une armée ennemie. C'est, du reste, un conte renouvelé de Pline, qui assure avec le même sang-froid qu'on peut acquérir le don de prophétie et opérer divers prodiges en mangeant un cœur de taupe tout cru. Grâce à une vertu analogue, une petite pierre qu'on trouve dans la tête d'une tortue des Indes donne la faculté de découvrir l'avenir; mais pour cela il faut la porter sous la langue: ainsi, du moins, le dit saint Isidore.

La membrane qu'apportent sur la tête quelques enfans en venant au monde, cette membrane merveilleuse qui fait dire qu'un homme est *né coiffé*, n'a pas des vertus si extraordinaires; mais, au rapport de Lampridius, elle fait réussir les avocats au barreau, et, de nos jours, on exprime par là le bonheur attaché à certains individus. Qui ne connaît les vertus magiques de la mandragore, qui fait aimer de tout le monde ceux, qui la portent, et de la pierre alectorienne, qui donne une victoire assurée à celui qui cherche la gloire?

Tout ceci est assez innocent et est mis par les démonographes au nombre des prodiges

de la magie naturelle. Il n'en est pas de même de ces femmes d'Italie qui, au rapport de saint Augustin, convertissaient les hommes en chevaux, et de ces philtres si fréquemment employés dans l'antiquité.

§ III. — *Des philtres, talismans, anneaux constellés, etc.*

Parmi ces *philtres,* on distinguait surtout l'*hippomanès,* qui a été l'objet de plus d'une savante dissertation; selon quelques auteurs, c'est une excroissance charnue de couleur brune, qui se trouve à la tête des poulains lors de leur naissance, et que la mère est dans l'habitude de manger. L'hippomanès est un des philtres d'amour les plus puissans, mais le crapaud desséché, porté dans un sachet sur la poitrine, partage sa célébrité. La tête d'un milan, le poil du bout de la queue d'un loup, et mille autres substances de la même nature, opèrent des prodiges analogues à ceux de l'hippomanès. Les mémoires du dix-septième siècle sont encore remplis d'une foule de merveilles opérées par les philtres.

Les *talismans* peuvent être rangés dans

la même catégorie. De tous les peuples de l'antiquité, les Egyptiens paraissent être ceux qui en ont fait l'usage le plus fréquent. Les espèces en sont innombrables, mais on remarque surtout une espèce de scarabée, à la représentation duquel on attachait une foule d'idées superstitieuses. Le talisman du moyen âge offrait ordinairement l'image d'un signe céleste, gravé ou ciselé, après plusieurs formules préparatoires, sur une pierre sympathique, ou sur un métal correspondant, par sa nature, à l'astre sous la protection duquel on voulait être. C'est ainsi que le talisman du soleil doit être d'or, tandis que celui de la lune est d'argent. C'est par les mêmes lois que la hyacinthe est de nature solaire, et que l'émeraude est lunaire, tandis que le jaspe convient à Saturne.

Les Orientaux font encore, de nos jours, grand usage des talismans. Il y en a quelques-uns chez eux qui sont d'un travail très-compliqué.

On considère l'*anneau* ou le *sceau de Salomon* comme le plus puissant de tous les talismans. Malheureusement, il a toujours

été tellement caché aux yeux des hommes, qu'on n'a pas pu s'en procurer encore une description bien exacte. Entre autres vertus, il a celle de rendre invisible la personne qui le porte, et de lui donner tout pouvoir sur la nature.

Cet admirable talisman est plus particulièrement désigné sous le nom de sceau de Salomon par les Arabes et les Persans. M. Reinaud, dans son ouvrage sur les monumens musulmans, donne des détails pleins d'intérêt à ce sujet. Les Orientaux conviennent que Salomon avait fait monter ce sceau en anneau, et qu'il le portait au doigt; par conséquent il mérite les deux dénominations sous lesquelles on le désigne. D'après les uns, le grand roi y avait fait graver le nom puissant de Dieu; d'après quelques autres, il y aurait inscrit une sentence morale; enfin, il y a quelques auteurs qui veulent que le sceau représentât deux triangles croisés l'un sur l'autre. C'est probablement en raison de cela qu'on voit une figure talismanique semblable gravée sur plusieurs monumens. L'anneau de Salomon est devenu, dans la littérature orien-

tale, l'emblême de tout ce qu'il y a de beau et d'important sur la terre. Quelques souverains mahométans se sont vantés de posséder cette merveille; mais, selon la croyance générale, l'anneau de Soliman, ou de Salomon, est dans le tombeau de cet enchanteur roi, qui repose lui-même au milieu d'une des îles de la mer du Sud.

Les *anneaux constellés*, si communs dans l'antiquité et au moyen âge, se rattachent encore aux talismans. On distinguait surtout, en ce genre, l'*anneau des voyageurs*, au moyen duquel on pouvait parcourir un vaste espace de terrain sans éprouver aucune espèce de fatigue. On a conservé la manière de faire l'*anneau d'invisibilité*, qui est beaucoup plus merveilleux, mais qu'il faut absolument fabriquer avec du mercure fixé, et enrichir d'une petite pierre qu'on trouve dans le nid de la hupe. Les livres de kabbale entrent à ce sujet dans une foule de détails beaucoup trop longs pour être rapportés ici; mais ils assurent qu'on acquérait, par leur moyen, la faculté de se rendre absolument invisible. Quoiqu'elles n'aient pas la même vertu, on doit ranger

dans la même classe ces médailles des gnostiques connues sous le nom d'*abraxas*, et dont M. Matter nous a donné diverses figures. Les Orientaux font grand usage de plaques talismaniques couvertes de caractères mystérieux, parmi lesquels on retrouve quelquefois le sphynx, qu'on peut regarder lui-même comme une sorte de talisman, et qui est adopté chez nous comme emblême. On peut considérer sous le même point de vue ces *zamès* des anciens Haïtiens, qui, par leur forme, se rapprochaient des amulettes égyptiennes. Le *fétiche* du noir n'est souvent qu'un talisman.

§ IV. — *Des pierres précieuses considérées comme talismans.*

Au douzième et au treizième siècles, les diverses pierres précieuses connues étaient revêtues d'influences talismaniques. Le confesseur de Charles V, Guevara, indique rapidement les qualités qu'on leur attribuait, et il affirme même que ces qualités ne sont pas à révoquer en doute. Le diamant, dit-il, fortifie le cœur, et peut être d'une grande utilité aux femmes enceintes; l'améthiste

s'oppose aux fumées du vin et aux dangers du poison; le rubis balai invite non-seulement à la continence, mais il conserve la santé; le rubis garantit de l'infection de l'air et chasse la tristesse du cœur; on peut arrêter le sang au moyen du corail, qui a encore la propriété de dissiper les nuages de la vue et d'inviter au sommeil. Cette dernière faculté nous rappelle une tradition charmante des Malais, recueillie par le savant Lesson : elle attribue au corail le pouvoir de pâlir quand un ami va mourir ou quand il est en danger.

Pour en revenir à Guevara, nous dirons encore que l'hyacinthe est favorable au cœur, et que cette pierre a l'avantage d'être un antidote certain contre la peste; par la même raison, sans doute, l'émeraude est admirable contre l'apoplexie, contre la foudre, contre les morsures envenimées; elle rafraîchit la mémoire, conserve la vue. Une vierge cesse-t-elle de l'être, l'émeraude qu'elle porte éclate tout-à-coup. La sardoine a le mérite d'être facile à graver, et de plus elle réprime les désirs amoureux. La topase, si salutaire contre la bile, s'oppose à la

mélancolie et peut arrêter le sang. Du reste, cette doctrine du religieux espagnol est également celle de Pline, d'Albert le Grand, de Léonard, de Camille et de Vicentin.

§ V. — *Des coupes magiques, armes enchantées, maraca, etc.*

Les Orientaux font grand usage de *coupes magiques* qu'on peut considérer comme des espèces de talismans. Ces coupes sont ordinairement en verre ou en cuivre, celles d'or et d'argent étant prohibées par le Prophète. Elles servent habituellement à quelques pratiques d'hydromancie. On grave au fond certaines figures kabbalistiques, ou des versets du Coran, destinés à procurer au fidèle qui se désaltère tous les biens qu'il peut souhaiter, et à le garantir du poison ou même de certaines maladies.

Le *saint Graal*, si célèbre dans l'ancienne tradition épique, est lui-même une espèce de vase enchanté dans les poèmes du moyen âge, quoique sa destination sacrée lui donne un autre caractère, si on se rappelle qu'il avait contenu le sang de Jésus-Christ, et qu'on doive le regarder, sous ce

rapport, comme l'expression chrétienne de traditions antérieures.

Les poèmes primitifs de toutes les nations, nos romans du moyen âge, sont remplis des effets merveilleux opérés par les *armes enchantées*. La baguette, considérée comme indice du pouvoir magique, est généralement adoptée chez toutes les nations. On retrouve peut-être son origine, pour l'Europe, dans le bâton augural. Le *maraca* des peuples américains n'est autre chose qu'une espèce de baguette magique, à l'extrémité de laquelle se trouve adaptée une espèce de coloquinte ou un coco rempli de cailloux. C'est avec cet instrument, connu sous des noms divers, que les jongleurs du Sud et du Nord rendent leurs oracles; ils en font quelquefois une espèce de talisman destiné à garantir leurs pirogues des tempêtes.

Chez plusieurs nations hyperboréennes, notamment chez les Lapons, les Yakoutes, les Kamstchadales, on trouve le *tambour magique* en usage; cet instrument mystérieux, qui a tant d'analogie avec le *rhombus* de l'antiquité, peut être considéré tour à tour comme talisman et comme moyen d'é-

vocation. Il en est de même des *miroirs magiques*, qui remontent à une si haute antiquité et qu'employaient les magiciennes de Thessalie. La tradition prétend qu'elles révélaient l'avenir en écrivant leurs oracles avec du sang humain sur ces miroirs qui les réfléchissaient dans le disque de la lune.

M. Reinaud donne la description de plusieurs miroirs magiques à l'usage des Orientaux; il y en a d'astrologiques, dont les caractères doivent être combinés avec les formules de l'astrologie judiciaire; d'autres qu'on pourrait appeler miroirs kabbalistiques, et qui sont destinés à faire apparaître les anges et les archanges pour obtenir d'eux ce qu'on désire. On a cru long-temps en France que Catherine de Médicis possédait un miroir magique plus puissant encore, avec lequel elle voyait tout ce qui se passait en France.

§ VI. — *Des amulettes, obi des noirs.*

Durant le moyen âge, les *amulettes* et les talismans se sont multipliés à l'infini; on a été jusqu'à en faire avec des peaux d'enfans sur lesquelles on écrivait certains carac-

tères magiques. Catherine de Médicis possédait un talisman de ce genre.

Il serait assez difficile de déterminer la différence qui existe entre le talisman et l'amulette. Les amulettes sont ordinairement faites avec un linge ou avec une image sanctifiée par l'attouchement de quelque relique. On en faisait également qui tiraient leur vertu de certaines paroles mystérieuses; mais le concile de Constance s'est expliqué d'une manière assez sévère sur l'emploi de ces *phylactères*, pour que ceux qui les employaient pussent craindre la peine de mort. Il en fut probablement de même des *pentacles*, cercles magiques dans lesquels on se plaçait durant l'évocation du diable.

Les amulettes sont néanmoins fort en usage dans quelques-unes de nos provinces, notamment dans la Basse-Bretagne. Les noirs y attachent une telle confiance qu'ils ne craignênt pas d'affronter les plus grands dangers, quand leurs sorciers les ont gratifiés de certaines amulettes composées des substances les plus hétérogènes.

Il est bon d'observer ici qu'il n'y a peut-être point d'hommes plus disposés à se li-

vrer à tous les prestiges de la sorcellerie, que les noirs ; leurs magiciens, qu'ils nomment *obi*, jouissent parmi eux d'une telle puissance, qu'ils ont été souvent causes des révoltes les plus terribles. Tout le monde sait combien était redoutée dans nos colonies l'assemblée mystérieuse du *Vaudoux*, où, dans une danse frénétique, les Nègres recevaient des oracles et des amulettes qui les excitaient à une épouvantable vengeance. Les indigènes de l'Amérique ont aussi quelques amulettes, mais ils semblent y attacher beaucoup moins d'importance que les Nègres.

La fameuse *pistole volante*, dont il est question dans presque tous les ouvrages de démonographie, est le plus célèbre des talismans contre la pauvreté. Elle a, comme on le sait, la vertu de retourner toujours dans la poche de son maître. La *clef d'or*, qu'on pourrait être tenté de ranger parmi les talismans du même genre, n'est autre chose qu'un petit volume contenant des nombres propres, dit-on, à faire gagner à la loterie.

§ VII. — *Des sorts, maléfices, sortiléges.*

Le pouvoir de jeter un *sort* se rencontre chez tous les magiciens d'Europe et d'Afrique ; le sort consiste dans certaines paroles magiques lancées contre quelqu'un. Les imprécations au pouvoir desquelles on ne pouvait se soustraire chez les Hindous, et que ne pouvait révoquer celui qui les avait prononcées, semblent être le *sort* considéré dans sa plus haute acception. Chez nous ce sont les bergers qui, d'après nos croyances populaires, sont en possession de lancer des sorts, et ils sont ordinairement secondés dans ce terrible ministère par les sorcières. Parmi les sorts, le plus redouté a de tout temps été celui qui consiste à *nouer l'aiguillette* ou à empêcher entre époux la consommation du mariage. Les livres de démonographie sont remplis de formules propres à empêcher l'effet de ce sortilége dont les rabbins attribuent l'invention à Cham, et qui remonte dans tous les cas à une haute antiquité, puisque Ovide et Virgile en font mention. Le moyen le plus simple et le plus fréquemment indiqué

est de porter un anneau dans lequel on a enchâssé l'œil droit d'une belette. Le petit Albert, qui exerce une influence déplorable dans nos campagnes, conseille de manger un pivert rôti avec du sel bénit. Ce qu'il y a de fâcheux, c'est qu'il ne se passe guère de noces de village où l'on n'ait secrètement recours à de telles absurdités.

Les *maléfices* ou *sortiléges* devinrent si nombreux au seizième siècle, qu'ils excitèrent au plus haut degré le zèle des magistrats. On comptait sept espèces de maléfices : il est assez curieux de voir qu'un des maléfices les plus usités à cette époque, et qui consistait à piquer au cœur la figure en cire d'une personne qu'on voulait faire périr lentement, se soit retrouvé parmi les sauvages de l'Amérique du Nord. Ce fait, que nous croyons être le premier à indiquer, mérite quelque attention en ce qu'il se rattache au magnétisme animal, par la ferme volonté du mal qu'on suppose devoir agir à distance chez celui qui exerce le maléfice. L'*envoussure,* c'est ainsi qu'on désignait cet acte magique, s'exécutait quelquefois avec diverses pratiques de piété. Le

fameux Trois-Echelles, ce sorcier de Charles IX, si connu, était un envouteur. En lisant l'estimable ouvrage de M. Reinaud, on pourra se convaincre que les procédés magiques de l'envoussure remontaient à une haute antiquité chez les Orientaux, puisque les ennemis du Prophète tentèrent de le faire périr ainsi.

Les maléfices, les sorts, les *charmes* employés par les magiciens, bohémiens et sorciers, sont en si grand nombre et d'espèces si diverses, qu'ils effraieraient le plus intrépide démonographe. Nous ajouterons qu'ils n'ont pas un caractère assez différent de ceux de la magie, pour en faire un article à part. Cependant le *scopélisme* forme une subdivision qu'on omet trop souvent en parlant des sorts. Le scopélisme, comme l'atteste son étymologie, veut dire sort opéré par une pierre ensorcelée. L'individu qui rencontrait une pierre de cette nature, en recevait, dit-on, la mort. Le scopélisme a été redouté chez les anciens et parmi les modernes, et il excite encore la terreur dans quelques-unes de nos provinces. Le scopélisme avait encore une autre signifi-

cation : une pierre mystérieuse, posée dans un champ, indiquait qu'on vouait à la mort celui qui oserait cultiver la terre malheureuse soumise ainsi à une sorte de malédiction. La loi romaine punissait de mort un tel délit. Un des maléfices les plus connus et les plus redoutables du moyen âge, consistait à répandre sur les moissons certaines poudres malfaisantes qui les frappaient de stérilité; plusieurs sorciers avouèrent de bonne foi qu'ils s'étaient rendus coupables de ce crime, et qu'il en était résulté les plus terribles effets.

§ VIII. — *Des alphabets sympathiques, tatouage.*

Quoiqu'il soit assez difficile de déterminer bien exactement dans quelle classe on doit ranger ce qu'on est convenu d'appeler l'*alphabet sympathique*, nous l'admettrons ici. Ce genre de sortilége, qui semble avoir quelque rapport avec le magnétisme animal et avec l'envoussure, consiste à tracer quelques lettres sur son bras au moyen d'une aiguille, et à introduire du sang d'un ami dans la plaie qu'on vient de se faire.

Cette opération doit être pratiquée sur l'individu avec lequel on doit entrer en correspondance, et alors, quelque éloigné que l'on soit l'un de l'autre, on peut s'avertir de certains événemens au moyen d'une piqûre légère faite sur certaines lettres. Elle est ressentie aussitôt par celui auquel on veut s'adresser. Il y a, du reste, une foule de modifications, dans les combinaisons plus ou moins simples de l'alphabet sympathique.

Le *tatouage* varié qu'ont adopté plusieurs nations sauvages, et notamment les habitans de la Nouvelle-Zélande, a pu être considéré par quelques personnes comme une formule talismanique. On est à peu près assuré maintenant que l'opinion de Malte-Brun n'était pas fausse, et que c'est une espèce d'écriture hiéroglyphique ayant rapport à la caste ou à l'histoire de l'individu qui se pare de ces figures brillantes. Le capitaine Manby donne à ce sujet des détails intéressans. Mais nous renverrons sur ce sujet pour des renseignemens plus spéciaux à notre *Histoire de l'éloquence et de la poésie chez les peuples sauvages*, qui va paraître très-incessamment.

§ IX. — *De l'exorcisme.*

Le meilleur moyen de s'opposer aux actes divers de la magie et de la sorcellerie est, selon les démonographes, l'*exorcisme*. Les exorcistes emploient différentes formules, selon les cas pour lesquels ils sont appelés. Il paraît qu'on attribue à l'évêque de Carthage, saint Cyprien, le mode d'exorcisme employé pour chasser les principaux démons. L'exorcisme a été employé plus d'une fois contre divers fléaux naturels, tels que la grêle, la sécheresse, la multiplication des animaux nuisibles, qu'on croyait envoyés par le malin esprit pour désoler la terre.

Bien que les divers modes d'exorcisme consistent pour la plupart en des paroles consacrées, on a employé quelquefois des agens purement physiques. Les exorcistes israélites chassaient les démons du corps des hommes, par la fumée odorante de la plante nommée *baaras*. Les Musulmans n'ont pas d'exorcisme proprement dit, mais quelques sourates du Coran sont regardées comme propres à éloigner les sor-

ciers. Nous citerons un de ces passages traduits par M. Reinaud. « J'ai recours au maître des hommes, roi des hommes, dieu des hommes, contre la malignité du perfide souffleur, qui souffle dans le cœur des hommes, et contre la malignité des génies et des hommes. »

Nous donnons ici une formule d'exorcisme employée assez habituellement dans la religion chrétienne, pour chasser les esprits malins ou connaître leurs intentions. « Seigneur Jésus-Christ, qui révélez toujours à vos fidèles serviteurs les choses utiles et salutaires, et qui avez permis qu'un esprit apparût en ce lieu, nous supplions humblement votre bénigne miséricorde, pour l'amour de votre passion et de votre précieux sang que vous avez répandu pour nos péchés, qu'il vous plaise de commander à cet esprit que, sans effrayer ni blesser aucun de nous, il fasse connaître à vos serviteurs qui il est, pourquoi il est venu, ce qu'il demande, afin que nous puissions en être honoré et vos fidèles soulagés, au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il. »

Viennent ensuite les interrogations.

« Nous te prions, au nom de Jésus-Christ, de dire qui tu es? d'où tu viens? ce que tu veux? à qui tu désires parler? combien tu exiges de messes, de jeûnes, d'aumônes? » On agit d'après les réponses de l'esprit.

Il y a, du reste, des conjurations pour chasser les démons, et les formes d'exorcisme que nous venons de donner ont trop d'analogie avec elles pour en offrir le texte.

§ X. — *Des grimoires.*

Les divers *grimoires* employés par les démonomanes, peuvent à juste titre être classés après les ouvrages religieux qui s'opposent à leur doctrine. On entend par grimoire un livre ordinairement manuscrit, au moyen duquel on peut faire venir le diable, évoquer les esprits, trouver les trésors cachés.

Si une personne qui n'est pas initiée aux mystères de la sorcellerie, fait venir Satan en lisant inconsidérément le grimoire, elle court risque d'avoir le cou tordu, à moins qu'elle ne jette au malin esprit la première chose qui se trouvera sous sa main. Autre-

fois on brûlait avec grande précaution les grimoires qui tombaient entre les mains de la justice. Il y a trois grimoires imprimés qui jouissent d'une grande célébrité. Le premier est attribué au pape Honorius, et a paru à Rome en 1670; le *Grimorium verum*, traduit de l'hébreu par Plaignière, et le *grand Grimoire*, auquel on a joint la *grande Clavicule de Salomon*, clavicule qui ressemble, elle-même, beaucoup à un grimoire, puisqu'on y trouve des conjurations et des formules magiques. Le fameux Agrippa appréciait singulièrement ce livre étrange, dont il existe une foule de manuscrits avec des variantes plus ou moins estimées des adeptes.

§ XI. — *Des épreuves judiciaires ou jugemens de Dieu.*

Quoique ne se rattachant qu'indirectement aux sciences occultes, nous dirons ici quelques mots de ces *épreuves judiciaires* en usage au moyen âge, et légalement employées encore parmi quelques peuples barbares. On les regardait et on les regarde comme une manifestation surnaturelle de

la volonté divine en faveur d'un innocent. Les épreuves qu'on appelait aussi *ordalies* et *jugement de Dieu*, se divisaient en *épreuves canoniques* ordonnées par les juges d'église, et en *épreuves vulgaires* émanées des tribunaux séculiers. Il y avait sept espèces d'épreuves plus habituellement employées que les autres : le duel, la croix, l'eau froide, l'eau chaude, le feu, le serment et l'eucharistie.

La première épreuve authentique se rapporte pour nous au quatrième siècle. Quelques écrivains retrouvent les jugemens de Dieu en usage à Alexandrie, dès le deuxième siècle, et ils ont eu lieu de toute antiquité chez les Hindous.

Il est infiniment probable que les individus soumis à un genre d'épreuve qui pouvait opérer une lésion organique, employaient certaines substances pour s'en garantir. D'autres écrivains pensent qu'on doit rattacher à l'état d'extase l'insensibilité physique dont ils faisaient preuve.

CHAPITRE VI.

De la magie blanche.

Les anciens démonographes entendaient

par *magie blanche*, la magie qui pouvait opérer ses prestiges, grâce à l'intervention des bons-esprits; c'était, en un mot, une espèce de kabbale plus positive, peut-être, que l'autre dans ses résultats. La magie blanche, comme on l'entend de nos jours, est plus innocente encore; elle tire ses prestiges d'une légère connaissance de la physique et de la chimie, et, sous ce rapport, elle n'est peut-être pas autre chose que la magie noire des anciens; ou bien encore, elle opère ses illusions, grâce à un habile escamotage. De même que la *fantasmagorie*, la *ventriloquie* rentre dans ses attributions, et cette branche de la magie blanche, que nous examinerons plus tard, a dû autrefois exercer une grande influence sur le culte des anciens.

§ I. — *Electricité, androïde, prestiges des initiations.*

Les diverses ressources offertes par l'électricité, le galvanisme et l'optique, ont singulièrement multiplié les prodiges de la magie blanche. Ces jeux, fort innocens du reste, peuvent devenir d'un haut intérêt si

on apporte quelque esprit de critique à leur observation. C'est ainsi qu'on a vu dans le cabinet de Robertson une tête parlante dont la structure donnait une explication fort satisfaisante, et de l'androïde de Roger Bacon, et de celle plus ancienne encore qu'avait construite Albert le Grand, et que brisa, dans son indignation religieuse, le vénérable saint Thomas d'Aquin. Bien d'autres merveilles de ce genre existaient dans le magnifique cabinet de M. Lebreton, dont on se rappelle avec intérêt l'optique et la fantasmagorie.

De notre temps, ne pouvant plus exercer une influence directe sur l'imagination, la magie blanche cherche à tromper la science, et elle se plaît à offrir l'apparence de certains phénomènes, dont la solution fantastique, si l'on peut se servir de cette expression, ne gît que dans un adroit prestige. C'est ainsi que tous les cabinets de nos subtiles magiciens modernes présentent plusieurs mouvemens perpétuels produits par l'effet momentané de l'aimant, ou par l'influence qu'exerce la chaleur sur l'alcool. Des ouvrages considérables et assez nom-

breux ont de nos jours été publiés sur cette matière, et l'ancienne magie eût trouvé jadis un puissant arsenal dans cette réunion d'expériences que la physique moderne regarde, à juste raison, comme de curieuses bagatelles. De tous ces recueils, le plus ancien et le plus complet peut-être, est celui que le respectable M. Decremps publia il y a déjà quelques années, et qui contient une solution ingénieuse de presque tous les prestiges de la magie blanche.

Quoiqu'on ait la certitude maintenant que les *initiations* mystérieuses des anciens avaient pour but principal la conservation de certains dogmes religieux, ou celle des principes les plus élevés d'une philosophie transcendante, il est certain qu'on ne recevait les dernières révélations qu'après avoir subi différentes épreuves offrant presque toutes des prestiges renouvelés de nos jours par la physique, l'engastrimie, l'optique et la chimie. Il paraît, en outre, que l'architecture mystérieuse des lieux d'initiation était calculée pour offrir divers prodiges qui eussent été impossibles à opérer sans cela. Les ruines du temple d'Eleusis

offrent la preuve de ce que nous avançons.

Ainsi que l'a observé M. Eusèbe Salverte, la *fantasmagorie*, ce moyen fécond d'opérer d'effrayans prestiges, la fantasmagorie a été *retrouvée* de nos jours et n'a pas été *inventée*. On en a la preuve dans un auteur ancien, et le père Kircher a fait comprendre, par une description détaillée, les moyens que devaient employer les anciens pour rendre plus puissantes les illusions de la fantasmagorie qui n'est-elle-même qu'une lanterne magique perfectionnée. A ces merveilleux effets de l'optique et de la peinture adroitement combinés, il faut joindre ceux de la chambre obscure, et peut-être encore l'impression que devaient produire des tableaux analogues à ceux du diorama.

§ II. — *De la ventriloquie ou engastrimysme.*

La *ventriloquie* ou l'*engastrimysme*, qui se rattache à la magie ancienne et moderne, désignait chez les anciens la faculté qu'on croyait appartenir à quelques hommes privilégiés, de parler de l'estomac ou du ventre. Il est reconnu maintenant que les gastrimytes, gastriloques ou ventriloques,

n'emploient, pour produire leurs prestiges, que les organes qui servent chez tous les hommes à la formation de la parole. Le mécanisme des opérations de l'engastrimysme est même fort simple, comme le décrit très-bien le docteur Fournier; il ne consiste réellement qu'à savoir étouffer sa voix lors de sa sortie du larynx, et pendant une opération longue et soutenue; « la glotte, presqu'entièrement fermée en cet instant, refoule l'air vers les poumons et n'en laisse sortir ensuite qu'une petite quantité, celle qui est précisément nécessaire à la formation de la voix articulée; » il est démontré, ajoute le même écrivain, que le ventriloque parle pendant l'acte d'expiration, comme parlent naturellement tous les hommes.

Il résulte de l'ensemble des observations faites sur l'engastrimysme, que tous les hommes peuvent, avec de la patience et du travail, produire les divers phénomènes qui nous étonnent chez les ventriloques.

Il est bon d'ajouter cependant qu'une certaine flexibilité des organes de la parole sert quelques ndividus plus particulière-

ment que d'autres, dans l'exécution des prestiges de la ventriloquie.

Hippocrate fait mention de l'engastrimysme, et selon la doctrine de son siècle, il pense que c'est la faculté de parler du ventre. Les ventriloques ont été regardés par saint Chrysostôme comme des hommes divins : il les croit doués de l'art de prédire. Leur voix mystérieuse est un don du ciel. La même opinion est soutenue par Æcumenius. Non-seulement l'engastrimysme a opéré des prodiges chez les anciens, mais ces prétendus prodiges ont exercé une très-grande influence aux temps de la primitive Eglise. Les chrétiens voyaient dans les ventriloques des êtres favorisés de Dieu.

L'abbé de La Chapelle est le premier qui ait essayé de détruire l'absurde préjugé qui plaçait dans le ventre ou dans l'estomac les organes dont usaient les ventriloques pour parler. On n'y avait vu jusqu'alors qu'une opération diabolique tenant à la sorcellerie.

De nos jours, les jongleurs américains se servent de la ventriloquie lorsqu'ils semblent converser avec les Manitous ; et Léry, voya-

geur français du seizième siècle, décrit une scène de ventriloquie religieuse qui se passa durant son séjour parmi lesTupinambas.

Quand on se rappelle le degré de perfection auquel sont parvenus de nos jours quelques ventriloques dans l'exercice de leur art, il est aisé de se représenter l'impression profonde que l'engastrimysme devait produire sur des initiés, dont l'imagination était déjà frappée par divers spectacles. Quelques auteurs pensent que la Pythie était gastriloque, et ils se fondent en cela sur l'autorité des anciens. On compte parmi les plus célèbres ventriloques de notre temps, MM. Tiemet, Fitz-James et Comte. Ce dernier a renouvelé naguère encore dans nos campagnes plusieurs des prodiges admirés par l'antiquité.

§ III. — *Des escamoteurs.*

De même que la magie blanche a été souvent confondue avec la sorcellerie, de même les *escamoteurs* ont reçu le titre de sorciers et le conservent encore dans plusieurs villages. L'escamoteur opère ses prodiges, grâce à une extrême dextérité dans

les mouvemens de la main, et souvent à l'aide d'un compère. Les Hindous sont supérieurs aux Européens dans certains genres d'escamotage. C'est d'eux surtout que nous vient l'art mis en pratique par quelques individus, de s'enfoncer divers instrumens aigus ou tranchans dans l'œsophage. Les Hindous poussent bien loin leurs prestiges, si ce qu'on nous raconte du brahmane qui paraît assis en l'air, est avéré. Les jongleurs indiens de l'Amérique septentrionale sont des escamoteurs fort habiles, et l'on s'en convaincra en lisant les voyages de Carver, ainsi que plusieurs autres relations. M. Decremps, dans sa Magie blanche dévoilée, s'est attaché principalement à expliquer les tours les plus difficiles opérés par les escamoteurs. Au nombre des individus qui ont illustré le genre, il faut citer le célèbre l'Esprit, et mieux encore l'habile Comus qui a joui d'une réputation européenne.

CHAPITRE VII.

De la sorcellerie.

La *sorcellerie* est en quelque sorte un di-

minutif de la magie, ou plutôt c'est la magie du moyen âge appliquée à de nouvelles superstitions, et ayant un caractère beaucoup moins élevé, mais tout aussi poétique que celle de l'antiquité. On pourrait définir la sorcellerie, l'art d'opérer des merveilles par le secours du démon, mais en prenant presque toujours ces merveilles en mauvaise part. Le moyen âge a vu naître une espèce d'agent intermédiaire entre le magicien et le sorcier proprement dit : c'est l'enchanteur, qui peut opérer quelquefois des prodiges secourables, tandis qu'on ne doit guère en attendre de ceux qui se sont voués corps et âme à l'enfer. Il est à remarquer cependant que les sorciers ont toujours exercé une espèce de médecine diabolique, à laquelle ont eu souvent recours les gens du peuple.

§ I. — *Du sabbat, son origine.*

Tout le monde sait que les sorciers, après avoir fait un pacte avec Satan, sont obligés d'aller lui rendre hommage à certaines assemblées connues sous le nom de *sabbat*. Le sabbat doit remonter à une certaine

antiquité, puisque saint Augustin en fait déjà mention. Quelques antiquaires donnent au sabbat et même aux *danses féeriques*, si fameuses dans l'Ecosse, une origine peu connue, mais qui nous semble parfaitement expliquer le but primitif de ces assemblées mystérieuses, célèbres surtout en France.

Les peuples d'origine celtique, disent-ils, attribuaient à la lune une grande influence sur toutes les parties de la terre. Le sixième jour du croissant, s'il faut s'en rapporter à Pline, était appelé par eux le jour qui guérit tout, et dans ce jour respecté de la pleine lune, ils sortaient de leurs demeures toute la nuit, pour honorer l'astre favorable par des danses et par des chants. L'usage était de se rendre à ces assemblées religieuses avec des flambeaux allumés, qu'on déposait sur le bord des fontaines, auprès d'un arbre chargé de feuillage, et quelquefois encore sur une pierre consacrée, comme si l'on avait voulu rendre ainsi un mystérieux hommage aux clartés célestes qui faisaient pâlir les feux de la terre. Cet usage se perpétua d'âge en âge, malgré les rites du pa-

ganisme introduits dans les Gaules, malgré les cérémonies du culte chrétien qui leur succédèrent. Voués à leur ancienne religion, persévérans dans leurs usages, les Druides renouvelaient leurs assemblées, malgré les défenses expresses des canons de l'Eglise; enfin, un capitulaire de Charlemagne parut, qui ordonnait irrévocablement l'abolition des promenades nocturnes où l'on venait, par respect pour la tradition, renouveler un religieux hommage à l'astre vénéré de nos ancêtres.

Un autre capitulaire déclarait sacrilége tout curé qui ne s'opposait point à ce culte des objets de la nature. Ainsi que cela devait arriver, ces défenses impérieuses excitèrent le zèle de quelques anciens sectateurs du druidisme. Alors on vit se renouveler plus que jamais ces mystérieuses solennités où les anciens dieux étaient adorés à la lueur des flambeaux. C'était dans les campagnes les plus désertes, souvent au sein des montagnes, qu'on allait offrir des sacrifices, et qu'on remit en honneur d'antiques usages, que le peuple, comme le dit Peloutier, traita de cérémonies magiques,

parce qu'elles étaient étrangères aux rites qu'il pratiquait. Les adorateurs de Teutatès reçurent le nom de sorciers. Les assemblées nocturnes où ils honoraient la nature, devinrent un horrible sabbat, où Satan répandit son esprit de vertige sur ceux qui lui rendaient hommage. Les danses sacrées qui terminaient ordinairement ces réunions religieuses servirent merveilleusement les récits que la haine dictait. Les jeunes druidesses vêtues de longues robes blanches, qu'on avait vues durant les nuits, dans la campagne, devinrent des magiciennes ou des fées, que le peuple implorait et qu'il redoutait tour à tour. Il faut l'avouer, de toutes les origines du sabbat, celle-ci nous semble et la plus poétique et la plus vraisemblable.

Le sabbat se tient presque toujours dans quelque lieu solitaire, sur les montagnes ou dans les forêts. C'est ordinairement le jeudi ou le mercredi que Satan rassemble ses affidés. Il le fait au moyen d'un signe qui apparaît dans les airs, et que les sorciers ont seuls le pouvoir de distinguer (c'est ordinairement un mouton qu'il charge

de son terrible message). Tout le monde sait que de temps immémorial les sorciers et les sorcières se rendent au sabbat sur un manche à balai; mais ce qu'on ne sait pas si généralement, et ce que nous apprend Delancre, c'est que sur cette singulière monture, il faut répéter à plusieurs reprises *emen étan, emen étan,* ce qui veut dire en langage diabolique *ici* et *là*, *ici* et *là,* et que probablement, sans cette formule importante, le voyage ne s'opèrerait pas aussi facilement. On va également au sabbat monté sur un bouc, ou même en se contentant de prononcer certaines paroles, ou bien encore en s'oignant de diverses pommades mystérieuses, comme on le voit dans Apulée. Il est probable que cet *oignement* a pu, par absorption, causer de graves désordres dans l'économie animale de certains individus, exciter vivement l'imagination, et faire croire à quelques malheureux qu'ils avaient réellement assisté au sabbat.

Onctions magiques. — La composition des onctions magiques qui produisaient un si grand effet, n'est pas restée secrète : Cardan et Porta en donnent la recette. Il paraît

qu'on employait de leur temps, à cet usage, le *solanum somniferum*, la jusquiame et l'opium, dont les effets sont généralement connus. Les mystères de l'antre de Trophonius s'expliquent d'eux-mêmes, quand on se rappelle que les initiés étaient préalablement frottés d'une pommade analogue à celle dont il a été fait mention. Rien enfin ne peut être allégué contre l'expérience de Gassendi, relative aux effets prodigieux des onctions magiques. Elle est d'autant plus curieuse dans son extrême simplicité, qu'elle explique une foule d'aveux déplorables faits par les sorciers du moyen âge devant la justice. Notre philosophe ayant fait tomber dans un sommeil léthargique quelques paysans, au moyen d'une pommade dans laquelle il entrait de l'opium, et qui devait, leur avait-on dit, les transporter dans une assemblée infernale, on eut à leur réveil un récit complet de ce qu'ils avaient vu au sabbat, et même le détail des impressions qu'ils y avaient ressenties. Il est presque inutile de rappeler ici l'histoire du *chef des assassins*, et les effets mystérieux qu'il produisait par certains breuvages ou par

des onctions, sur l'imagination en délire de ceux qui se soumettaient à ses volontés.

Cérémonies du sabbat. — Plusieurs démonographes racontent gravement ce qui se passe au sabbat : ils nous disent comment après avoir rendu hommage à Satan, qui apparaît presque toujours sous la forme d'un bouc, on se livre à des danses impudiques; comment encore on assiste à des festins où les mets les plus délicats sont des crapauds, de la chair de pendu, ou des petits enfans morts sans avoir été baptisés. D'autres fois on blasphème contre Dieu, on singe les cérémonies de l'Eglise en baptisant des crapauds habillés de velours, ou en disant la messe du diable. Il suffira d'ajouter que toutes ces infamies sont racontées le plus sérieusement du monde d'après les divers récits des sorciers eux-mêmes. Les démonographes ont poussé si loin l'exactitude, que Wierus nous a conservé le dénombrement de la monarchie infernale.

Monarchie infernale. — Béelzébuth est l'empereur de toutes les légions de l'enfer; il a sous lui sept rois, qui sont Bael, Pursan, Byleth, Paymon, Belial, Asmoday ou

Asmodée, Zapan; ces sept rois règnent aux quatre points cardinaux; ils ont sous eux vingt-trois ducs, dix comtes, onze présidens, grand nombre de chevaliers, des noms desquels nous ferons grâce au lecteur. Mais ce n'est point tout, les forces de l'empire de Béelzébuth se composent de six mille six cent soixante-six légions, formées chacune de six mille six cent soixante-six démons, tous dévoués au tourment de l'espèce humaine.

§ II. — *Multiplicité des sorciers, accusations portées contre eux.*

Il faut, ou que les plaisirs du sabbat eussent bien de l'attrait pour ceux qui les avaient goûtés, ou que les effroyables légions de Béelzébuth n'effrayassent guère les sorciers, s'il est vrai que l'on comptât à Paris, du temps de Charles IX, jusqu'à trente mille malheureux s'occupant de sorcellerie. Les bûchers brûlant perpétuellement n'effrayaient point cette multitude d'insensés ou d'imposteurs, et ils avouaient pour la plupart devant les juges les absurdités qui sont consignées dans Wierus et dans Bo-

din. Ce dernier jurisconsulte, si habile cependant, nous a conservé les quinze chefs d'accusation qui servaient à envoyer au bûcher les malheureux entachés de sorcellerie, et dont le moindre, selon lui, mérite la *mort exquise* : 1° ils renient Dieu ; 2° ils le blasphèment ; 3° ils adorent le diable ; 4° ils lui vouent leurs enfans ; 5° ils les lui sacrifient avant qu'ils soient baptisés ; 6° ils les consacrent à Satan dès le ventre de leur mère ; 7° ils lui promettent d'attirer tous ceux qu'ils pourront à son service ; 8° ils jurent par le nom du diable et s'en font honneur ; 9° ils commettent des incestes ; 10° ils tuent les personnes, les font bouillir et les mangent ; 11° ils se nourrissent de charognes et de pendus ; 12° ils font mourir les gens par le poison et les sortiléges ; 13° ils font crever le bétail ; 14° ils font périr les fruits et causent la stérilité ; 15° enfin, ils ont copulation charnelle avec le diable.

Ces imputations ne seraient que des extravagances dignes de pitié, si l'on n'avait la certitude que les accusés convenaient pour la plupart des crimes dont on les accusait. Il faut donc absolument mettre sur

le compte d'un dérangement dans l'économie des facultés intellectuelles, cette épidémie de sorcellerie dont on trouve partout des traces au seizième siècle. Les amis de la science attendent avec une véritable impatience un ouvrage où M. le docteur Bertrand, développant sur ce sujet une théorie entièrement neuve, nous montrera la sorcellerie se rattachant aux phénomènes qui résultent de l'état d'extase; phénomènes au moyen desquels il éclaircit d'une manière fort satisfaisante des faits qui, toujours mis sur le compte de l'imposture, n'en restaient pas moins inexplicables.

§ III. — *Des Bohémiens.*

La sorcellerie moderne réclame ces hommes extraordinaires qui, répandus dans toute l'Europe et même dans le Nouveau-Monde, ne se sont jamais mêlés complètement aux populations indigènes et ont partout vécu aux dépens de ceux qu'ils visitaient en prédisant l'avenir ou même en opérant de grossiers prestiges. Nous voulons parler de ces *Bohémiens* ou *Égyptiens* si redoutés en France au quinzième siècle, et

connus dans le reste du monde sous les noms divers de *Zingari*, *Gypsi*, *Zigeuner*, *Gitanos*, *Ciganos*, etc. Bien des opinions ont été répandues sur cette misérable nation nomade, dont Cervantes et Walter Scott nous ont retracé avec un talent si admirable et si différent les diverses coutumes. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle sort d'une race à part, ayant des caractères physiologiques qui frappent au premier coup-d'œil. Blumenbach, dans son ouvrage d'anatomie, trouve que nos Bohémiens ont la forme du crâne semblable à celle des anciens Egyptiens, et l'un de leurs noms serait ainsi justifié; leur charlatanisme serait un pâle reflet de l'antique science des enchanteurs de Pharaon.

D'autres savans néanmoins repoussent cette opinion. Ils voient dans les Gitanos ou un peuple du Sindy, nommé *Zingane*, ou une tribu de chanteurs et de baladins, échappée de l'Inde lors de la conquête des Mogols, et conservant immuablement ses anciennes habitudes dans la vie errante qu'elle a embrassée. Cette opinion, appuyée de preuves assez satisfaisantes, nous paraît

plausible et s'accorde parfaitement avec les observations d'un voyageur qui est revenu récemment d'Égypte, et qui nous a affirmé n'avoir point reconnu dans le type égyptien moderne les caractères qui constituent le Gitano. Notre vieux Belon, habituellement si digne de foi, affirme qu'il vit au Caire un de ces aventuriers, et qu'il était regardé comme un étranger par les habitans.

Quelques auteurs ont tranché la question en faisant des Bohémiens des Juifs persécutés, ou un ramas de vagabonds échappés de diverses parties de l'Europe; mais la chose est inadmissible quand on a été à même d'observer quelques-uns de ces hommes, devenus si rares en France, et encore si communs dans quelques provinces d'Espagne et d'Allemagne. L'examen de la langue de cette tribu de devins, qui varie, mais qui ne s'altère jamais complètement, pourrait peut-être éclaircir les faits; mais il faut avouer franchement que la linguistique a jusqu'à présent répandu peu de lumières sur la question, et qu'un vaste champ est encore ouvert aux conjectures.

Quoi qu'il en soit, il paraît que les Bohé-

miens ne pénétrèrent en France que vers le commencement du quinzième siècle. A cette époque une bande de ces aventuriers se présenta aux portes de Paris : la caravane était assez nombreuse, et les chefs qui la dirigeaient avouèrent qu'ils venaient du royaume de Bohême, d'où le nom de Bohémiens leur fut imposé. Ils étaient logés, disent les historiens du temps, au village de La Chapelle, où probablement ils commencèrent à exploiter les différentes branches de l'art divinatoire. Après avoir éprouvé quelques difficultés à s'impatroniser dans Paris, ils finirent par y exercer une telle influence, et par exciter une telle terreur, que Delancre n'hésite pas à les regarder comme des *demi-démons*, et que Delrio, en les considérant comme de redoutables magiciens, affirme que quand on leur avait donné une pièce de monnaie, ils ne tardaient pas à s'emparer de toutes celles de la bourse d'où la première était sortie : il paraît certain que les Bohémiens du seizième siècle cultivaient surtout la chiromancie, et qu'ils prédisaient également l'avenir par les cartes. Les Bohémiens sont en général d'une haute intelligence, et

la physiognomonie, ou l'art très-fondé de connaître le caractère d'un individu par l'inspection des traits du visage, a dû souvent leur être beaucoup plus utile que toutes les autres branches des sciences occultes. De nos jours on compte un assez grand nombre de Gitanos dans l'Amérique méridionale, où ils volent les esclaves pour les transporter d'une province dans une autre; comme ils dérobaient autrefois les enfans d'Europe à leurs parens. Mais ce genre de larcin était encore plus horrible, puisqu'ils alimentaient ainsi leur population vagabonde, et qu'ils se contentent de vendre les noirs à d'autres maîtres. Ce qu'il y a de fort remarquable chez les Gitanos, c'est leur ordre social, auquel tous les membres d'une tribu sont irrévocablement soumis. Il y a donc, chez ce peuple singulier, liberté nationale absolue, et obéissance presque passive au chef de la horde. (*Voy.* pour les *sorts* et pour les *maléfices* le chap. v.)

Chassés à diverses reprises des villes considérables, les Egyptiens, nés en France, semblent s'être réfugiés au milieu des vallées du Bearn, où ils sont connus sous le

nom de *cagoths*, et où ils mènent une misérable existence.

CHAPITRE VIII.

De la démonologie.

Une des attributions les plus importantes de la magie et de la sorcellerie a toujours été celle d'évoquer les *esprits des ténèbres*, les *démons*, les *génies*, et enfin le *diable* tel qu'on l'entend vulgairement, pour les contraindre, au moyen de certaines pratiques ou de certaines formules, à se soumettre à la volonté de celui qui les fait paraître. Les *évocations* des démons ont lieu chez les peuples les plus sauvages. Les Tupinambas du Brésil, les Hurons de l'Amérique du nord, se croyaient en commerce immédiat avec des génies malfaisans, ou feignaient de l'être. Il en est de même des sauvages de l'Orénoque; mais leurs formules ne nous ont pas été conservées. Nous voyons dans les poètes quelles étaient celles de l'antiquité. Il paraît que les anciens admettaient trois sortes de *démons*, les bons, les mauvais et les neutres. Hésiode a été même jusqu'à supputer l'âge

auquel ils pouvaient atteindre, et plusieurs auteurs parlent de la manière dont pouvait s'opérer leur évocation. On peut dire cependant que ce que les démonographes entendent par *pacte* avec le diable, les revenans et les loups garous, date plus spécialement du moyen âge.

§ I. — *Des démons.*

Les docteurs chrétiens ont eu les idées les plus bizarres sur la nature des démons. Grégoire de Nice a dit qu'ils multipliaient entre eux comme les hommes, et il nous donne aussi à entendre quel doit être maintenant leur nombre. Cependant certains démonographes prétendent qu'il ne faut pas confondre le diable avec les démons, qui ne sont autre chose que des esprits familiers. Selon eux, celui qui veut évoquer le diable doit lui sacrifier préalablement un chat, un chien, ou une poule noire, en se servant de certaines formules; le diable alors apparaît et impose ses stigmates à celui qui l'a appelé. Ne lui donnât-on qu'une savatte ou qu'une paille, il faut lui offrir quelque chose, sans cela il tord immédiatement le cou à celui qui

l'a fait venir. L'esprit malin peut varier à l'infini les formes sous lesquelles il apparaît. Il arrive très-souvent qu'il trompe ceux avec lesquels il conclut un pacte, en ôtant un chiffre au nombre d'années désignées par les conventions.

Ce qu'il y a de plus étrange dans les diverses et nombreuses *conjurations* qu'on trouve citées par les démonographes, c'est que des paroles saintes sont toujours mêlées aux évocations diaboliques.

Pour opérer ces évocations il faut avoir soin de se placer dans un cercle magique. Nous nous contenterons de citer ici la conjuration universelle pour tous les esprits; elle est extraite du Grimoire du pape Honorius, publié à Rome en 1670. « Moi (on se nomme), je te conjure, esprit (on nomme l'esprit qu'on veut évoquer), au nom du grand Dieu vivant qui a fait le ciel et la terre et tout ce qui est contenu en iceux, et en vertu du saint nom de Jésus-Christ, son très-cher fils, qui a souffert pour nous mort et passion à l'arbre de la croix, et par le précieux amour du Saint-Esprit, trinité parfaite : que tu aies à m'apparaître sous une humaine et

belle forme, sans me faire peur, ni bruit, ni frayeur quelconque. Je t'en conjure au nom du grand Dieu vivant, Adonay, Tetragammaton, Jehova, Tetragammaton, Jehova, Tetragammaton, Adonay, Jehova, Othéos (*sic*), Athanatos, Adonay, Jehova, Othéos, Athanatos, Ischyros, Athanatos, Adonay, Jehova, Othéos, Saday, Saday, Saday, Jehova, Othéos, Athanatos, Tetragammaton, à Luceat, Adonay, Ischyros, Athanatos, Athanatos, Ischyros, Athanatos, Saday, Saday, Saday, Adonay, Saday, Tetragammaton, Saday, Jehova, Adonay, Ely, Eloy, Agla, Ely, Agla, Agla, Agla, Adonay, Adonay, Adonay! *Veni* (on nomme l'esprit). *Veni* (on nomme l'esprit). *Veni* (on nomme l'esprit).

» Je te conjure derechef de m'apparaître comme dessus dit, en vertu des puissances et sacrés noms de Dieu que je viens de réciter présentement, pour accomplir mes désirs et volontés, sans fourbe ni mensonge, sinon saint Michel, archange, invisible, te foudroiera dans le plus profond des enfers; viens donc pour faire ma volonté. »

Après cette conjuration universelle, il y en a de particulières qu'on peut consulter,

mais qui sont beaucoup moins innocentes dans leurs formules, quoiqu'elles le soient autant par leurs résultats.

§ II. — *Des spectres, fantômes, revenans, farfadets, vampires.*

Tout le monde sait ce qu'on entend par les mots de *spectre, fantôme, revenant, esprits.* Les peuples, les plus sauvages comme les plus civilisés, sont ou ont été dans l'opinion que l'âme après la mort conserve le pouvoir de revenir sur la terre en prenant la forme terrestre qu'elle avait eue autrefois. On n'ignore pas jusqu'à quel point a été porté ce genre de superstition, et les différentes histoires de fantômes rapportées comme authentiques formeraient un ouvrage considérable. Il y a des formes d'exorcismes consacrées à l'expulsion des fantômes et des revenans.

Il ne faut pas confondre les *farfadets* avec ces derniers ; ce sont des espèces de démons familiers qu'on voit ou qu'on entend la nuit, et qui se montrent quelquefois sous la figure d'animaux, quoiqu'ils préfèrent rester invisibles. Si on veut avoir une juste idée de leur

malice, il faut lire la fameuse histoire des farfadets publiée par M. Berbiguier de Terre-Neuve du Thym. Cet intrépide démonographe passe maintenant sa vie à les emprisonner dans des bouteilles ou à les noyer dans un baquet.

Les *vampires*, ces revenans d'origine slave, sont bien autrement redoutables que les fantômes et les farfadets; d'autant plus qu'ils exercent encore de nos jours une terrible influence morale dans la Servie, l'Illyrie et la Hongrie, où on les redoute presqu'autant qu'au seizième siècle. On entend par *vampires*, *upiers* ou *oupeirs* des hommes morts depuis long-temps, qui, revenant en corps et en âme, se nourrissent de sang humain, et aux attaques desquels on ne peut s'opposer qu'en leur tranchant la tête, ou en leur perçant le cœur avec un pieu avant de les brûler. On reconnaît dans la tombe les vampires à leur apparence de fraîcheur et à la fluidité du sang qui s'écoule des plaies qu'on leur fait.

§ III. — *Lycanthropie*, *gholes*, *lamies*, *follets*, *lutins*, etc.

Les *lycanthropes*, plus connus sous le nom

de *loups garous*, si redoutés encore dans nos campagnes, ont quelque affinité avec les vampires. Leur existence remonte à une bien haute antiquité, puisque Hérodote et une foule d'autres auteurs en font mention, et ont parlé de certains peuples qui prenaient la forme de loups pendant plusieurs jours.

Les loups garous du moyen âge étaient des hommes transformés en loups avec l'aide du diable, et parcourant les campagnes en poussant d'horribles hurlemens. Il est probable que les lycanthropes ne négligeaient pas de se venger sous cette forme de ceux qu'ils haïssaient; on assure que l'empereur Sigismond fit examiner devant lui, par de doctes théologiens, ce qu'on devait penser des loups garous, et que non-seulement leur existence fut unanimement reconnue, mais qu'on affirma qu'il y avait hérésie à croire le contraire. Il y a quelques années, au rapport d'Eckewelder, les jongleurs de l'Amérique du Nord se déguisaient en ours, pour se rendre plus redoutables à ceux qui venaient les consulter : on pourrait peut-être expliquer ainsi l'origine de la lycanthropie.

Ce qu'il y a de certain, c'est que la crainte des loups garous, et la croyance aux revenans, n'est pas encore effacée dans nos villages, et que les lycanthropes exercent leur terrible influence surtout dans les provinces reculées.

Les *gholes*, les *lamies* et les *harpies* sont des espèces de vampires qu'on voit figurer souvent dans les contes orientaux et dans ceux de l'antiquité; on pourrait à la rigueur ranger les *sirènes* dans la même catégorie.

Les *feux follets* qui s'élèvent au-dessus des marécages sont presqu'aussi redoutables que les vampires, quoiqu'en apparence moins hideux; ce sont en démonographie des esprits mystérieux qui égarent le voyageur et le précipitent dans un abîme. On est averti de la catastrophe par un éclat de rire que pousse le follet. L'esprit malicieux se contente quelquefois de bien mouiller les gens (1).

Les *lutins* ont plus de malice que de méchanceté. On prétend que leur nom vient de ce qu'ils sont dans l'usage de lutter avec les hommes; il y a d'autres démons de la

(1) Voyez pour l'explication des *Feux follets*, la MÉTÉOROLOGIE de l'ENCYCLOPÉDIE PORTATIVE.

même espèce, connus sous le nom de *lutteurs*, de *gobelins*, etc. Il faut sans doute ranger dans la même catégorie les *larves* et les *lémures*, quoiqu'ils soient plus redoutés. Ces malins génies, reste du paganisme, se plaisent à effrayer les hommes durant la nuit.

Il est bon d'ajouter que ces êtres mystérieux nous ont paru plutôt appartenir au domaine de la sorcellerie, qu'à celui de la kabbale, quoiqu'ils aient cependant plus d'un rapport avec les esprits élémentaires. C'est ce qui nous a engagé à en faire une classe à part. Nous ne terminerons pas ce chapitre sans rappeler qu'on a publié dernièrement en Angleterre un ouvrage qui doit être rempli de curieuses origines; c'est le *Yakkun Nattanawa*, où se trouve décrit le système de démonologie usité à Ceylan, et probablement dans une partie de l'Inde.

CHAPITRE IX.

Possession du démon.

Démoniaques ou possédés.

Démoniaque et *possédé* sont synonymes: on entend par ces mots un homme ou une

femme, dans le corps duquel un ou plusieurs démons se sont logés, circonstance qui est désignée ordinairement par le mot *possession.* Le diable qui a pris possession d'un individu manifeste ordinairement sa présence par différens signes extérieurs, spécifiés par les démonographes et par les exorcistes. Nous indiquerons ici les caractères auxquels on peut reconnaître un possédé: 1° à ses contorsions : c'est ce qui a toujours fait considérer les épileptiques comme des démoniaques; 2° à l'enflure du visage ; 3° à l'insensibilité, circonstance facilement expliquée par l'état d'extase; 4° à l'immobilité; 5° aux clameurs qui se font entendre dans l'intérieur du ventre; 6° au regard fixe; 7° aux réponses faites en français à des mots latins; 8° aux coups de lancettes ou d'aiguilles donnés sans effusion de sang. Dom Calmet établit une différence essentielle entre les *possédés* et les *obsédés.* Ces derniers ne sont pas tourmentés intérieurement par le diable, il les persécute extérieurement.

On sait à quelle antiquité remontent les possessions ; Saül était démoniaque, et Jésus manifesta sa puissance en chassant les dé-

mons du corps des possédés. L'Eglise a des formules d'exorcisme consacrées à ces sortes de guérisons.

Si l'on suit, l'histoire à la main, les progrès de l'obsession et de la possession, on voit que les possédés s'étaient prodigieusement multipliés au seizième siècle, sous l'influence de la sorcellerie, et qu'on en fit plus d'une fois une branche lucrative d'industrie. Cependant là encore, il y a eu charlatanisme et bonne foi; c'est ce dont on peut facilement se convaincre, en lisant les sages observations du docteur Bertrand. Nous ajouterons, ce qu'on aura peine à croire, qu'on cite encore des exemples de possessions et d'obsessions dans nos départemens reculés. C'est en général chez les femmes qu'on remarque le plus fréquemment ces symptômes d'un état déplorable de l'imagination. Un de ses plus funestes caractères est d'exercer une prompte influence sur les personnes qui en voient les effets.

Religieuses de Londun. — Qui n'a entendu parler de cette fameuse épidémie de possession qui se manifesta au dix-septième siècle chez les religieuses de Londun et dans

la ville qu'elles habitaient, et qui donna lieu à l'horrible mort d'Urbain Grandier? C'est un fait remarquable, qu'on a mis sur le compte d'une haine dont l'atrocité serait sans exemple, une chose qui s'explique parfaitement de nos jours, en admettant les caractères de l'état d'extase, qui ont pu tromper, par leurs résultats, les hommes les plus clairvoyans et les plus instruits.

Trembleurs et convulsionnaires. — Les *trembleurs* et les *convulsionnaires*, qu'il faut admettre parmi les extatiques, peuvent être rangés dans la classe de ceux qu'un esprit intérieur tourmente. Seulement, quoique la présence de cette puissance secrète se manifeste à l'état extérieur par des actions semblables, elle a un principe différent : elle tire son origine d'un enthousiasme saint. On retrouve des convulsionnaires dès le neuvième siècle, à propos de certaines reliques qu'on allait vénérer à Dijon, et qui produisaient sur les assistans les effets qu'on remarqua depuis sur la tombe du diacre Pâris.

Les trembleurs des Cévennes parurent après la révocation de l'édit de Nantes, et

ils se composaient de protestans persécutés, chez qui l'enthousiasme religieux renouvela tous les prodiges qui ont lieu en de semblables circonstances. Persécutés dans leurs montagnes, de malheureux paysans se rassemblaient pour chanter des psaumes : tout-à-coup l'un d'eux, saisi de l'Esprit saint, tombait à la renverse, tremblait de tout son corps et prophétisait. On compta, dit-on, plusieurs milliers de ces inspirés dans les Cévennes.

Les convulsionnaires de Saint-Médard se montrèrent long-temps après ; mais leur histoire avait été altérée avant que M. Bertrand en rétablît les faits principaux. Nous dirons ici en peu de mots qu'un janséniste, connu sous le nom du diacre Pâris, étant mort en 1727, ceux dont il avait partagé les opinions théologiques en firent bientôt un saint. Son tombeau était placé dans le cimetière Saint-Médard, et, sur ce tombeau, disait-on, l'on voyait chaque jour s'opérer une foule de miracles. L'archevêque de Paris interdit le culte du diacre Pâris en 1732 ; mais il n'est pas vrai, comme l'a dit Voltaire, que les faits extraordinaires, signalés à cette épo-

que, aient cessé tout-à-coup : ils se prolongèrent long-temps après. Cette épidémie de l'état d'extase, si on veut la considérer comme telle, se manifestait par d'horribles convulsions, durant lesquelles il y avait perte totale de sensibilité dans tous les membres, et exaltation prodigieuse des facultés intellectuelles. Il résulte des différentes relations qui nous sont parvenues, que les convulsionnaires pouvaient s'exposer à un feu ardent sans danger; qu'on en vit un jeûner pendant quarante jours; qu'ils se faisaient donner des coups violens sur la poitrine avec d'énormes cailloux, et qu'on les stigmatisait de plaies sanglantes, sans qu'ils parussent en ressentir de douleur. Tous ces faits se trouvent naturellement expliqués, si l'on admet l'authenticité d'une opération célèbre, qui a été signalée dernièrement par les journaux, et qui a eu lieu durant l'état d'extase, ou de somnambulisme magnétique, selon d'autres opinions.

CHAPITRE X.

Gnosticisme, sociétés secrètes, illuminisme, magnétisme animal, état d'extase.

§ I. — *Des sociétés secrètes.*

Gnostiques. — On entend par *gnostiques* certains hérétiques reconnaissant l'existence d'une foule de génies incessamment actifs, et produisant tout dans la nature. Ils révéraient, sous la forme d'un serpent, l'esprit tentateur qui avait engagé l'homme à se nourrir du fruit de l'arbre de la science du bien et du mal; il semble que leur doctrine ait contenu les dogmes d'une haute kabbale orientale, et les principes en ont paru assez intéressans dans ces derniers temps, pour que l'Académie des inscriptions ait mis son examen au concours. Ce qu'il y a de certain, c'est que les gnostiques ne sont pas les seuls qui, dans le temps de la primitive église, ont mêlé, aux principes du christianisme, les idées d'un culte caché venant de l'Orient, et qui s'est conservé dans les sociétés secrètes et religieuses du moyen âge. Si l'on consulte le savant ouvrage de M. Matter, il paraît pro-

bable que la haute kabbale de l'Orient donna naissance aux gnostiques, ou plutôt qu'elle eut une extrême influence sur eux. Il est certain que les grandes écoles auxquelles se rattachaient toutes les sectes gnostiques, étaient celles de la Syrie, de l'Égypte et de l'Asie mineure. Les Manichéens ne formèrent qu'une branche secondaire du gnosticisme. Selon Tenneman, les principaux sectateurs de cette philosophie furent Simon le Magicien, Menandre le Samaritain, et le Juif Corinthus, tous appartenant au premier siècle.

Templiers. — Tout le monde sait que lorsque l'ordre des *Templiers* fut aboli, la plupart des chevaliers qui en faisaient partie furent accusés de se livrer à des opérations magiques, au culte secret d'une tête mystérieuse qu'on ne faisait apparaître que devant les initiés. Bien qu'une foule d'absurdités plus révoltantes les unes que les autres aient été mêlées à ces accusations, et qu'on ait obtenu des Templiers d'horribles aveux qu'arrachait à ces infortunés la violence des supplices, il est probable qu'ils se livraient à un culte secret, dont ils avaient

sucé les principes durant les guerres de l'Orient, et qui se rattachait plus ou moins à la gnose et à la kabbale, qu'on vit exercer encore leur influence chez les malheureux Albigeois. (V. *Biographie*, art. MOLAY.)

Franc-maçonnerie.—Durant le moyen âge, on a voulu retrouver dans plusieurs sociétés secrètes le culte mystérieux, les formes merveilleuses et emblématiques empruntées aux religions antiques de l'Égypte et de l'Inde : on les retrouve, dit-on, dans les hauts grades de la *maçonnerie écossaise,* et les *rose-croix* en sont les principaux gardiens. Ce qu'il y a de certain, c'est que des institutions destinées probablement dans l'origine à conserver, ou les principes de sciences inconnues au vulgaire, ou les dogmes d'une antique sagesse, n'ont plus rien à voiler dans le sanctuaire. La science a tout découvert; il ne reste plus à la plupart des sociétés secrètes que de vieilles formules, inutiles jouets d'esprits exaltés.

L'origine de la franc-maçonnerie est tout orientale si l'on veut s'en tenir aux espèces de dogmes qui lui servent de base; et, à la considérer ainsi, elle doit avoir une haute

antiquité. Si on l'examine dans ses formes moderues, elle vient d'Angleterre. Le seul grand-maître qu'elle eut autrefois résidait dans ce pays. Depuis long-temps la franc-maçonnerie a mis de côté l'étude des mystères kabbalistiques, et l'on n'en trouve plus de traces que dans les allégories adoptées par cette société secrète.

Les assemblées des maçons reçoivent communément la dénomination de *loges*. Une loge se compose de sept membres au moins, qui prennent le nom de frères; le président est désigné sous le nom de vénérable; il y a sous lui deux surveillans. On compte trois principaux grades dans la maçonnerie: apprenti, compagnon, maître. Le fils d'un initié (le *loufton* et non *louveteau*, comme on dit vulgairement) peut être reçu à quatorze ans; on ne reçoit qu'à vingt et un ans le fils d'un *profane*. Celui qui veut être franc-maçon est tenu de se soumettre à certaines épreuves, qui pouvaient être redoutables autrefois, mais qui ne le sont guère de nos jours.

Les hauts principes de la franc-maçonnerie rappellent à l'homme ce qu'il doit à Dieu, et l'engagent à prêter un secours con-

tinuel à son semblable. Sur un champ de bataille, un frère doit épargner le sang de son frère; le voyageur doit écouter le cri de détresse de celui qui est en danger. Les cérémonies secrètes qui, par leurs signes, rappellent l'origine de la maçonnerie, ont cessé d'avoir l'importance qu'on y attachait peut-être dans le moyen âge. Elles figurent dans leurs formes emblématiques la mort d'Hiram ou Adoniram, architecte du temple que faisait bâtir Salomon, et que trois compagnons assassinèrent, la recherche du corps de la victime, et les funérailles pompeuses qu'on lui fit. Les frères se reconnaissent au moyen de certains signes qui varient selon le grade dont on est revêtu.

Les *rose-croix* occupent une place très-élevée dans la franc-maçonnerie. Ce sont eux surtout qui ont conservé les idées mystiques de l'antique kabbale. Le savant Naudé a écrit dans le siècle dernier un ouvrage contre leur doctrine. Le grade de *gadoche* a, dit-on, plus d'importance encore que celui de rose-croix.

Chevaliers de la liberté, mopses. — Parmi les sociétés secrètes, il faut admettre encore celle des *chevaliers de la liberté*, qui fait re-

monter son origine à Moïse. Elle a, dit-on, quelques rapports avec la franc-maçonnerie. L'ordre allemand des *mopses* est beaucoup plus moderne. Il s'éleva en 1736 sur les ruines de la maçonnerie, excommuniée par Clément XII.

Du reste, M. le baron d'Ekestein a prouvé dans un discours fort remarquable sur la poésie épique du moyen âge, que la franc-maçonnerie moderne, qui essaie de se rattacher aux plus hautes traditions anglaises, en a perdu la trace véritable, et qu'il est bien difficile maintenant de retrouver sa parenté avec l'ancienne *maçonnie*, avec les institutions du temple, ou même avec les fameuses confréries d'architectes et d'ouvriers, qui se formaient jadis pour édifier ces églises, chefs-d'œuvre de l'architecture improprement appelée gothique. Les associations des *compagnons du devoir*, formées d'ouvriers de divers métiers, se prêtant mutuellement secours et assistance, et déposant entre les mains d'une *mère* un fonds commun, sont peut-être des restes de ces confréries qui purent aussi contribuer à la formation des confréries d'arts et métiers.

§ II. — *Illuminisme, doctrine de Swedemborg.*

L'*illuminisme* semble être la forme la plus moderne sous laquelle nous sont parvenues de sublimes et poétiques rêveries, qui, prenant leur origine dans les mystères des anciennes religions, se sont mêlées aux dogmes de la religion révélée.

Quoique les doctrines de l'illuminisme varient nécessairement dans leurs détails, elles sont à peu près les mêmes quant au fond, et il nous semble que l'esprit le plus austère ne peut nier la pureté de la morale qu'elles enseignent. Jacob Bœhm, pauvre cordonnier allemand, qui vivait au dix-septième siècle, fut un des plus ardens propagateurs de l'illuminisme; mais c'est surtout à Swedemborg qu'il doit son développement. Telle a été l'influence de ce théosophe que l'on comptait à Londres, en 1788, plus de six mille personnes partageant ouvertement ses opinions religieuses.

En lisant les divers écrits de Swedemborg, on voit qu'il se défend surtout d'avoir été la dupe de son imagination; il affirme que

le Seigneur s'est montré à ses yeux, et qu'il tient de lui sa mission. « Il a ouvert les yeux de mon esprit, dit-il positivement, et ainsi m'a introduit dans le monde spirituel, où j'ai vu les cieux et les enfers; j'ai parlé aux anges et aux esprits comme un homme parle à un homme, et cela pendant plus de vingt-huit ans; je l'affirme en vérité. » C'est dans une lettre à M. de Robsam, qui précède le traité *de Cœlo et Inferno*, que Swedemborg rapporte sa première entrevue avec Dieu; elle eut lieu, selon lui, en 1745. Il dînait dans une auberge. Au milieu d'une vive lumière il vit un homme qui lui dit d'une voix terrible : Ne mange pas tant! Le soir même le Seigneur, vêtu de pourpre, se présenta à ses yeux, resplendissant de lumière, et lui dit : « Je suis Dieu, le Seigneur créateur et rédempteur; je t'ai choisi pour expliquer aux hommes le sens intérieur et spirituel des Ecritures sacrées, je te dirai ce que tu dois écrire. » La vision dura un quart-d'heure.

Après avoir déclaré qu'il doit instruire les hommes relativement à la nouvelle église, dont Jean a parlé dans l'Apocalypse, sous le

nom de *la nouvelle Jérusalem*, il dit : « Je suis dans le monde spirituel avec les anges, et sur la terre avec les hommes !.... » Après avoir affirmé que Dieu l'a rendu témoin du jugement dernier exercé dans le monde des esprits en 1757, afin qu'il pût en rendre témoignage certain aux hommes, et que ceux-ci fussent instruits du sens intérieur, véritable et caché de l'Ecriture sainte, il ajoute : « On est maître de ne pas me croire, je ne puis mettre les autres dans l'état où Dieu m'a mis. » Il insiste principalement sur la nécessité de lire ses écrits, qui sont, selon lui, une émanation divine, et qu'il n'a publiés que pour obéir à Dieu.

En ne considérant Swedemborg que comme un extatique, on ne peut lui refuser un enthousiasme plein de bonne foi, et une grande élévation de pensée. Nous ferons connaître en peu de mots les points principaux de sa doctrine, comme étant l'expression la plus positive des croyances de l'illuminisme. La substance de Dieu est le type primitif de la création universelle. Dieu se montre aux élus sous la forme éternelle et resplendissante d'un soleil spirituel, mais

il revêt quelquefois la forme humaine pour entrer en rapport plus direct avec les hommes.

L'âme est la vie de l'homme, et le corps n'en est que la forme; l'âme vient du père, et le corps de la mère; il y a deux hommes dans un homme : l'un spirituel, l'autre naturel. Durant le pélerinage de l'homme matériel dans ce bas monde, son homme intérieur est en société avec les esprits, mais il ne peut s'en apercevoir. Sa conduite est-elle noble et régulière? il vit spirituellement au milieu des anges qui travaillent à son bonheur. Le contraire arrive-t-il? il se trouve en rapport avec les mauvais esprits, et ceux-ci font tous leurs efforts pour le perdre, tant à l'égard du corps qu'à l'égard de l'âme.

L'homme esprit a un corps, une face, des membres, des viscères, des organes. Comme il y a une correspondance absolue entre le pouls et la respiration de l'esprit, et le pouls et la respiration du corps, lorsque cette correspondance cesse, la mort arrive, et l'homme immatériel poursuit sa noble destinée.

Avant d'entrer au ciel ou aux enfers, cet

homme immatériel doit passer dans un monde intermédiaire que Swedemborg appelle le *monde des esprits*, et qui nous paraît avoir une singulière analogie avec le paradis de plusieurs tribus sauvages de l'Amérique. L'homme spirituel continue après sa mort d'être homme, tel qu'il était dans ce monde-ci : il voit, il entend, il parle, il remplit si bien toutes les fonctions de la vie animale, qu'il se croit encore vivant sur la terre; il retrouve ses parens et ses amis dans ce monde de transition formé d'une substance spirituelle, et par conséquent plus parfait que le nôtre.

Le temps du séjour dans ce monde n'est pas égal pour tous. L'homme immatériel y passe par trois états successifs annoncés dans l'Écriture sainte. Le premier concerne son extérieur, le second son intérieur, le troisième est l'état de préparation. Ce dernier état est celui après lequel s'opère la damnation ou l'élection, car, selon Swedemborg, il y a une communication *du monde des esprits* avec *le ciel* et avec *l'enfer*, par un chemin étroit du côté du ciel, et, du côté de l'enfer, par des trous, des crevasses, des ou-

vertures larges et profondes, mais bien gardées de manière à ce que personne ne puisse sortir sans la volonté divine.

Le *ciel*, cette étendue immense que l'imagination ne peut concevoir, se trouve divisé en deux royaumes, le *royaume céleste* où les anges participent de la divinité, et le *royaume spirituel*, ainsi appelé, parce que les habitans reçoivent moins de ce qui fait la divinité de Jésus-Christ. Quoique le ciel ne soit divisé qu'en deux royaumes, il y a cependant trois cieux; c'est dans les cieux qu'arrivent les élus de toutes les planètes.

Les *anges* ne sont autre chose que des hommes parvenus au plus haut degré de perfectibilité. Ils conservent la forme humaine, et c'est sous cette forme qu'ils ont apparu aux patriarches. Ils forment un grand nombre de hiérarchies selon leurs emplois ou leurs perfections. Ce dernier monde spirituel est un véritable monde, mais sa magnificence ne saurait être décrite, son soleil est le Seigneur lui-même, et l'imagination de l'homme ne peut concevoir l'éternelle splendeur de ce soleil de justice, pur amour de Jehovah. Les anges sont incessamment tour-

nés vers sa face, mais de quelque côté qu'ils aillent, ils l'ont toujours devant eux; il les inonde de ses rayons célestes, et ces êtres spirituels n'ayant plus aucune idée du temps ni de ses subdivisions, ne connaissent que l'éternité.

Il y a cependant dans le ciel des temples où l'on prêche pour que les anges se perfectionnent de plus en plus en intelligence.

A bien examiner le système de Swedemborg; il se base dans ses principes les plus exaltés sur l'Ecriture sainte et sur les paroles de l'Évangile. C'est peut-être l'élan le plus poétique et le plus religieux qui se soit manifesté dans une âme initiée aux antiques mystères de la kabbale. Mais dans cette expression moderne de sublimes rêveries, tout est tellement uni, qu'il serait bien difficile de rendre à chaque époque et à chaque système ce qui lui appartient. Nous ne connaissons jusqu'à présent que les célestes compositions de Raphaël et les ravissantes fictions de Martin, qui puissent donner aux hommes une idée du monde spirituel de Swedemborg; il n'y a que le langage d'Eloa qui fasse vivre un instant son céleste langage. Il n'y

a aussi que les terribles peintures du Dante, qui donnent une idée de l'enfer des théosophes allemands.

Les idées poétiques de Swedenborg tiennent si bien à l'ancienne kabbale, que son but est de nous ramener à la science des correspondances connues, dit-il, des anciens, et qui n'est autre chose que le rapport des hommes avec les esprits. Selon lui, le livre de Job est plein de ces correspondances. Les hiéroglyphes des Egyptiens, et les fables les plus anciennes, n'étaient, non plus, qu'une expression déguisée de ces correspondances dont nous avons perdu la clef.

Quelques pages sont bien loin de suffire à l'explication d'un système vaste et compliqué qui varie à l'infini selon les diverses imaginations.

§ III. — *Du magnétisme animal.*

En lisant les vieux voyageurs qui ont écrit sur le Nouveau-Monde, une chose nous frappe, et nous la consignons ici, parce qu'il nous semble qu'elle a échappé aux investigations de ceux qui se sont occupés du *magnétisme animal;* c'est qu'il est pratiqué dans les

Amériques du nord et du sud par les indigènes. Parmi nous, non-seulement on en retrouve des traces chez les anciens, mais il paraît certain que, dès le seizième siècle, les Van Helmont, les Maxwel en montrent dans leurs écrits les principes les plus importans. En outre, comme l'a fort bien indiqué dernièrement M. Eusèbe Salverte, sa forme moderne a été révélée par l'illuminisme, puisque Swedenborg a dit en 1763 : « L'homme peut être élevé à la lumière céleste même en ce monde, si les sens corporels se trouvent ensevelis dans un sommeil léthargique. »

Néanmoins, le magnétisme animal ne commença réellement à se répandre en Europe que quand Mesmer en eut développé les principes, qu'il entoura malheureusement d'un charlatanisme toujours nuisible à une science, quelle qu'elle soit.

Mais que dire maintenant du fluide magnétique? Est-ce à sa présence qu'il faut rapporter certains phénomènes si fréquemment cités que l'incrédulité la plus persévérante doit avoir beaucoup de peine à les révoquer en doute? Ces mêmes phénomènes, une fois constatés par d'habiles médecins,

doivent-ils être rapportés à un autre ordre de choses qui n'a rien que de fort naturel? C'est ce qu'il ne nous est pas permis de décider ici jusqu'à ce que la question soit mieux éclaircie qu'elle ne l'a été jusqu'à présent. Au milieu de faits d'une telle importance, il est bien permis de douter, ou, pour mieux dire, on doit rester dans le doute, quand on n'a fait aucune expérience pour en sortir.

Si le magnétisme animal, devenu célèbre, a trouvé de nos jours de nombreux détracteurs, il fut vivement attaqué à sa naissance par Erasme, qui savait si facilement manier l'arme de la raillerie. Maintenant on envisage la question sous une autre face, et, si l'on adopte le système d'un savant recommandable, le magnétisme animal n'est plus qu'une variété de l'état d'extase. Il faut le dire cependant, cette opinion n'est point généralement adoptée.

Il y a, néanmoins, maintenant, peu d'individus qui nient absolument les effets du magnétisme, et nous croyons indispensable de faire connaître dans leur intégrité les effets qu'on lui attribue au dix-neuvième siècle.

Cette tâche serait difficile si l'Académie de médecine n'eût en 1826 sollicité elle-même un rapport qui posât la question d'une manière claire et précise, quoiqu'elle semble avoir abandonné depuis une discussion dont on attendait de grands résultats.

Nous bornant toujours à la fonction d'historien, nous croyons donc devoir citer l'exposé rapide des phénomènes du magnétisme, tel qu'il fut présenté par M. Husson à ses confrères.

« Lorsque le magnétisme produit le somnambulisme, l'être qui se trouve dans cet état acquiert une extension prodigieuse dans la faculté de sentir : plusieurs de ses organes extérieurs, ordinairement ceux de la vue et de l'ouïe, sont assoupis, et toutes les opérations qui en dépendent s'opèrent intérieurement.—Le somnambule a les yeux fermés et ne voit point par les yeux, il n'entend pas par les oreilles (1); mais il voit et

(1) Nous croyons devoir faire observer ici que plusieurs personnes s'occupant des phénomènes du magnétisme, nient cette circonstance importante. M. Chardel entre autres, qui regarde le fluide magnétique comme un fluide lumineux, obéissant à une circulation spirituelle, et agent de la volonté, dit que les somnambules se servent du leur pour éclairer les

entend mieux que l'homme éveillé. — Il ne voit et n'entend que ceux avec lesquels il est en rapport; il ne voit que ce qu'il regarde, et ordinairement il ne regarde que les objets sur lesquels on dirige son attention. — Il est soumis à la volonté de son magnétiseur pour tout ce qui ne peut lui nuire, et pour tout ce qui ne contrarie pas en lui les idées de justice et de vérité. — Il sent la volonté de son magnétiseur. — Il aperçoit le fluide magnétique(1). — Il voit, ou plutôt il sent l'intérieur de son corps et celui des autres; mais il n'y remarque ordinairement que les parties qui ne sont pas dans l'état naturel, et qui en troublent l'harmonie. — Il retrouve dans sa mémoire le souvenir des choses qu'il avait oubliées pendant la veille; — Il a des prévisions et des pressensations qui peuvent être erronées dans plusieurs circonstances, et qui sont limitées dans leur étendue. — Il s'énonce avec une facilité surpre-

objets et en rapporter les images à leurs yeux. (Voyez à ce sujet, *Observations de l'auteur del'Esquisse de la nature humaine*, sur l'art. *Magnétisme animal*, inséré dans le 3° vol. du Dict. de Médecine, par le docteur Rostan. (*Hermès*, journal du magnétisme animal.)

(1) Ce fait important est nié par M. le docteur Bertrand.

nante. — Il n'est pas exempt de vanité. — Il se perfectionne de lui-même pendant un certain temps, s'il est conduit avec sagesse. — Il s'égare, s'il est mal dirigé. — Lorsqu'il rentre dans l'état naturel, il perd absolument le souvenir de toutes les sensations et de toutes les idées qu'il a eues dans l'état de somnambulisme, tellement que ces deux états sont aussi étrangers l'un à l'autre que si le somnambule et l'homme éveillé étaient deux hommes différens. — Souvent on est parvenu pendant ce singulier état à paralyser, à fermer entièrement les sens aux impressions extérieures, à tel point qu'un flacon contenant plusieurs onces d'ammoniaque concentré, était tenu sous le nez pendant cinq, dix, quinze minutes, sans produire le moindre effet, sans empêcher aucunement la respiration, sans même provoquer l'éternuement, à tel point que la peau était également d'une insensibilité complète, lorsqu'on la pinçait de manière à la faire devenir noire; bien plus, elle était absolument insensible à la brûlure du moxa, à la vive irritation de l'eau chaude avec graines de moutarde; brûlure et irritation qui étaient vivement senties

et extrêmement douloureuses, lorsque la peau reprenait sa sensibilité normale. »

Cette insensibilité absolue s'est prolongée au point de permettre à l'art chirurgical d'exécuter, sans souffrance pour le patient, les opérations les plus douloureuses. Selon les uns, elle est due au fluide magnétique; selon d'autres, à l'état d'extase; c'est, dans tous les cas, un précieux résultat de l'esprit d'investigation qui nous guide maintenant. (*Voyez* pour l'opération d'un cancer subie sans douleur, *le Globe*, et *l'Hermès*, article de M. Chardel.)

En présentant son résumé, si clair et si concis, le docteur Husson conclut sagement que le jugement porté en 1784, par les commissaires chargés d'examiner le magnétisme animal, ne devait en aucune manière dispenser de l'examiner de nouveau. Il insista sur ce que sa théorie différait entièrement au dix-neuvième siècle de ce qu'elle était au dix-huitième; sur ce que les médecins allemands s'occupaient essentiellement de ses phénomènes, et qu'il était convenable pour l'honneur de la France de ne pas rester en arrière de leur étude. Il termina en

provoquant l'examen de l'Académie, afin que par ses décisions ultérieures, la pratique du magnétisme fût enlevée aux charlatans qui en font un objet de lucre. Le 7 janvier 1826, l'Académie mit aux voix les diverses propositions qui lui étaient soumises. Après une discussion très-vive de part et d'autre, dans laquelle il fut affirmé par les adversaires du somnambulisme que le magnétisme moderne était le même que celui jugé en 1784, et que s'en occuper maintenant serait lui donner une importance nouvelle, les partisans de la commission permanente d'examen l'emportèrent. C'est au temps à nous apprendre quels seront les résultats de cette décision.

De toutes les merveilles attribuées au magnétisme animal, la plus étonnante, sans contredit, celle qui étendrait si loin la puissance de nos facultés intellectuelles que toute philosophie en serait changée, ce serait celle qu'on nous annonce quelquefois comme s'étant renouvelée à diverses reprises; nous voulons parler de la prescience de l'avenir. Mais, de tous les observateurs des phénomènes du magnétisme animal, celui qui nous

inspire le plus de confiance n'admet cette faculté que pour l'indication plus ou moins exacte des crises d'une maladie.

§ IV. — *De l'état d'extase.*

L'état d'extase, défini d'une manière satisfaisante seulement de nos jours, doit occuper plus que jamais les penseurs du dix-neuvième siècle, puisqu'en admettant les merveilles qu'on attribue aux thaumaturges, aux possédés et aux somnambules, il les explique d'une manière satisfaisante en disant : « 1° que l'homme est susceptible de tomber dans un état particulier tout-à-fait distinct de tous ceux qui ont été reconnus jusqu'ici en lui, d'un état unique quant à sa nature, bien qu'il soit susceptible de se présenter sous les formes les plus diverses ; 2° que cet état, que M. Bertrand désigne sous le nom générique d'*extase*, est celui qui s'observait chez les possédés des siècles précédens, et chez les inspirés des différentes sectes religieuses; 3° que cet état n'est pas une maladie proprement dite, quoique certaines maladies, comme les affections convulsives, y prédisposent éminemment, et qu'il ne survient

jamais que dans des circonstances déterminées; 4° que la plus puissante de ces circonstances est une exaltation morale portée à un haut degré; 5° que l'état d'extase n'a point cessé de se manifester avec les siècles d'ignorance, qu'il s'est prolongé dans tout le cours du dix-huitième siècle, et qu'il ne cesse de se reproduire journellement sous nos yeux dans les traitemens des magnétiseurs, où il se maintient ignoré ou méconnu de nos savans depuis quarante ans. »

Nous avons cru devoir rapporter textuellement ce résumé concis des doctrines de M. Bertrand, et cela dans un double but : si l'on veut considérer avec lui l'état d'extase comme la cause des prodiges qu'on remarque chez les thaumaturges, les possédés, les illuminés de tous les temps, personne mieux que lui ne peut développer des principes d'une si haute importance. Si l'on ne veut y voir qu'une théorie ingénieuse et nouvelle, il était bon de ne point l'altérer à l'origine de son développement. Nous ajouterons qu'il est difficile de se refuser à l'évidence du grand nombre de faits que rapporte M. Bertrand dans l'intérêt de son sys-

tème, et qu'on doit s'attendre à voir la question vivement éclaircie par les grands travaux qu'il prépare, dit-on, sur cette matière.

Sans vouloir anticiper toutefois sur les débats qui naîtront de cette question importante, nous dirons, pour ajouter quelques faits à des faits déjà connus, qu'un de nos amis, qui a résidé durant quatorze ans aux Indes orientales, a vu très-fréquemment des Hindous tomber à volonté en extase, et devenir dans cet état l'objet de la crainte ou de la vénération de leurs compatriotes. Les Américains du nord et du sud, ces peuples qu'on classe à tort parmi les nations proprement dites sauvages, et qui offrent dans leurs coutumes et dans leur langage les débris d'une antique civilisation, les Américains ont des souvenirs traditionnels qui les livrent à l'état d'extase, et durant lesquels ils se croient en commerce avec les esprits. Les phénomènes de l'extase se retrouvent de la manière la plus remarquable chez les Kamtchadales, les Yakoutes et beaucoup d'autres peuples du Nord, où les devins se font quelquefois d'horribles blessures sans paraître en souffrir, et sans en souffrir réellement.

L'état d'extase se retrouve à Otahiti, aux îles Sandwich, dans la Polynésie, où une religion nouvelle est imposée aux habitans, et où des persécutions religieuses exaltent l'imagination de ceux qui sont soumis à l'ancien culte; Mariner, ce jeune voyageur qu'on a faussement accusé de mensonge, et dont on proclame maintenant l'exactitude, Mariner, durant son séjour à Tonga-Tabou, la métropole religieuse des îles du voisinage, fut témoin de faits extraordinaires, prouvant d'une manière positive la bonne foi de ceux qui, parmi les peuples sauvages comme parmi les peuples barbares, sont livrés à l'état d'extase religieuse. C'est une chose généralement reconnue à Tonga, « que quelques personnes sont favorisées par les dieux de leurs inspirations. Le dieu qui les inspire se trouve alors dans la personne du prêtre inspiré qui devient capable de prophétiser l'avenir. » Mariner décrit la situation extatique des prêtres de ce pays de manière à ne laisser aucun doute sur les symptômes qu'ils éprouvent, et le jeune voyageur ajoute qu'il n'a aucune raison pour croire ces démonstrations le résultat d'une

imposture : il administre même des preuves de ce qu'il avance à ce sujet. Parmi les détails qu'il donne, il en est deux surtout qui sont dignes d'examen, en ce qu'ils attestent positivement l'esprit de conviction de ceux qui subissent les phénomènes de l'état d'extase. Le fils du roi Finow répétait souvent à l'Européen incrédule, qu'il était inspiré par l'esprit de *Toogoo-Ahoo*, dernier roi des îles de Tonga, qu'il ne sentait plus son existence personnelle, et que son corps lui semblait animé par une âme qui n'était pas la sienne. Ayant été interrogé sur la nature de l'esprit qui l'agitait, et comment cet esprit descendait en lui, le jeune prince se contenta de répondre : « Quelle sotte demande ! Puis-je vous dire comment je le sais ? je le sais, parce que j'en éprouve la conviction, et qu'une voix m'en avertit. »

Nous pourrions accumuler les faits de cette nature, mais l'espace nous est refusé, et nous nous contenterons de rappeler qu'ils existent en grand nombre dans les voyageurs anciens et modernes de toutes les nations.

Danse de Saint-Weit.

Parmi les grandes épidémies d'extase qui ont eu lieu en Europe, nous en signalerons une dont on paraît s'être peu occupé jusqu'à présent, et qui semble offrir divers phénomènes propres à éclaircir la question posée par M. Bertrand; nous voulons parler de cette fameuse *danse de Saint-Weit*, appelée aussi la *danse sainte* (*der sprüngenden heileigen*), qui avait lieu en Allemagne, et à laquelle assistèrent jusqu'à cinq mille personnes.

La danse de Saint-Weit selon les Allemands, de *Saint-Guy* selon les Français (*chorea Sancti-Viti*), est désignée dans la grande Encyclopédie comme une maladie convulsive qui s'est répandue de l'Allemagne en Angleterre et en France. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle est originaire d'*Epternach* ou *Echternach*, petite ville dépendante autrefois du duché de Luxembourg; qu'elle eut tous ses développemens en 1374, et qu'elle se répandit ensuite dans plusieurs cantons le long du Rhin et de la Moselle.

Si l'on s'en rapporte à la chronique de

Limburg, il est impossible de méconnaître les effets de l'état d'extase, tels que les décrit le docteur Bertrand. On vit avec étonnement, y est-il dit, des gens qui dansaient comme s'ils eussent été fous, pendant la moitié d'un jour, et deux à deux; ils tombaient ensuite par terre, on leur marchait sur le corps, et on les regardait alors comme guéris. Et plus loin la chronique ajoute: Les médecins regardaient ces danseurs comme ayant un tempérament fougueux, ou comme étant attaqués d'autres maladies; les prêtres les exorcisaient en les regardant comme possédés du diable. Ce qu'il y a de plus curieux dans l'examen d'un tel fait, c'est que cette danse convulsive s'est continuée de nos jours malgré les défenses de l'autorité, et qu'en 1802, un témoin oculaire (M. Muller, juge de paix du canton) remarqua qu'elle se composait, à Epternach, de deux mille neuf cent soixante-quatorze danseurs.

Nous ne terminerons pas cet article sur les danses d'extatiques, sans mentionner celle des *derviches hurleurs*, qui ont lieu à Constantinople, et qu'un voyageur anglais a observées naguère dans le plus grand

détail, quoiqu'il nous semble avoir mêlé quelques préjugés dans ses récits.

Ces religieux musulmans, voués à la plus extrême pauvreté, fatigués par tous les excès de la pénitence, se livrent à des danses frénétiques jusqu'à ce qu'ils tombent à terre comme s'ils étaient frappés de mort. Dans cet état, ils poussent d'horribles hurlemens, mais bientôt ils se relèvent, brandissent d'un air impassible des barres de fer rougies au feu, ou bien ils font couler leur sang en se déchirant avec des instrumens tranchans qui sont toujours suspendus aux parois des salles où se passent leurs danses. Ils se font gloire de ces épouvantables trophées dont la vue excite encore leur zèle, et qui sont là comme autant de preuves du pouvoir merveilleux d'une véhémente exaltation.

Après ces variétés de l'état d'extase, il faut mentionner cette *médecine morale* qui opère tant de phénomènes en agissant sur l'imagination, et dont on cite comme des exemples modernes les cures faites naguère par le prince de Hohenlohe et par madame de Sainte-Amour. Pour avoir une

idée plus juste sur cette matière, il est bon de lire les articles du *Globe*, où M. Bertrand a rendu compte des brochures de deux hommes connus par leurs honorables travaux, MM. de Tollenare et Ed. Richer.

CHAPITRE XI.

Philosophie hermétique.

Comme toutes les branches des sciences occultes, la *philosophie hermétique*, s'il faut en croire les adeptes, remonte aux temps les plus anciens; mais nos savans et, entre autres, M. Cuvier, la regardent comme une rêverie du moyen âge, inconnue à l'antiquité. Selon lui, les prétendus livres d'Hermès sont évidemment supposés, et ils ont été écrits par des Grecs du Bas-Empire.

§ I. — *Alchimie, grand œuvre.*

La philosophie hermétique est le nom collectif sous lequel on comprend l'*alchimie*, la *pierre philosophale*, la *panacée universelle*, le *grand-œuvre*, c'est-à-dire l'art de changer les métaux en or, ou de trouver cette eau merveilleuse qui doit donner une santé, une jeunesse éternelle. Et, toutefois, plusieurs

adeptes entendent par ce mot encore quelque chose de plus élevé, puisqu'ils ont été jusqu'à penser qu'on pouvait, au moyen du grand-œuvre, tirer du néant une créature en tout semblable à l'homme. Il est dit, « le grand-œuvre des sages tient le premier rang entre toutes choses. La nature sans l'art ne le peut achever, et l'art sans la nature ne l'ose entreprendre; c'est un chef-d'œuvre qui borne la puissance des deux. » Malgré cette étrange définition, que nous copions dans l'ouvrage d'un adepte, l'alchimie, comme on l'entend généralement, se borne à donner les moyens de changer tous les métaux en or, et à tirer des mêmes élémens une poudre ou une liqueur qui prolonge la vie et la santé au-delà des bornes qu'on leur assigne généralement. Au dire des alchimistes, ce merveilleux secret a été déjà trouvé plusieurs fois. Raymond Lulle, Paracelse, Nicolas Flamel, et tant d'autres, l'ont possédé, et, selon ce dernier auteur, la conduite du grand-œuvre offre si peu de difficultés,

Qu'une femme filant fusée,
N'en serait du tout détournée.

Malgré cette admirable simplicité des secrets du grand-œuvre, les gens qu'on est convenu d'appeller *souffleurs*, se ruinent en peu de temps.

S'il faut en croire Van Helmont, il aurait vu et même touché plusieurs fois la pierre philosophale. Elle avait la couleur du safran en poudre, et elle était brillante comme du verre pulvérisé. On lui en donna le quart d'un grain, et ce quart d'un grain, jeté dans huit onces de mercure, les changea en argent très-pur. Outre la transmutation des métaux, les alchimistes ont la prétention de donner aux pierres précieuses un degré de perfection qu'elles n'ont pas naturellement.

§ II. — *Pierre philosophale, panacée universelle.*

Le *grand arcane*, le *restaurant de pierres précieuses*, l'*or potable commun*, la *teinture* ou *pierre des philosophes*, l'*essence des cèdres du Liban* ont la plus grande analogie avec l'*élixir universel*, l'*eau du soleil*, ou la *poudre de projection*, qui ne sont que des modifications de la pierre philosophale, et qui doivent donner la richesse et l'immortalité à ceux

qui les possèdent, ou du moins une très-longue vie exempte d'infirmités. Les livres qui traitent de l'alchimie sont remplis de recettes infaillibles pour opérer le grand-œuvre, et il nous eût été facile d'accumuler ici les formules indiquées par la philosophie hermétique; nous nous contenterons de citer celle-ci comme une des moins longues.

« Mettez dans une fiole de verre fort au feu de sable, de l'élixir d'Aristée avec du baume de mercure, et une pareille pesanteur du plus pur or de vie ou précipité d'or, et la calcination qui restera au fond de la fiole se multipliera cent mille fois. » Il est vrai qu'il n'est pas aisé de se procurer de l'élixir d'Aristée et du baume de mercure; mais il y a tant de méthodes pour arriver aux mêmes résultats, qu'on serait bien coupable de se laisser décourager, d'autant mieux qu'au besoin les esprits kabbalistiques peuvent être invoqués avec succès. D'autres auteurs pensent avec effroi qu'on ne doit parvenir à la découverte du grand-œuvre qu'au moyen de la magie noire et du *démon Barbu*, démon que l'on regarde comme le plus grand professeur d'alchimie que possède l'enfer.

Il y a eu des alchimistes de très-bonne foi qui se sont ruinés en cherchant la pierre philosophale; mais on compterait peut-être un plus grand nombre d'imposteurs qui ont fait leur fortune en exploitant les différentes branches de la philosophie hermétique, et surtout l'art de la transmutation des métaux, tantôt en se servant d'un creuset préparé, où l'or était déguisé de manière à ce qu'on ne pût le reconnaître, tantôt en glissant dans du plomb ou du cuivre en état de fusion, des parcelles de ce métal, contenues dans un bâton creux dont ils se servaient pour mêler leur préparation. Dans le seizième siècle, le nombre des alchimistes, trompeurs ou trompés, s'accrut tellement qu'on en fit une classe à part. Les adeptes comptent au nombre des initiés Noé, Moïse, Cléopâtre, Caligula, etc. On appelle *adepte*, un homme qui s'est long-temps occupé des secrets de la philosophie hermétique. Rien de plus inintelligible en général que le langage employé par les alchimistes. On en jugera en apprenant que le serpent crucifié est le soufre de l'or exalté en vertu, et que les deux bêtes de Nicolas Flamel,

dont l'une a deux ailes, et l'autre est sans ailes, sont le fixe et le volatil.

§ III. — *Ecriture employée par les alchimistes.*

Nos recherches sur l'histoire critique de la philosophie hermétique nous ont conduit à une découverte assez curieuse, qu'il est bon de consigner ici; c'est que cette science imaginaire avait au treizième siècle une écriture probablement symbolique qui lui était propre, qui fut employée par le célèbre roi de Castille Alphonse X, et dont un ouvrage espagnol, presque inconnu, nous a conservé des fragmens fort curieux. Au premier abord, cette écriture kabbalistique semble avoir quelque analogie avec l'écriture astrologique dont Cardan offre des specimens; mais en l'observant attentivement on y trouve des rapports plus directs avec les alphabets grecs et arabes. Il serait peut-être curieux, pour l'étude de la philosophie et de la science, de rechercher les manuscrits du roi Alphonse, qui existent encore dans les archives d'Espagne, et d'essayer de déchiffrer ce qu'il a écrit

ainsi sur la philosophie hermétique, dont les prétendus principes ont eu une influence si connue durant tout le moyen âge. Alphonse était l'heureux dépositaire de toute la science orientale de ce temps, et le monde savant lui a des obligations positives; ses rêveries mêmes ne sont pas à dédaigner, parce qu'elles doivent être mêlées à des faits utiles. On voit dans l'histoire littéraire de Bouterweck, qu'Alphonse se vantait de posséder le secret de la transmutation des métaux. Il tenait sa science, disait-il, d'un égyptien qu'il avait fait venir d'Alexandrie (1).

Peut-être l'auteur des tables alphonsines cachait-il sous ces paroles un sens politique. Cependant on les trouve dans un poème qui roule complètement sur l'alchimie.

Van Helmont doit être considéré comme le dernier homme remarquable qui s'oc-

(1) La piedra que llaman philosophal
Sabia fazer e me la ensenò;
Fizimos la juntos, despues solo yo;
Con que muchas veces creciò mi caudal.
La pierre qu'ils appellent philosophale, je savais la faire, il me l'avait enseigné; nous la fîmes ensemble, ensuite je la fis seul, et ce fut ainsi que souvent j'augmentai mes finances.

cupa de la recherche du grand-œuvre, et il fit faire plus d'un pas à la science réelle. Toutefois c'est à Bekker qu'on doit d'avoir su débarrasser d'une main habile la chimie de l'alchimie. Grâce à son génie et peut-être aux railleries de quelques philosophes, dont les sarcasmes devaient avoir tôt ou tard leur résultat, il commença cette prodigieuse révolution. C'est ainsi que tout s'enchaîne, et que l'intelligence qui abat, permet au génie d'édifier.

§ IV. — *Quadrature du cercle.*

Ce serait peut-être ici l'occasion de dire quelques mots de la *quadrature du cercle,* la pierre philosophale des mathématiques, puisque cette chimère de la science n'est pas complètement abandonnée au dix-neuvième siècle, et qu'on a récemment encore annoncé à l'Académie que les principes en étaient découverts. Nous nous contenterons de rappeler que, durant le siècle passé, plusieurs hommes de talent et de persévérance ont perdu un temps précieux à la recherche du *mouvement perpétuel* et de cette

merveilleuse *quadrature*, toujours trouvée et toujours à découvrir. Il y a plusieurs années, un homme, dit-on, fort habile, annonça dans un mémoire la résolution du grand problême. Nous laisserons parler le mathématicien rêveur, comme nous avons laissé parler le philosophe hermétique.

« On donne avis, écrivait-il, que le véritable théorème de la quadrature du cercle est trouvé, et que la démonstration en est aussi facile qu'évidente, et fondée sur les mêmes principes que la géométrie ordinaire. Par ce moyen on démontre : 1° que le cercle inscrit est rationnel à son carré circonscrit, et comme un nombre est à un nombre; 2° que le semi-diamètre du cercle est rationnel à sa circonférence, et comme un nombre est à un nombre; 3° que le semi-diamètre du cercle est rationnel au semi-diamètre du carré égal audit cercle, et comme un nombre est à un nombre. » Il est bon d'ajouter que l'auteur avait travaillé vingt-cinq ans sur cette matière.

Nous n'avons pas besoin de dire que les vrais savans en mathématiques reconnaissent que cette recherche est aussi inutile

que vaine ; car l'approximation donnée par le rapport suivant entre le diamètre et la circonférence, 3,1415926536, et que l'on a poussée beaucoup plus loin encore, passe tous les besoins, et les chiffres qui représentent ce rapport n'offrant aucune série mathématique dont on puisse calculer la limite, ni aucune loi de relation, on est conduit à penser qu'aucun nombre rond ne peut représenter ce rapport.

Après avoir envisagé les différentes branches des sciences occultes à leur origine et dans leur développement, après avoir essayé de faire comprendre que dans leur marche progressive elles n'ont été inutiles ni à la science, ni à la philosophie, il nous reste à envisager les phénomènes de la nature dont la tradition poétique a fait des prodiges ou des miracles.

CHAPITRE XII.

Phénomènes de la nature faussement interprétés.

Pour peu qu'on lise les ouvrages de

l'antiquité ou même seulement les chroniques du moyen âge, une chose frappe l'esprit, ce sont les prodiges qui troublent l'ordre de la nature lors de quelque grand événement politique : les pluies de sang, les sinistres apparitions qui se montrent au milieu des nuages, les voix mystérieuses qu'on entend au sein des tempêtes : c'est surtout cette multitude de dragons monstrueux, d'horribles serpens dont on célèbre l'anéantissement par des fêtes solennelles. Chez tous les peuples la tradition rappelle de semblables récits : ils se mêlent aux vérités de l'histoire et les dénaturent : et cependant ce qui a été mis sur le compte du merveilleux peut être expliqué, ou par une observation plus attentive des phénomènes de la nature, ou par une connaissance plus étendue de la physique et de la chimie; le mensonge en cette circonstance ne gît, chez l'historien ou chez le poète, que dans une expression plus ou moins exagérée de l'étonnement et de la terreur. Tout ou presque tout s'explique facilement de cette manière.

Éclipses, comètes.—En examinant les tra-

ditions historiques de tous les peuples civilisés, en jetant un coup d'œil sur les superstitions de toutes les nations sauvages, on voit que les *éclipses* ont été partout un objet de terreur, du pôle au tropique, chez les nations les plus favorisées de la présence du soleil, et chez celles qui le sont le moins. On s'est imaginé que l'astre du jour, combattu par un monstre effrayant, allait succomber dans la lutte, et que le monde devait périr avec lui dans les ténèbres. De là ces bruyans concerts par lesquels on essaie d'effrayer le monstre, de là ces cris de joie quand le soleil reparaît plus radieux.

Les *comètes* ne nous paraissent pas avoir exercé une si grande influence snr les peuples sauvages : ils n'y voient qu'un brillant phénomène. Il a fallu déjà certains calculs, pour s'effrayer de leur marche ou de leur soudaine apparition en Europe. Les conjectures de la science n'ont guère diminué la terreur qu'inspiraient les comètes; seulement on ne voit plus, aussi généralement qu'on le faisait, un astre prophétique dans ces corps célestes (1).

(1) Voyez l'*Astronomie* de l'ENCYCLOPÉDIE PORTATIVE

L'astronomie, étudiée par tout le monde, explique parfaitement certaines prédictions qui ont eu lieu autrefois, et qui étaient infaillibles, puisqu'elles reposaient sur les principes d'une science connue de quelques-uns, méconnue du vulgaire. L'immortel Colomb ne dut-il pas son salut, parmi les sauvages, à la prédiction d'une éclipse?

Pour citer à la hâte quelques autres faits moins connus, on s'imaginera aisément qu'il ne faut pas de grandes connaissances en astronomie ou en chimie pour en imposer à des peuples dans l'enfance, puisque Buenno, quand il découvrit la capitainerie de Goyaz, au Brésil, obtint tout des tribus qui l'environnaient, en faisant brûler un peu d'eau-de-vie dans un vase, et en leur persuadant qu'il pouvait incendier leurs fleuves et leurs lacs, comme il enflammait cette liqueur. Le même fait s'est passé, dit-on, à Saint-Domingue : il est probable que ces peuples, dans l'enfance, accordaient aux Européens le pouvoir de guider les feux errans de l'air, et celui de commander à ces météores, qui sont un objet de superstition ou d'effroi chez presque tous les peuples. On cessera de

s'étonner des craintes qu'ils témoignaient, en se rappelant l'effet que produisent encore chez nos paysans les *feux follets*, et avec quel effroi les anciens navigateurs voyaient le *feu Saint-Elme* voltiger au-dessus d'eux (1).

Aurores boréales. — Puisque nous parlons de ces feux légers de l'air, auxquels on a attribué une origine merveilleuse ou une influence nuisible, nous dirons quelques mots d'un brillant phénomène qui se renouvelle fréquemment dans le Nord, et qui a dû nécessairement exercer une grande influence sur l'imagination de ses grossiers habitans. Dans les jets de flamme de l'*aurore boréale*, dans le bruit lointain qui les accompagne quelquefois, les Lapons croient reconnaître les jeux mystérieux des âmes. Probablement, grâce à l'observation d'un phénomène physique bien connu, les Américains du nord-ouest nomment l'aurore boréale *le daim*, comme si les nombreuses étincelles qu'elle projette à l'horizon n'étaient autre chose que ces étincelles électriques qui s'échappent de la fourrure des bêtes fauves quand on les frotte

(1) Voyez la *Météorologie* de l'ENCYCLOPÉDIE PORTATIVE.

rapidement. Les Sibériens voient, au milieu des feux de l'aurore boréale, une foule d'esprits qui combattent dans les airs. En 1465, il y eut une aurore boréale à Paris, qui jeta tout le monde dans une consternation profonde; et l'on se rappelle encore à Bordeaux celle qui, en 1820, fit croire à l'incendie de cette ville.

Les aurores boréales, contre lesquelles Charlemagne rendait un édit, parce que son siècle y voyait d'horribles assemblées de démons se préparant à incendier la terre, les aurores boréales, plus souvent désignées maintenant sous le nom d'aurores polaires, ont été pour Mairan et pour Monge l'objet d'une observation particulière. Ce dernier y voit « une suite de réflexions successives de la lumière du soleil par des nuages qui la font passer de l'hémisphère où se trouve le soleil, à celui qu'il a cessé d'éclairer immédiatement. » Mairan a calculé que l'aurore boréale existe à cent, deux cents et même trois cents lieues de la terre. L'explication donnée par ces deux physiciens n'est plus admise aujourd'hui, et l'on pense généralement que ce phénomène est intime-

ment lié avec le magnétisme terrestre (1).

Pluies de pierres et de soufre. — La chute des aérolithes nous prouve ce qu'on doit croire des *pluies de pierre* (1). On sait que les *pluies de soufre*, remarquées dans l'antiquité ou dans le moyen âge, sont produites par le pollen des fleurs de certains arbres, notamment des pins et des sapins, qu'emporte au loin le vent. Il faudrait rapporter tant de phénomènes à ceux-ci, que quelques citations suffisent pour expliquer tous les autres.

Mirage, Fata morgana. — Parmi les phénomènes de la nature, le *mirage* et ses merveilles fantastiques ont de tout temps frappé l'imagination des hommes. Ces lacs trompeurs qui se forment tout-à-coup au milieu du désert, qui fuient devant le voyageur altéré pour reparaître de nouveau, ont été célébrés de la manière la plus poétique par les Arabes et par les Persans (2). Dans quelques pays on a regardé le mirage comme un jeu brillant de la féerie, comme une nouvelle des esprits élémentaires. C'est surtout

(1) Voyez la *Météorologie* de l'ENCYCLOPÉDIE PORTATIVE.

(2) Voy. nos *Scènes de la nature sous les tropiques*.

sur les rivages de la Calabre, qu'ils sont devenus célèbres, et tout le monde connaît ces palais fantastiques de la *fata morgana*, inconstans dans leurs formes comme les nuages, brillans quelquefois comme des météores, et toujours produits, selon le peuple, par les capricieuses volontés d'une fée qui se joue des hommes.

Quelque prodigieux, du reste, que soient les effets du mirage, on connaît maintenant les causes de cette réflexion accidentelle des objets terrestres dans les couches inférieures de l'air (1).

Fin du monde. — *La fin du monde* est, en démonographie, une catastrophe inévitable, dont on lit la prédiction certaine dans l'Apocalypse et dans plusieurs livres de l'antiquité. En général, les astrologues du moyen âge prédisent au monde une durée de 10,000 ans, et en cela ils sont à peu près d'accord avec Hérodote. On composerait plusieurs pages de chiffres s'il fallait rapporter les diverses opinions des thaumaturges à ce sujet. Il suffira de dire que la manie de pré-

(1) Voyez la *Météorologie* et la *Physique* de l'ENCYCLOPÉDIE PORTATIVE.

dire la fin du monde s'est singulièrement renouvelée dans le dix-neuvième siècle : l'abbé Fiard l'annonça il y a vingt-cinq ans ; le comte de Sallmard-Montfort a pris la peine de faire imprimer en 1816 un petit ouvrage sur les religions, où il prouvait que le monde n'avait plus à espérer que dix ans d'existence ; au dire de madame de Krudner, nous aurions déjà dû être témoins de la terrible catastrophe, puisqu'elle devait arriver en 1819 ; M. de Libenstein nous donnait un peu plus de répit : 1823 était le terme fatal. Si l'on veut prendre un terme moyen, et s'il faut adopter l'opinion de plusieurs Pères de l'Eglise, tels que saint Augustin, saint Cyprien, saint Jérôme, le monde doit finir après une durée complète de 6,000 ans.

Objets naturels expliqués par la tradition poétique. — A toutes les merveilles fort naturelles et dont les causes sont bien connues, on peut joindre encore plusieurs faits qui expliquent aisément d'autres fables ou d'autres illusions. C'est ainsi que M. Eusèbe Salverte cite un écueil voisin de l'île de Corfou, qui offre l'apparence d'un vaisseau à la

voile, et dont les anciens Grecs avaient fait le *vaisseau phéacien* qui ramena Ulysse, et que Neptune, dans sa colère, avait changé en rocher. Pausanias nous apprend ce qu'on devait croire de cette prétendue *Niobé*, que l'œil distingue sur le flanc du mont Sypile, qui n'est qu'un rocher informe vu de près, et qui, grâce à l'influence de l'imagination prévenue, prend de loin l'apparence qui a donné lieu à cette fable poétique. Volney a rencontré dans les sables de la Syrie un phénomène analogue, quoique produit par des effets différens : dans une vallée profondément imprégnée de sel, il a contemplé avec surprise l'ébauche grossière d'une statue de femme taillée par la nature dans un bloc de pierre, et dont on a fait plus tard la *femme de Loth*, victime de sa curiosité. Nous ajouterons qu'il y a peu de temps encore, un zèle exagéré pour la science avait, comme on le sait, transformé en *homme fossile* un bloc de grès de la forêt de Fontainebleau ; et qu'il y a quelques siècles un autre genre de crédulité en eût fait probablement la représentation matérielle de quelque merveilleuse tradition.

Les Indiens de l'Orénoque montrent, sur un rocher, un disque éclatant qu'on suppose être un nœud de quartz, et ils lui donnent le nom de soleil *camosi*. M. de Humboldt dit avec raison qu'on trouvera à ce mot beaucoup de ressemblance avec Camosh, nom du soleil dans un des dialectes phéniciens : ici la merveille est dans l'étymologie, et elle rappelle naturellement ces mystérieux monumens de Palenqué, décrits naguère par M. Warden, et qu'on ne sait à quelle nation attribuer. Rapprochant deux croyances analogues, je dirai qu'on montre encore sur le mont Ararath la place où s'arrêta l'*arche de Noé*.

Il faut ranger dans la même catégorie, et les traces que *Satan* a laissées sur un bloc de granit voisin de Genève, et celles qu'on vous montre près d'Agrigente, en affirmant qu'elles sont dues au passage des *vaches* conduites par Hercule. L'empreinte de la *tête de Mahomet* sur un rocher près de Médine; celle du *dos* et des *bras de Moïse*, qu'on voit dans une caverne où ce législateur s'était retiré, ont probablement une même origine, l'inexplicable bizarrerie de la nature. Il n'y

n'a guère de pays qui n'ait à montrer ces vestiges miraculeux; à Ceylan, c'est le *pied d'Adam* qu'on vous fait voir, mais là les hommes ont peut-être aidé à la nature; au Soudan, on vous montre de bonne foi la trace gigantesque du *chameau de Mahomet;* et ne rions pas trop de ces rêveries, car nous en avons qui sont absolument du même genre, que l'Europe du moyen âge a révérées, que l'ignorance se plaît à révérer encore. Car, comme le rapporte M. Eusèbe Salverte, l'habitant du département de la Charente reconnaît même aujourd'hui l'empreinte du *pied droit de sainte Magdelaine.*

Végétaux fabuleux ou revêtus d'un caractère merveilleux. — Les vieux voyageurs étaient fondés à dire qu'on trouvait sur les bords du lac Asphaltite des fruits trompeurs qui n'étaient que cendre et poussière, et dont l'apparence merveilleuse attestait la colère céleste frappant de stérilité ces rivages désolés. Ce n'est qu'un peu plus tard que la véritable merveille a été expliquée. Les *pommes du lac Asphaltite* ne sont peut être pas, comme le suppose Hasselquist, le fruit du *solanum melongena*, mais bien une ex-

croissance formée par la piqûre d'un insecte sur le *pistacia terebinthus*, et qui est en effet remplie de poussière. L'expérience nous apprend donc qu'il fallait plutôt chercher à expliquer convenablement les récits traditionnels et merveilleux des vieux voyageurs, que de les dédaigner. Il serait trop long de rappeler ici les arbres auxquels la tradition donne un caractère merveilleux; nous nous contenterons de citer ce *garoë*, si célèbre à l'île Ténériffe : c'était, disait-on, une source végétale donnant sans cesse une eau limpide aux hommes et aux troupeaux. Le *lotus*, les *arbres du jardin des Hespérides* rentrent plutôt dans le domaine de la mythologie que dans celui des sciences occultes. Nous dirons, en passant, que la vertu secrète accordée au *coudrier* par les anciens hydroscopes tombe devant les expériences de M. le comte de Tristan. (Voy. *Rhabdomancie.*)

Les adeptes du magnétisme pensent que le fluide qu'ils mettent en mouvement peut agir sur les végétaux et leur donner la faculté d'endormir. On connaît dans la féerie quelques arbres aimés des sylphes et des

fées. Le fameux arbre sous lequel l'infortunée Jeanne d'Arc recevait de si nobles inspirations, était désigné sous le nom d'*arbre des fées;* c'était un hêtre magnifique, que la hache aurait dû respecter et qu'on voyait encore il y a un siècle (1).

Polypes, Kraken, Rock. — Pour jeter un coup-d'œil sur un même ordre de prodiges, nous dirons que la fable de Scylla peut s'expliquer assez facilement par la présence d'un polype aux bras gigantesques, tel enfin que ceux dont l'histoire naturelle moderne reconnaît l'existence. L'immense *Kraken*, cette île vivante du Nord, n'a probablement pas d'autre origine; de même que le *Condor* a fourni à Marco-Paulo, ou plutôt aux peuples orientaux, ce *Rock* célèbre dans les anciennes relations, et surtout dans les contes merveilleux que nous ont légués les Arabes.

Dragons et serpens volans. — Quant aux *serpens volans* et aux *dragons* dont tous les pays ont été tour à tour infestés, leur origine se démontre facilement, ou par l'exagération de la terreur qu'inspire un animal nuisible, ou par des souvenirs emblématiques

(1) Voy. Jollois, *Hist. de Jeanne d'Arc.*

que l'histoire peut aisément expliquer. Le docteur Roulin nous a dernièrement prouvé, dans un de ses ingénieux mémoires, comment le *griffon mexicain* n'était autre chose qu'un tapir américain, auquel on avait ajouté des ailes; et ce qu'il a fait pour le Nouveau-Monde, il serait possible de le faire pour l'ancien.

On pourrait varier à l'infini les citations de ce genre. Il y a peu d'années M. de Humboldt a fait les expériences les plus curieuses relativement au *remora*, qu'on prétendait avoir la faculté d'arrêter les navires au milieu de l'océan, et il en est résulté des faits assez positifs pour prouver que la fable n'était pas dénuée de tout fondement.

L'anatomie comparée nous a fait voir, elle-même, ce qu'on devait penser de ces *os de géans* trouvés dans le sein de la terre, et qui appartiennent à d'énormes animaux d'un monde anté-diluvien.

Récits des sauvages adoptés par les voyageurs. — Le premier d'entre nos voyageurs, M. de Humboldt, dit que l'homme des forêts jouit singulièrement de la surprise qu'il excite chez les hommes civilisés par

les récits merveilleux qu'il invente ou qu'il tient de la tradition. La fable d'*Eldorado*, répandue dans toute l'Amérique méridionale, tire probablement sa première origine des récits exagérés des sauvages, qui ont pris souvent des rochers étincelans de *mica* pour des lieux abondans en or, et qui, au dix-huitième siècle, comme on le voit dans Depons, ont offert de conduire les Européens dans ces lieux merveilleux. Le *roi couvert de poudre d'or* n'était autre chose qu'un chef sauvage bizarrement saupoudré de talc brillant. Les *hommes acéphales* de Raleigh sont bien certainement des Caraïbes, au front aplati. Les sauvages qui demeurent, aux bouches de l'Orénoque, dans des *cabanes aériennes* construites comme une aire d'aigle au sommet des arbres, ces hommes si étrangement logés dont on a révoqué en doute l'existence, ont été visités naguère par M. Leblond (1). Ce sont les Guaraons, qui vivent en effet au milieu des îles de l'Orénoque, sur des arbres, mais dont les habitations commodes sont construites avec élégance sur

(1) Voy. mon ouvrage intitulé : *La Guyane*, 2 vol. in-18 avec gravures.

les arceaux arrondis des branches de mangliers.

Fontaine de Jouvence, île de Borondon. — Ponce de Léon chercha toute sa vie en Amérique l'*île de Jouvence*, dont lui avaient parlé les sauvages, et il était de très-bonne foi. En examinant bien les traditions du pays, on retrouverait l'origine de cette fable. L'île merveilleuse de *Borondon*, marquée sur toutes les cartes, n'était autre chose qu'un nuage qu'on apercevait de l'île Ténériffe. Enfin, quand l'immortel Colomb voulut aller planter l'étendard du Christ sur le saint sépulcre, en passant par la Chine (le Cathay), il n'y a aucun doute que les récits merveilleux des Orientaux, transmis à l'Europe par Marc-Paul, n'aient exercé la plus grande influence sur lui et sur ses compagnons, et que, toujours à la recherche de prodiges qui ne devaient jamais paraître, ils n'aient étendu en Europe le champ du merveilleux, quoique personne ne puisse lui être comparé pour la naïveté des récits.

Patagons. — Quelques années plus tard, un célèbre navigateur portugais raconta, d'une manière un peu exagérée, ce qu'il avait

vu ; l'Europe cria encore au miracle! L'on sait maintenant à quoi s'en tenir sur la taille prodigieuse de ces Patagons, auxquels chaque voyage exécuté dans un but philosophique a fait perdre quelques avantages.

Statue de Memnon. — Pour citer à ce sujet d'autres faits que ceux qui ont été rassemblés naguère par M. Eusèbe Salverte (ce que du reste nous avons fait souvent), nous dirons que M. de Humboldt a trouvé l'explication fort naturelle du bruit mystérieux qu'on entendait sous la *statue de Memnon.* En naviguant sur les bords de l'Orénoque, tout le monde s'accordait à lui dire qu'on entendait à certaines heures de la journée des sons étranges sortir des rochers ; ne conservant aucun doute sur la réalité du phénomène, il en chercha la cause, et voici ce qu'il dit à ce sujet : « Les bancs de rochers sont remplis de crevasses très-minces et très-profondes ; ils s'échauffent pendant le jour jusqu'à 48 et 50° ; l'atmosphère ambiante étant à 28°, on conçoit aisément que la différence de température entre l'air souterrain et l'air extérieur atteint son maximum vers le lever du soleil, au moment qui est en même temps

le plus éloigné de l'époque du maximum de la chaleur du jour précédent. Or, ces sons d'orgue que l'on entend, lorsqu'on dort étendu sur le rocher l'oreille appuyée sur la pierre, ne seraient-ils pas l'effet d'un courant d'air qui sort par des crevasses : l'impulsion de l'air contre des paillettes élastiques de mica, qui interceptent les crevasses, ne contribue-t-elle pas à modifier les sons? Ne pourrait-on pas admettre que les anciens habitans de l'Égypte, en montant et en descendant sans cesse le Nil, avaient fait la même observation sur quelque antre de la Thébaïde, et que la musique des rochers y a donné lieu aux jongleries des prêtres dans la statue de Memnon. » Tom. 2, p. 283, de l'édit. in-4°.

Cette explication diffère beaucoup, comme on pourra s'en assurer, de celle donnée par M. Eusèbe Salverte.

Ce fut dans les mêmes contrées que le savant voyageur rencontra ce fameux *palo de vacca* (*arbre vache*), dont on rejetterait bien loin les merveilleuses propriétés si elles étaient décrites par un auteur de l'antiquité, ou si elles se trouvaient citées

dans un voyageur du moyen âge. Cet arbre précieux, qui croît au milieu de rochers arides, « donne un lait doux et nourrissant. » Et, après l'arbre à pain, c'est peut-être celui qui a excité chez M. de Humboldt le plus d'admiration pour la puissance et la fécondité de la nature sous les tropiques.

Mais je m'arrête, il y aurait trop de phénomènes de cette nature à rappeler.

Concluons donc que le secret de bien des merveilles gît dans une observation superficielle, ou dans le langage enthousiaste des poètes et des vieux voyageurs; mais qu'après tout, il n'y a guère de traditions merveilleuses sans quelque fondement raisonnable.

En jetant un dernier coup d'œil sur l'ensemble des sciences occultes, il me reste presque le regret de n'avoir pu présenter que d'une manière rapide et par conséquent imparfaite les considérations élevées auxquelles elles peuvent donner lieu. Il a fallu être historien avant tout, rassembler des faits nombreux et les coordonner, mettre de l'ordre dans ce qui n'était que confusion,

Nous osons le dire, maintenant il sera impossible d'écrire l'histoire des temps anciens sans examiner profondément les doctrines magiques de l'antiquité ; elles sont liées trop intimement à la religion et aux lois. Les principes magiques des *Vedas*, les oracles des peuples Hellènes, l'aruspicine des Romains, la magie runique des peuples du Nord, la science des nombres, doivent être désormais envisagés largement, ainsi que l'ont fait de nos jours MM. Niebuhr, Ballanche et d'Eckstein.

Quant à ce qui regarde les temps actuels, nous croyons que, sous peine d'errer, il faudra avoir sans cesse à la mémoire ces paroles remplies de sagesse ; elles sont de l'immortel auteur du Calcul des probabilités : « Nous sommes si loin de connaître tous les agens de la nature et leurs divers modes d'action, qu'il serait peu philosophique de nier des phénomènes uniquement parce qu'ils sont inexplicables dans l'état actuel de nos connaissances; seulement nous devons les examiner avec une attention d'autant plus scrupuleuse qu'il parait plus difficile de les admettre. »

BIOGRAPHIE

DES HOMMES LES PLUS ILLUSTRES

QUI SE SONT OCCUPÉS DES SCIENCES OCCULTES,

TANT ANCIENS QUE MODERNES.

AGRIPPA (Henri-Corneille), surnommé *le Trismégiste*, l'un des hommes les plus savans de son temps; il était né à Cologne en 1486. Il embrassa la carrière de la médecine, et se voua presque exclusivement à l'étude des sciences occultes. Il fut accusé de sorcellerie, et sa carrière fut extrêmement orageuse; mais il fut lié avec les hommes les plus remarquables de l'époque. Il mourut fort malheureux en 1535, chez le receveur général de Grenoble. Thevet prétend « qu'il était ensorcelé de la plus fine et plus exécrable magie qu'on puisse imaginer. » Son grand tort fut d'être trop instruit pour l'époque où il vivait. On a fait courir mille bruits ridicules sur son compte; et de graves historiens ont dit, entre autres choses, qu'il se servait habituellement de monnaie de belle apparence, qu'on voyait, bientôt après son départ, se changer en corne, en coquille ou en cuir. On a de lui un ouvrage intitulé *de Occulta*

philosophia, publié en 1533, et traduit plusieurs fois; il a joui pendant long-temps d'une grande célébrité.

AILLY (Pierre d'), fameux astrologue; c'est lui qui, de concert avec *Russilianus Sextus*, a fabriqué l'horoscope de Jésus-Christ que s'est attribué Cardan.

ALBERT (le Grand), autrement *Albertus Teutonicus*, *frater Albertus*, *Albertus de Colonia*, *Albertus Ratisbonensis*, *Albertus Grotus*, évêque de Ratisbonne, né à Lawigen dans la Souabe, en 1193 ou 1205. C'était un dominicain fort instruit, que les démonographes mettent toujours au rang des magiciens. Sa réputation comme sorcier est populaire en France. Il est infiniment probable qu'il se livra à l'étude de la mécanique et de l'alchimie. On assure qu'il mit trente ans à fabriquer un automate qui pouvait résoudre toutes les questions qu'on lui proposait. On appelait cette espèce de statue métallique, l'*androïde* d'Albert le Grand. Il expliqua à Paris la physique d'Aristote. On a fait courir sur le compte du savant dominicain mille contes ridicules, et c'est tout-à-fait à tort qu'on lui attribue les deux ouvrages absurdes qui courent dans les campagnes sous son nom, *le Grand* et *le Petit Albert*. Il mourut âgé et dans un état voisin de l'enfance; quelques personnes pensent qu'il fut canonisé. En défal-

quant de ses ouvrages tout ce qu'il y a de pseudonyme ou de douteux, il en reste assez pour assurer à Albert le titre d'un très-grand polygraphe : il ne fait souvent que commenter Aristote, ou compiler les Arabes.

ALBUMAZAR, astrologue célèbre du neuvième siècle, né dans le Corçaan; il a écrit sur l'origine et sur la fin du monde.

ALBUNÉE, dixième sibylle, surnommée *Tyburtine*, et qu'on assure avoir prédit la naissance du Christ. Nous rappellerons ici les sibylles *Persique, Libyque, Delphique, Erythrée, de Samos, Cumane, Hellespontiaque* et *Phrygienne*. Ce sont les plus connues. Il y a des auteurs qui ajoutent la sibylle *Colophonienne* nommée *Lampisia*, fille de Calchas; *Cassandre*, fille de Priam; la sibylle *Epirote*, la sibylle *Thessalienne*, nommée *Manto; Carmenta*, mère d'*Evandre*, qui joue un grand rôle dans l'Orphée de M. Ballanche, et enfin *Fauna*, sœur de *Faunus*.

ALEXANDRE DE PAPHLAGONIE, célèbre imposteur mis au rang des magiciens, né à Abonotique au deuxième siècle. Il vint à Rome en 174 et fut en grande faveur auprès de Marc-Aurèle.

AMPHIARAUS, célèbre devin de l'antiquité, qui mourut, comme il l'avait prédit, au siége de Thèbes, mais qui ressuscita. Il indi-

quait des remèdes merveilleux en songe.

APOLLONIUS DE TYANES, né un peu après Jésus-Christ, est mis au nombre des philosophes pythagoriciens, et passait pour un des plus habiles faiseurs de talismans de l'antiquité.

APOMAZAR, fameux devin arabe, auquel on attribue plusieurs ouvrages de divination.

APONE (Pierre d'), médecin astrologue, né en 1250, à Albano ou Apono près de Padoue. C'était, selon les démonomanes, le plus grand magicien de son temps, et il fut brûlé en effigie après sa mort.

APULÉE, l'auteur de l'*Ane d'or*, naquit en Afrique, et il fut accusé de sorcellerie à Carthage où il était parvenu à se faire aimer d'une riche veuve. Il plaida lui-même sa cause et la gagna ; on lui attribue divers miracles.

ARGENS (le marquis d'), né en 1704 à Aix en Provence. On a de lui, entre autres ouvrages, les *Lettres cabalistiques*.

ARTEMIDORE, célèbre onéirocritique grec. (Voy. *Bibliog.*)

ARISTOTE. On trouve dans ses œuvres un *Traité de la divination par les songes*, et un autre traité *du sommeil et de la veille*.

ARMIDE. Enchanteresse fort habile, dont la tradition populaire fait une fille d'Arbilan, roi de Damas, et qui fut envoyée par son oncle *Hidraote*, célèbre magicien, contre l'armée

commandée par Godefroy de Bouillon. Le Tasse l'a rendue célèbre.

ARNAULD DE VILLENEUVE ou *Arnold de Villanova*, fameux astrologue, alchimiste et même sorcier selon les démonographes, homme de bien selon les gens sensés. En cherchant la pierre philosophale, il fit des découvertes de la plus haute importance pour la chimie. (Voy. l'*Introd.* et la *Bibliog.* de ce traité.) Il était médecin du pape Clément V; l'inquisition fit brûler ses livres, et il mourut dans un naufrage en 1314.

AVERROÈS. Il a été mis, par quelques auteurs, au nombre des adeptes; il s'est cependant moqué de la magie.

AVICENNE. Il a joui du même avantage que le célèbre Averroès, mais à plus juste titre, puisqu'on a de lui plusieurs traités d'alchimie encore recherchés des adeptes.

BACON (Roger). Ce cordelier anglais si célèbre, auquel on doit de si importantes découvertes, et que ses contemporains avaient surnommé le *docteur admirable*, passa la plus grande partie de sa vie en prison, comme magicien, quoiqu'il ait écrit contre la magie; par une étrange bizarrerie, il croyait cependant à l'astrologie et à la pierre philosophale. Il avait fabriqué, dit-on, une tête d'airain pour savoir d'elle s'il était nécessaire de fortifier

l'Angleterre d'une muraille qui l'entourât complètement. Les uns disent qu'elle répondit *il est temps*, d'autres assurent qu'elle parla au moment où Roger s'y attendait le moins, et qu'il ne put faire usage de sa réponse. Il mourut en 1292 ou 1294. On a de lui le *Speculum alchimiæ*. (Voy. l'*Introd.*)

BASILE VALENTIN. C'est le *Nicolas Flamel* des Allemands; on ne sait même pas si c'était dans le douzième, le treizième ou le quatorzième siècle qu'il vivait. C'est probablement assez gratuitement qu'on lui attribue la découverte de l'antimoine. Les adeptes recherchent son *Azoth sive aureliæ philosophorum*, et les autres ouvrages qu'on a écrits sous son nom.

BAZINE, mère de Clovis, passe dans la tradition pour une habile magicienne.

BODIN (Jean), fameux jurisconsulte du seizième siècle. C'est également l'un des démonographes les plus célèbres de cette époque. Il est connu surtout par sa *Démonomanie des sorciers*, qui ne parut qu'après sa mort, et dont on a fait une édition sous le titre de *Fléau des démons*. Il accepte franchement toutes les rêveries du siècle sur les sorciers, et combat vigoureusement ces fléaux du genre humain. Un semblable ouvrage, si différent de celui de Bekker, a dû, pendant bien long-temps, perpétuer d'épouvantables superstitions.

BOEHM (Jacob), né en 1575, dans la Haute-Lusace, mort à Gorlitz en 1624; il était cordonnier, et se livra avec ardeur à l'illuminisme et à la philosophie hermétique. Dans sa pensée, Dieu était un puissant alchimiste occupé à tout produire par la distillation. Boehm n'en était pas moins une tête à idées profondes et actives; il publia en 1612 son livre intitulé *Aurore naissante*, qui fut bientôt suivi de plusieurs autres ouvrages. Il a eu de nombreux partisans. Saint-Martin a traduit plusieurs de ses écrits, et le regarde comme « la plus grande lumière humaine qui ait paru. »

BOGUET (Henri), mort en 1616, publia un livre d'une atroce férocité, intitulé *Discours des sorciers.* C'est lui qui a fait connaître de la manière la plus détaille les caractères auxquels on reconnaît ceux qui se sont voués au malin esprit. Il fit brûler un grand nombre de prétendus sorciers.

BEKKER ou BECCHER (Balthazar), né en 1634, fut docteur en théologie et ministre à Amsterdam. Il vivait à une époque où les histoires de possessions et de sorcelleries se renouvelaient sans cesse; il prit la résolution de combattre le prétendu pouvoir de Satan, et s'attira ainsi grand nombre de persécutions, surtout quand il eut publié son fameux livre, connu sous le nom du *Monde enchanté* (en

flamand *Betooverde wereld*). Il perdit alors sa place de ministre ; son crime était d'avoir essayé de prouver qu'il n'y a ni possédés ni sorciers, et que le diable n'a aucune influence sur la destinée des hommes, quoique plus tard il ait reconnu son existence. Bekker était prodigieusement laid, ce qui le fit comparer souvent au héros de ses livres. Il eût rendu de bien plus grands services à la cause du sens commun, s'il n'était excessivement fatigant par sa prolixité.

BELMONTE, conseiller au parlement de Provence au seizième siècle; l'un des plus ardens ennemis des sorciers.

BORRI (Joseph-François), né à Milan en 1627, condamné à être brûlé comme hérétique; alchimiste de la reine Christine, à qui il fit dépenser beaucoup d'argent; mort en prison à Rome, en 1695. Il a publié un ouvrage intitulé *la Clef du cabinet du chevalier Borri*, etc.

BROWN (Thomas), médecin anglais, mort en 1682. Il a rendu de grands services par son *Essai sur les erreurs populaires*, trad. en français en 1733, par l'abbé Souchay.

BUNGEY (Thomas), moine anglais, ami de Roger Bacon, et prétendu sorcier comme lui.

CAGLIOSTRO (Joseph Balsamo), né à Palerme en 1748, de parens obscurs, quoiqu'il se dît tantôt fils d'une princesse de Trebisonde, et tantôt descendant de Charles Martel. Il

donna, dès ses premières années, des preuves d'une rare impudence; ses escroqueries le firent bannir de son pays; il vint en France, où il jouit d'une grande célébrité sous le nom de comte Alexandre de Cagliostro. Il eut part à l'affaire du Collier. Arrêté à Rome en 1786, et transféré au château Saint-Ange, il fut condamné à mort comme pratiquant la *franc-maçonnerie*. Sa peine fut commuée en une détention perpétuelle. Il mourut en 1795, au château de Saint-Léon. C'était un très-adroit charlatan, et c'est probablement à tort qu'on lui attribue la misérable rapsodie qui court sous son nom, et qui roule sur l'*Art de gagner à la loterie*. Il a publié, dit-on, un ouvrage sur *la Transmutation des métaux*, Varsovie, 1789.

CALCHAS, fameux devin de l'antiquité.

CALMET (dom Augustin), mort en 1757. Savant bénédictin, connu par son *Dictionnaire de la Bible*, et par sa *Dissertation sur les revenans et les vampires*, pub. en 1751.

CAMPANELLA (Thomas), dominicain, né en 1568 en Italie. Astrologue, persécuté comme magicien, il sortit de prison à la demande du pape. Mort à Paris en 1639. On a de lui six livres d'astrologie, et un ouvrage intitulé *du Sens des choses et de la magie*.

CARDAN (Jérôme), médecin astrologue, né à Pavie en 1501; l'un des hommes les plus

remarquables de son temps. Il paraît qu'il tombait fréquemment dans l'état d'extase. Ses ouvrages ont exercé une grande influence sur ses contemporains. On a de lui un *Traité des songes,* un ouvrage *sur la Subtilité des démons*, et bien d'autres traités relatifs aux sciences occultes, parmi lesquels on remarque la *Métoposcopie.* (V. l'*Introd.*)

CATHERINE DE MÉDICIS, reine de France, née à Florence en 1519, morte en 1589. Elle s'occupait avec ardeur d'astrologie judiciaire. On l'accuse d'avoir porté sur son estomac une peau d'enfant égorgé. C'est elle qui fit construire la fameuse colonne de l'hôtel de Soissons, qu'on voit encore à la Halle au blé; elle y allait consulter les astres, avec Ruggieri.

CHARLES Ier, roi d'Angleterre. Il s'occupait d'astrologie et d'alchimie.

COCLÈS (Barthelemy), le plus fameux chiromancien du seizième siècle. Il a publié un ouvrage latin sur son art.

COMUS, célèbre escamoteur du dix-huitième siècle.

DELANCRE (Pierre), l'un des plus fameux démonographes du seizième siècle. Il était persuadé de la réalité du sabbat, et cela bien malheureusement pour ceux dont il était chargé d'instruire les procès comme sorciers. Il mourut vers 1630. Il a publié deux ouvrages très-

recherchés, dont les titres seuls font assez connaître l'esprit. Le premier est intitulé l'*Incrédulité et mécréance du sortilége pleinement convaincue*. L'autre est plus connu, c'est le *Tableau de l'inconstance des mauvais anges et démons*. Il y donne une topographie complète de l'empire infernal, et il fait connaître le sabbat comme s'il y avait assisté. Ces tristes rêveries sont les résultats des dépositions de plusieurs prétendus sorciers qui n'étaient probablement autre chose que des extatiques.

DELRIO (Martin-Antoine), savant jésuite, né à Anvers en 1551. Il a publié un ouvrage, *les Recherches magiques*, qui a eu une grande vogue. Sa crédulité est à la hauteur de son siècle.

DIDYME, fameuse possédée du dix-septième siècle. On nous a conservé la formule de son pacte avec le diable.

ENGELBRECHT, fameux visionnaire allemand, mort en 1642. Il a publié plusieurs ouvrages et fit un grand nombre de prosélytes.

ETTEILA, pseudonyme d'*Aliette*. Fameux cartomane, qui a publié plusieurs ouvrages sur son art.

FARIA (l'abbé), Portugais métis, né à Goa, mort à Paris il y a peu d'années. C'était un magnétiseur célèbre. Il a publié un ouvrage, *de la Cause du sommeil lucide, ou Etude de la nature de l'homme*, Paris, 1819.

FAUST (Jean). On le considère comme le plus célèbre des magiciens allemands; et de quelque manière qu'on envisage sa vie, c'est un des hommes les plus remarquables de son temps. Il était né à Weymar, au commencement du quinzième siècle. Il se livra à l'étude de la médecine, de la jurisprudence, de la théologie, et probablement à celle des sciences occultes. C'est un des inventeurs de l'imprimerie. Il y a en Allemagne une légende qui renferme le récit merveilleux des prodiges qu'on lui attribue. Tout le monde connaît le chef-d'œuvre de Gœthe, qui roule sur les aventures de Faust. Il ne nous reste aucun ouvrage de ce docteur.

FELGENHAVER (Paul), fameux visionnaire allemand du seizième siècle. Il croyait avoir reçu une mission divine, et il démontre dans sa Chronologie que le monde est plus vieux de deux cent trente-cinq ans qu'on ne le croit.

FIORAVENTI (Léonard), alchimiste du seizième siècle. Il a publié un grand nombre d'ouvrages, entre autres le *Trésor de la vie humaine*, 1570.

FLAMEL (Nicolas). Celui de tous nos alchimistes français, qui a la célébrité la plus populaire. Il est né au quatorzième siècle, et fut tour à tour écrivain public et libraire; il eut dit-on, une vision merveilleuse à la suite

de laquelle il se livra à l'étude de la pierre philosophale. Les adeptes prétendent qu'il a opéré le grand-œuvre, qu'il vit encore en Amérique avec sa femme Pernel. Quoi qu'il en soit, il paraît certain qu'il fut enterré à l'église de Saint-Jacques-la-Boucherie. On met sur son compte un grand nombre d'ouvrages traitant tous d'alchimie, entre autres la *Musique chimique*, qui est fort rare.

GAFFAREL (Jacques), fameux kabbaliste et hébraïsant. Il a laissé plusieurs ouvrages.

GARINET (Jules). Il a publié, en 1818, un ouvrage remarquable sur l'*Histoire de la magie en France*.

GAUFRIDI (Louis-Jean-Baptiste), curé de Marseille. Il vivait au seizième siècle, et a passé pour un des plus insignes sorciers de son temps. Ses dépositions devant les tribunaux sont un tissu d'atrocités dégoûtantes; il avoua tous les crimes qu'on lui imputait, et donna surtout un récit des plus détaillés de la messe du diable. Ce misérable fou mourut sur le bûcher au mois d'avril 1611.

GAURIC (Luc), astrologue napolitain, né en 1476. La reine Catherine de Médicis avait la plus grande confiance en lui. Il a publié divers ouvrages.

GRANDIER (Urbain), l'un des hommes les plus célèbres dont fassent mention les an-

nales de la sorcellerie. Il était curé et chanoine de Loudun. Quelques religieuses du convent des Ursulines de cette ville, qu'il dirigeait, se prétendirent possédées; ses ennemis, qui étaient nombreux, l'accusèrent de magie; il fut convaincu par ses juges d'être en commerce habituel avec Astaroth, Gedon et Asmodée. En conséquence, il fut brûlé vif en 1634. Dans son intéressant ouvrage sur l'état d'extase, M. Bertrand donne les détails les plus neufs et les plus curieux sur le procès d'Urbain Grandier. On a également publié sur cette affaire célèbre un ouvrage intitulé *Histoire des diables de Loudun*.

GREATRAKES (Valentin), charlatan irlandais, qui a fait grand bruit en Angleterre, durant le dix-septième siècle.

GRÉGOIRE VII, élu pape en 1073. On l'accuse dans diverses légendes d'avoir été grand sorcier.

GRILLANDUS (Paul), Espagnol qui a donné plusieurs ouvrages roulant sur la magie.

GUSTENHOVER, orfèvre de Strasbourg, vivait en 1603; célèbre alchimiste.

GYTFE. « Il y avait autrefois en Suède un roi nommé *Gytfe*, qui était sage et habile magicien; » tel est le commencement de l'*Edda*. Je rappellerai ici que la magie runique, qui opérait au moyen des *runes*, me paraît avoir plus

d'un rapport curieux avec la science des nombres. Voici l'opinion de M. Ballanche : « Quant aux runes, on dit qu'on en trouve dans la Tartarie, comme en Danemark, en Norwége et en Suède ; on sait que les runes ont participé à la puissance magique ou divine, attribuée à la poésie primitive de tous les peuples ; elles étaient de plusieurs sortes : il y avait les *runes amères*, les *runes secourables*, les *runes victorieuses*, les *runes médicinales*. » (*Palyngénésie sociale. Orphée*, préface, pag. 36.)

HERMÈS. C'est lui qui a donné son nom à la philosophie hermétique. Il régnait en Egypte, et on lui attribue une foule d'ouvrages merveilleux. Les kabbalistes l'ont en grande vénération. Il nous reste un catalogue des livres sacrés d'Hermès, que Clément d'Alexandrie nous a conservés dans ses *Stromata Thessaliæ*.

HIPPOCRATE. On lui attribue un *Traité des songes*.

ISLE EN JOURDAM (Mainfroi de l'), habile devin du temps de Charles le Bel.

ISAAC (de Hollande, les deux), célèbres alchimistes, en grande vénération parmi les adeptes. On leur doit plusieurs découvertes utiles. On les met au rang des Riplay, des Van Zuchten, des Sendi Govius, des Morien, des Artesius.

JACQUES Ier, roi d'Angleterre. Il a donné

un gros volume intitulé *Démonologie*, où il prouve que les sorciers sont dans un commerce abominable avec le diable.

JAMBRÈS et JAMNÈS, sorciers d'Egypte, qui combattirent par leurs prestiges, les merveilles opérées par Moïse.

JARNVID, magicienne de Jarnvid, dont il est question dans la *Völuspá*; elle est mère de plusieurs géans qui ont tous la forme de bêtes féroces.

JEHAN DE MEHUNG, auteur du *Roman de la rose*. On prétend qu'il y a caché le secret de la philosophie hermétique.

JÉROME (saint). On lui attribue un livre célèbre de nécromancie, l'*Art notoire*.

JUIF ERRANT. (*Voy.* page 108.)

KIRCHER (Athanase), jésuite allemand, né à Fulde, mort à Rome en 1680; c'était un des hommes les plus remarquables de son temps, mais il n'avait pas encore su dégager la science du merveilleux; son monde souterrain est quelquefois un monde kabbalistique en raison des êtres fantastiques dont il peuple l'intérieur du globe. On lui doit la lanterne magique.

LAENSBERG (Mathieu), chanoine de Saint-Barthelemy de Liége, qui vivait au commencement du dix-septième siècle. Astrologue populaire, bien connu. Le plus ancien exemplaire de l'almanach qu'il publiait, est de

1636. (Voy. la *Biog.* de la MÉTÉOROLOGIE.)

LANGLET-DUFRESNOY (Nicolas), né en 1674, mort en 1755. Philologue et historien célèbre, qui a composé une *Histoire de la philosophie hermétique*, et un *Traité des apparitions*, auxquels ont fréquemment puisé ceux qui ont écrit après lui sur ces matières. Son érudition est pleine de conscience, et c'est un guide assez sûr quand on veut se livrer à l'étude de l'histoire des sciences occultes.

LE GENDRE (Marquis). Il est auteur d'un *Traité de l'opinion*. Le septième volume renferme des détails consciencieux sur les sciences occultes.

LOYER (Pierre, sieur de la Brosse le), né en 1550. Fameux démonographe qui a écrit un *Traité sur les spectres et les esprits*, qu'il a dédié à Dieu. Cet ouvrage, divisé en huit parties, est plein d'une érudition indigeste.

MÉDÉE. Fameuse magicienne de l'antiquité, à laquelle les kabbalistes attribuent un livre qui porte son nom.

MELUSINE (la fée), fille d'Elinas roi d'Albanie, et de la fée *Pressine*; être fantastique très-célèbre en France, et dont l'histoire est liée à celle de Lusignan. Jean d'Arras a recueilli, en 1387, les traditions populaires relatives à Melusine.

MERLIN ou plutôt MERDHIN, né dans l'île

de Sein, enchanteur célèbre. C'était un barde plein d'enthousiasme du cinquième siècle. Le *Kimrodorion* renferme des fragmens de ses poésies. (V. *Enchanteurs*.) Nous ajouterons qu'on les possédait probablement dans leur intégrité, au neuvième siècle, et qu'elles furent recueillies par Turpin, moine de Saint-Denis, qui mourut vers l'an 760 ou 800.

MESMER (Antoine), né en 1734, mort en 1815. Il est difficile de l'apprécier en peu de mots, car il joignait la science au charlatanisme. Après avoir étudié la médecine, il s'occupa de kabbale et d'astrologie : il établit le premier les principes du magnétisme animal, science nouvelle, qu'on ne sait encore comment qualifier. Mesmer a publié divers ouvrages sur *l'Influence des planètes*, et sur *le Magnétisme animal*.

MOLAI (Jacques), dernier grand-maître des Templiers. Nous ne citons ici ce grand nom historique que pour rappeler quelques faits importans relatifs à la secte des Templiers, qu'on dit exister encore. Quelques personnes pensent que les anciens templiers ne furent pas persécutés uniquement à cause de l'envie qu'on portait à leurs immenses richesses, mais bien pour une cause religieuse qu'on ne voulut pas développer, et qu'on cacha sans doute sous le nom de magie. On prétend que les Templiers mo-

dernes ont les preuves écrites de ce fait, et qu'ils ont même en leur possession un évangile particulier qui a été remis par les Joannites, et qui est d'une haute antiquité. L'ancien système des Templiers renfermait, dit-on, les principes de ce que quelques personnes appellent le *Nouveau christianisme*. — Pour complèter ces renseignemens, beaucoup trop rapides relativement aux Templiers anciens et modernes, il est bon de lire l'ouv. portugais *de Ferreira*, les *Monumens hist. sur la condamnation des Templiers*, excellent ouvrage de M. Raynouard, et l'*Hist. des Sectes*, de M. Grégoire, édit. de 1826.

MOREAU, chiromancien du dix-neuvième siècle, mort récemment. On prétend que Napoléon le consulta et qu'il lui prédit ses malheurs.

NAUDÉ (Gabriel), fameux bibliographe. Il a écrit une *Apologie des grands hommes soupçonnés de magie*.

NOSTRADAMUS, médecin et astrologue célèbre, né en 1503. Sa réputation de prophète est populaire, grâce à ses *Centuries* publiées à Lyon en 1555. C'est un recueil de mauvais vers où l'on trouve tout ce que l'on veut, grâce à leur forme énigmatique. Cet ouvrage a eu une vogue prodigieuse. Nostradamus est mort à Salon en 1566.

OVIDE. On lui attribue un livre de magie, intitulé *le Livre de la vieille*.

PARACELSE. Les adeptes lui donnent le titre poétique d'*Aurore du grand-œuvre*. C'est leur héros; il est né dans le canton de Zurich en 1493. Ce qu'il y a d'assuré, c'est que ce fût le plus grand médecin de son temps. En se livrant à l'alchimie, il fit, comme Roger Bacon et Villeneuve, les découvertes les plus précieuses. Quoiqu'il s'annonçât comme ayant découvert le grand-œuvre, il fut pauvre, et mourut assez jeune en 1541.

PASQUALIS (Martinez), illuminé célèbre, professeur de Saint-Martin, avec lequel on l'a quelquefois confondu.

PIC DE LA MIRANDOLE (Jean). Il ne croyait pas à la magie, mais il croyait à la kabbale.

POSTEL, l'un des hommes les plus remarquables du seizième siècle, et le visionnaire le plus exalté de cette époque.

RETZ (Gille de Laval de), maréchal de France, accusé de magie et de crimes abominables qu'il avait commis réellement. On assure qu'il était fou; il fut brûlé vif en 1440.

RUGGIERI (Cosme), fameux astrologue florentin. Il fut en grand crédit auprès de Catherine de Médicis. En 1574, on le mit à la question.

RAYMOND (Lulle), qu'il faut mettre au nombre des adeptes les plus ardens de la philo-

sophie hermétique, partage avec Paracelse l'admiration des alchimistes. Il est né à Majorque en 1335, où on l'honore comme un saint. Contemporain d'Arnaud de Villeneuve, il avait comme lui une vaste instruction, et voyagea continuellement. Outre l'étude de l'alchimie, il avait trois choses à cœur, presqu'aussi difficiles à exécuter que la pierre philosophale. Il voulait que tous les ordres de chevalerie fussent réunis en une seule congrégation, qu'on supprimât les ouvrages d'Averroès, et enfin qu'on établît des monastères dans toutes les parties du monde. Raymond Lulle a professé à Paris, rue de la Boucherie, son *Grand art général*, contre Aristote. Il fut lapidé sur les côtes de Barbarie, et l'on prétend que l'or potable avait prolongé sa vie jusqu'à l'âge de cent quarante-cinq ans. (V. l'*Introd.*)

SAINT-GERMAIN (le comte de), charlatan célèbre du XVIII[e] siècle, sur lequel on n'a jamais su à quoi s'en tenir; il voulait se faire passer pour contemporain de J.-C. Quelques personnes le croyaient petit-fils de Henri IV.

SAINT-MARTIN (dit *le Philosophe inconnu*), illuminé célèbre, né le 18 janvier 1743. Il embrassa d'abord la vie militaire; mais ayant entendu Martinez Pasqualis à Lyon, il se livra à la théosophie avec ardeur. Il est mort en 1783. On a de lui plusieurs écrits recherchés,

et il compte encore de nombreux partisans parmi des hommes fort instruits. Ses trois principaux ouvrages sont : *Tableau naturel des rapports qui existent entre Dieu, l'homme et l'univers*, 1784, in-8°.— De *l'Esprit des choses, ou Coup d'œil philosophique sur la nature des êtres et sur l'objet de leur existence*, 2 vol. in-8°. — *L'Homme de désirs*, souvent réimprimé.

SWÉDENBORG (Emmanuel), né à Upsal en 1688, célèbre illuminé. Il voyagea beaucoup, mais vécut en général caché. Il ne s'ouvrait qu'avec réserve On dit que quand il avait achevé un de ses traités, il s'embarquait pour l'aller faire imprimer à Amsterdam ou à Londres. Ses mœurs étaient d'une grande pureté, et il avait acquis une instruction remarquable. Il a écrit plusieurs ouvrages étrangers à l'illuminisme, qui roulent sur la minéralogie, la physique, les mathématiques et l'astrologie. Il a même éclairci quelques points de littérature, et s'est occupé des Sentences de Sénèque et de Publius Syrus. Il expira doucement à Londres, le 29 mars 1772, à cinq heures du soir, après avoir demandé à deux femmes qui étaient près de lui, l'heure qu'il était. Ses dernières paroles ont été : « *Voilà qui est bon, je vous remercie, Dieu vous bénisse.* » (V. pour ses ouv. de théosophie, la *Bibliog.*)

SYLVESTRE II, pape en 999, l'un des

hommes les plus instruits de son temps, et par conséquent réputé magicien. On prétend même qu'il n'était monté sur le siége pontifical qu'en raison d'un pacte avec le diable.

TORQUEMADA (Antoine de), Espagnol. Son *Hexameron*, traduit en français en 1582, renferme une foule d'histoires plus merveilleuses les unes que les autres.

TROIS-ÉCHELLES. Célèbre sorcier de Charles IX. Ce roi le fit brûler, et dans l'interrogatoire qui précéda sa condamnation, il avoua qu'il y avait, au temps où il vivait, plus de dix-huit mille sorciers en France.

TUBALCAIN, célèbre enchanteur.

VILLARS (l'abbé de). C'est un des auteurs qui ont le plus écrit sur la kabbale, mais de telle sorte que l'on ne peut savoir s'il y croyait ou si c'était un simple jeu d'esprit. Il est bien loin d'avoir abordé les secrets de la haute kabbale. Il fut assassiné sur la route de Lyon en 1673.

VOLA. C'est la dénomination de l'antique sibylle du Nord. M. Ballanche dit, dans sa *Palingénésie*, que « Vola désigne la paume de la main, symbole très-expressif dans le langage figuré de ces temps. Le mot est resté avec cette signification en latin. Il fut, chez les Etrusques, le nom général de toute ville considérée comme cité mystique. Une *Edda* porte le nom de la *völuspá*, oracle de la prophétesse Vola. Vö-

luspà est un mot composé qui, après avoir été le nom d'une poésie, devint le nom des prophétesses des nations celtiques. Ce mot, que M. Ballanche a raison de regarder comme composé, j'en ai cherché la racine, et j'ai trouvé dans le *Lexique de Resenius : vol,* querela, lamentatio, *völa* misere queri, *spa* vaticinium. On pourrait dire que voluspa signifie oracle de tristesse. Il importe beaucoup, je pense, dans l'étude des sciences occultes, de spécifier la signification réelle des noms. C'est ainsi que *mage* signifiant savant en persan, ce mot seul donne l'idée de la magie primitive. Les parsis modernes ont conservé le mot *magoy.*

WAYLAND, espèce d'enchanteur, forgeron, instruit par deux nains de la montagne Kallova à fabriquer des armes enchantées. Il est célèbre dans les légendes du Nord. On peut consulter à ce sujet une dissertation pleine d'intérêt, due à M. Depping. (V. *Mém. de la Soc. des antiquaires de France,* t. 5, p. 223.)

WIERUS (Jean), démonographe allemand fort célèbre, élève du fameux Agrippa. Il connaissait si bien les divers personnages de la monarchie infernale, qu'il les désigne par leurs noms et par leurs fonctions. Son principal ouvrage a été traduit en 1569, sous le titre *des Cinq livres de l'imposture et tromperie du diable.*

BIBLIOGRAPHIE
DES SCIENCES OCCULTES,
OU
CATALOGUE RAISONNÉ
DES PRINCIPAUX OUVRAGES RELATIFS A CETTE MATIÈRE.

Ouvrages qui traitent spécialement de l'art divinatoire.

ARTEMIDORI *Daldiani philosophi de somniorum interpretatione,* lib. v, a Jano Comario latinâ linguâ conscripti.— Ce livre a été traduit en français et dans presque toutes les langues. C'est un des ouvrages les plus complets qu'on ait sur la matière, et il a l'avantage de faire connaître les idées des anciens sur la divination par les songes.

BELOT (Jean), curé de Milmont. Ses œuvres contiennent : la *Chiromancie, physionomie, l'Art de mémoire, Traité des divinations, augures et songes.* Rouen, 1688. In-12.

APOMAZAR, *Des significations et événemens des songes.* Paris, 1581. In-8°.

HIERONIMI CARDANI *somniorum syne-*

siorum libri IV, 1585. In-4°. — Comme dans tous les ouvrages de Cardan, on remarque dans ce livre une vaste érudition.

LENGLET DUFRESNOY, *Dissertation sur les apparitions, les visions et les songes.* 4 vol. in-12. — Ouvrage curieux et qui jouit d'un assez grand succès.

L'ART *de se rendre heureux par les songes en se procurant telle espèce de songe qu'on puisse désirer.* In-12. — Le titre singulier de cet ouvrage suffit pour le faire juger. La lecture en est assez amusante. Quelques personnes l'ont attribué à Franklin.

PEUCERI *commentarius*, etc. Francofurti, 1693. — Les commentaires de Peucer, qui roulent sur les principales espèces de divination, ont été traduits en français en 1584. L'ouvrage ne manque pas d'érudition.

CRASSET, *Dissertation sur les oracles et les sibylles*, etc. Paris, 1678.

On peut joindre à cet ouvrage le traité de COMMIER, sur la même matière, et le *Panthéon des oracles divertissans*, publié en 1654.

FONTENELLE, *Traité des oracles.* — Ce livre, écrit d'une manière fine et spirituelle, eut beaucoup de succès quand il parut : on a écrit pour le réfuter deux gros volumes chargés d'une érudition pédantesque, qui tombèrent dans l'oubli.

NOSTRADAMUS, *ses prophéties*. Troyes, 1570. In-8°. — Avec un peu d'imagination on peut trouver dans les prophéties de Nostradamus tout ce qu'on veut y rencontrer. Ses *Centuries* sont écrites en vers passablement mauvais.

On doit y joindre les *Centuries* d'Antoine MIZAUD, le *Mirabilis liber*, et les *Prophéties* de sainte CÉSAIRE, qui, depuis quelques années, ont repris de la vogue, parce que, dit-on, plusieurs événemens de la révolution y ont été clairement prédits.

LA PROGNOSTICATION *pantagrueline*, imprimée près d'un demi-siècle avant les Centuries de Nostradamus, est, comme le dit M. Nodier, la satire la plus comique et la plus ingénieuse de cette infirmité de l'esprit humain. (V. *Mélanges d'une petite biblioth.* Il y a des choses curieuses sur les songes et sur Nostradamus.)

MOULT, *Prophéties perpétuelles et très-curieuses*. Paris, 1741. — Ouvrage curieux.

VOLUSPA. V. *les Eddas* pub. par RESENIUS. — Ce sont les oracles sibyllins des peuples du Nord.

Astrologie, astrologie judiciaire, chiromancie, métoposcopie.

APHORISMES *d'astrologie, tirés de Ptolé-*

mée, Hermès, Cardan, Munfædus, traduits en français par A. C., et augmentés d'une préface par MEYSSONIER. Lyon, 1657. In-12. — Cet ouvrage, extrait des astrologues les plus célèbres, donne une idée assez complète des principes de la science, et peut prouver mieux que toutes les dissertations du monde combien sont illusoires les bases sur lesquelles elle s'asseoit.

ROYER DE LA BLINIÈRE. *Traité des influences célestes et terrestres.* Avranches, 1671. In-8°. — Ce traité curieux est devenu rare.

PORTOE (J.-B.). *Physiomiæ celestis*, lib. VI. Lugd. Bat., 1645. — Cet ouvrage d'un célèbre astrologue italien a été probablement d'abord écrit en langue vulgaire; il a joui, parmi les rêveurs, d'une haute réputation.

VILLON (Ant. de). *L'Usage des Ephémérides, avec la méthode de dresser et corriger toutes sortes de figures célestes*, etc. Paris, 1624. 2 vol. in-8°. — C'est un des traités les plus détaillés qu'on ait écrits sur l'art de deviner par l'inspection des astres.

Pourvu qu'on joigne à cet ouvrage *l'Astrologie* d'OTHON (latin); celle de Jean TAXIL; et le traité de RANTZEAU, sur la même matière, on peut devenir fort grand astrologue.

OGERFERRIER, *Jugemens astronomiques sur les nativités.* Lyon, 1581. — Cet ouvrage

roule particulièrement sur les divers horoscopes qu'on peut tirer d'après la disposition des astres, lors de la naissance d'un individu.

Angeli, Carello, Magini et Goclen ont écrit à diverses époques sur la même partie de l'astrologie, de même qu'Assuerus, Ganivet, Argol et Perchon ont traité de celle qui a rapport à la médecine.

Si l'on est curieux de lire les divers ouvrages qui ont été écrits contre l'astrologie, on peut consulter :

MOLLAN, *Cartel aux judiciaires et céloteurs astrologues*. Lyon, 1585. — C'est un des plus anciens traités sur cette matière.

HEURTENYN, *L'Incertitude et tromperie des astrologues judiciaires, avec la condamnation de leur art*. Paris, 1619. In-8°.

On peut joindre à cet ouvrage le traité de Pithois, et celui de Bordelon qui a joui d'une grande estime, et qui parut en 1689.

DRYANDRUS, *de Chiromantiâ*, lib. III. Malpurgi, 1538. — C'est un des plus anciens traités que l'on connaisse sur la chiromancie.

TAISNIERI *Opus chiromantiæ absolutissimæ theoricam et artem continens*, etc. Coloniæ, 1562. — Cet ouvrage a été traduit en français, et est un des traités les plus complets qu'on ait sur cette matière. Il contient onze cent quatre-vingt-dix figures de mains différentes.

TRICASSE DE CERESARS (1583), PERUCHIO (1633), SICLAIR (1666), RAMPALLE, CATAN, INDAGINE, ont également écrit sur la chiromancie.

CARDANI *Metoposcopia.* Lutetiæ, 1658. In-fol. — Cet ouvrage de Cardan, traduit en français par LAURENDIÈRE, est à coup sûr un des plus anciens qu'on ait écrits sur la physiognomonie. Il est divisé en treize livres et contient huit cents figures de la face humaine. Il est suivi du *Traité de* MELAMPUS.

La *Physionomie humaine* de PORTA (1660), la *Physionomie naturelle* d'Ant. DUMOULIN, (Lyon, 1550), et l'ouvrage plus ancien de Barthélemy COCLÈS (1546), sont des traités plus ou moins complets sur la même matière, parmi lesquels on distingue surtout celui de Porta.

LAVATER (Gaspard). *Essai sur la physiognomonie.* 3 vol. in-4°. — Cet ouvrage est trop célèbre pour qu'on le fasse connaître ici plus en détail.

DE LA TAILLE. *La Géomancie pour savoir les choses passées, présentes et futures,* etc. 1547.

Et joignant à cet ouvrage ceux de PISIS (1637) et de COLONNE (1726), on saura tout ce qu'on peut savoir relativement à l'art de deviner par les cercles tracés sur la terre, et même par le marc de café.

ETTEILA (Pseudonyme Aliette). *Manière de se récréer avec le jeu de cartes nommé tarot, avec la Philosophie des hautes-sciences*, etc. 1783. — C'est, je crois, la dernière édition des divers traités d'Etteila sur la cartomancie; il contient des renseignemens sur plusieurs autres genres de divination.

Voyez également Laurent LESPRIT, sur *les Dez* (1549); et l'ouvrage de VAUDREMONT.

VALLEMONT. *Traité de la baguette divinatoire*. 1693. — C'est un des plus anciens traités de rhabdomancie moderne.

DISSERTATION *sur la baguette de Jacques Aimar*, par BARBIER. — A fait beaucoup plus de bruit en 1692.

BOUDOT (1697), André RENAUD (1693), ont écrit contre cette science.

TRISTAN (le comte de). *Essai de Bacillogire*. In-8°. 1826. — Cherche à expliquer par les lois de la physique et par la propriété conductrice des corps pour l'électricité, les divers effets de la baguette divinatoire.

Kabbale, magie, évocations.

CLAVICULÆ *Salomonis*. — Nous ne répéterons pas ce que nous avons déjà dit sur l'authenticité de cet ouvrage; il y en a une édition jointe à *la Magie des anciens* d'ARBATEL, et à *la Géomancie* de VEGELIUS (Franc. 1686), qui

est estimée. On prétend que l'ouvrage a été traduit par le rabin Abognazar. — Je connais plusieurs MSS. de cet ouvrage; il y en a un célèbre indiqué dans le *Cat. des livres curieux, singuliers et rares.* 1805.

SALWIGT. *Opus mago-cabalisticum et theologicum.* Francfort, 1719.—Cet ouvrage, écrit en allemand, est un des livres les plus curieux qu'il y ait en ce genre; il traite non-seulement des créatures invisibles, mais du système magique de l'univers, et de la position du paradis.

HORST (Grég.-Conrad). *Bibliothèque magique* (en allemand). 2 vol. in-8°. 1820 et 1821. — Ouvrage rempli de faits importans.

VILLAR le comte de Gabalis, ou *Entretiens sur les sciences secrètes.* 1700. — C'est le traité que l'on consulte habituellement, mais il n'apprend rien sur la véritable kabbale des Juifs.

Pic de La Mirandole, Khunrath (1598, lat.), Reuchlin, Von Velling (1735), en disent infiniment davantage.

AGRIPPÆ (Cornelii), *de Occultâ philosophiâ.* 1533. — Cet ouvrage célèbre a été réimprimé mainte et mainte fois. Il a été traduit dans presque toutes les langues, et il n'est pas bien certain que son auteur crût à ce qu'il avait écrit.

Les *OEuvres magiques d'Agrippa,* par P. d'A-

BAR, *avec des secrets occultes*, 1727, renferment tout ce que les amateurs peuvent désirer en ce genre.

Il serait cependant bon d'y joindre les ouvrages suivans :

BONA. *Traité du discernement des esprits.* 1675.

VALDERAMA. *Hist. générale du monde.* 1617.

BEKKER. *Le Monde enchanté.* 4 vol. — Ouvrage ennuyeux, mais qui fut fort utile quand il parut, et qu'on doit considérer sous le rapport historique.

MALDONAT. *Traité des anges et des démons.* 1616.

CRESPET et MONTROEIL peuvent terminer ce coup d'œil déjà trop étendu sur la bibliologie kabbalistique, et de la haute magie.

FIARD (l'abbé). *La France trompée par les démonolâtres.* 1803. — Ouvrage curieux à cause surtout de l'époque où il a paru.

Magie blanche.

DECREMPS. *Magie blanche dévoilée.* 3 vol. in-8°.—*Suite de la magie blanche.* 1 vol. in-8°. — Cet ouvrage d'un homme remarquable à tous égards et qui est mort dernièrement, renferme la solution la plus ingénieuse de tous les

tours d'escamotage connus dans le dix-huitième siècle.

GALE'S, *Cabinet of knowledge or miscellaneous recreations*, etc. 1 vol. in-12. — Ce petit ouvrage anglais est rempli d'expériences curieuses.

LE VENTRILOQUE, ou *l'Engastrimithie*, par DE LA CHAPELLE. Paris, 1772. 1 vol. in-12.

Démonologie, sortiléges, enchantemens, sorciers, possédés.

BODINI *de Magorum demonomaniâ*. 1603. — La *Démonomanie des sorciers* de Bodin a été traduite en allemand et en français dès 1582. L'auteur est un des plus terribles ennemis du malin esprit, et il décrit ses ruses dans tous les détails. C'est à juste raison qu'il se donne à lui-même le nom de *fléau des sorciers.*

NODÉ. *Déclaration contre l'erreur exécrable des maléficiers, sorciers, enchanteurs*, etc. 1578. — L'auteur, qui était minime, est encore plus ardent dans sa haine que Bodin.

WIER. *Cinq livres de l'imposture et tromperie des diables*, etc. 1569. — Cet ouvrage, traduit du latin, a déjà été cité; il a eu plusieurs éditions. On peut y joindre le *Pandæmonium.*

L'ouvrage de MASSÉ (1579), qui roule sur la même matière, est pour le moins aussi détaillé.

LETTRES *de M. de Saint-André au sujet*

des maléfices et des sorciers. Paris, 1725.

En joignant à cet ouvrage la réponse de M. Boissier, on aura un cours de démonomanie assez curieux.

DÆMOMACI, *hoc est, de Obsessis à spiritibus dæmoniorum*, a Petro Thyreo. 1598. — Il y a eu plusieurs éditions de ce traité.

TRAITÉ *de la mélancolie : savoir si elle est la cause des effets qu'on remarque dans les possédés de Loudun.* 1735.

Si l'on joint à cet ouvrage l'*Histoire des diables de Loudun*, 1752; l'*Histoire de Jean Bertet*, 1732; on aura une juste idée de la manière dont on considérait la sorcellerie à cette époque assez rapprochée de nous.

L'*Histoire de la possession des religieuses de Louviers*, par Boisroger, renferme des extravagances analogues.

LAVATER (Loys). *Trois livres des apparitions des esprits*, etc. Zurich, 1581. — Ouvrage très-complet sur cette matière.

LE LOYER. *Livre des spectres ou apparitions*, etc. Angers, 1586. In-4°. — Livre classique en ce genre, plus estimé que Taillepied, qui a paru en 1616, et Schelvig, qui date de 1709. D. Calmet (1751) a plus d'érudition que Le Loyer.

LE LIVRE *des prodiges*, etc. Paris, 1802. — Ce livre a été, je crois, réimprimé.

BROGNOLO *manuele exorcistorum ac parochorum*. Lugd. 1658.—Après avoir fait connaître les livres qui ont rapport aux spectres et aux possessions, il était bon de signaler un des meilleurs livres d'exorcisme.

POLIDORE, MENG et STAMPA ont donné le *Trézor de l'exorciste*. 1608.

EYNATHEN est auteur d'un *Manuel* qui a paru en 1619 et qui roule sur la même matière.

Alchimie, philosophie hermétique, pierre philosophale.

DIVI RAYMUNDI LULLI *Ars inventiva veritatis. Tabula generalis. Comment. in easdem*. 1500. In-fol. — C'est l'édition *princeps* d'un des plus fameux traités d'alchimie qui ait été écrit. Il a été réimprimé en 1513, 1546, 1578, et abrégé, sous le titre de *Codicilus seu Vade mecum Raymundi Lulli*, en 1652, par GERMAIN.

BERNARD DE TREVISAN. *La Turbe des philosophes et la parole délaissée, suivie de deux traités de* DREBBEL.

ARNALDI VILLANOVANI *Opera omnia*. 1585. — Cet ouvrage du père de la chimie contient de précieuses origines au milieu d'extravagantes rêveries.

AUREOLI Ph. PARACELSI *de summis naturæ mysteriis*, lib. III. *Ejusdem archidoxo-*

rum de secretis naturæ mysteriis, lib. x. 1570. In-8°. — Pour comprendre l'importance de cet ouvrage, où tant d'erreurs se trouvent mêlées à la vérité, il faut se rappeler que Paracelse était le plus grand médecin de son temps, et qu'il prétendait avoir trouvé le grand-œuvre. Ses ouvrages ont été réimprimés fréquemment.

LES TROIS *Traités de la philosophie naturelle* d'ARTHEPHIUS, Nicolas FLAMEL et SYNESIUS, trad. par ARNAUD DE LA CHEVALLERIE. — Ouvrage estimé des adeptes.

Il en est de même de D'ESPAGNET (1651), NUISEMENT (1620), GABELLA (1615), MAIER (1651) (ce dernier a été fréquemment réimprimé), NORTON (1630), ROCHAS (1643), VALENTIN, l'AGNEAU (1652), et de *la Théotechnie ergoscomique* de BARLET (1657), qui fut suivie des *Secrets cachés de la philosophie* par CROSSET DE LA HAUMERIE (1722).

LE MIROIR *d'alchimie* de JEHAN DE MEUNG, avec *la Table d'Emeraude* d'HERMÈS, *les secrets* de KALIB juif, ensemble l'*Admirable puissance de l'art de la nature*, par Roger BACON. 1712. — Avec ces trois traités on sera bien malheureux si l'on ne trouve point le grand-œuvre, surtout si on a la patience de les lire.

PLANIS CAMPI (1633); *le Tombeau de la pauvreté par un philosophe inconnu* (1673); *la Lumière tirée du chaos* (1784), par GRASSOT;

et *le Règne de Saturne*, publié en 1780.

CHEVALIER (Sab. H. de). *La Clef du sanctuaire philosophique*. 1784. 8 vol. in-12.

. EXISTENCE *de la pierre merveilleuse des philosophes*. Paris, 1783.

LE PYMANDRE.— C'est un livre attribué à Mercure, et composé dans les premiers siècles de l'Eglise. Il renferme les principes de la philosophie hermétique.

LENGLET DUFRESNOY. *Catalogue raisonné des écrivains qui ont écrit sur la philosophie hermétique*. 3 vol. in-12.— Livre consciencieusement fait.

Sociétés sécrètes, illuminisme, magnétisme animal, extase.

AUREUM *Speculum redivivum sapientiæ Domini. Opus Theosophus*, Henrici MADATHANI medici et aureæ crucis fratris. Altona, 1785. In-fol. — Cet ouvrage, écrit en allemand, est d'une très-grande rareté; il contient, dit-on, les plus hauts secrets de la kabbale, de la philosophie hermétique et de la maçonnerie.

EFFROYABLE *paction faicte entre le diable et les prétendus invisibles*. 1623.

EDICT *d'Espagne contre la détestable secte des illuminés*. 1723. In-8°. — Les titres seuls de ces deux ouvrages font assez comprendre dans quel esprit ils ont été écrits.

SAINT-MARTIN ou *le Philosophe inconnu.* (V. *Biographie.*)

BOEHM (J.). *Les Trois principes de l'essence divine*, etc.

NAUDÉ. *Instruction à la France sur la vérité des frères de la Rose-Croix.* 1628.

LA MAÇONNERIE *écossaise comparée avec les trois professions et le secret des Templiers du quatorzième siècle.*

ORIENT *de Londres* (1788) *mêmeté des quatre vœux de la compagnie de Saint-Ignace, et des quatre grades de la maçonnerie de Saint-Jean.* 1788. 2 t. en 1 vol. in-8°.

LES PLUS SECRETS *mystères des hauts grades de la maçonnerie dévoilés, ou le vrai rose-croix.* Jérusalem, 1768.

RITUEL MAÇONNIQUE *pour tous les Rites*, par le F.·. Chev.·. de tous les Ord.·. Maç.·. In-8°.

SWÉDENBORG. *Arcana celestia* ou *Arcanes celestes, Recueil des mystères célestes et spirituels cachés sous la lettre de la parole de Dieu*, renfermant particulièrement l'explication de la Genèse et de l'Exode. 8 vol. in-4°. Londres, 1747, 1758.—Il faut joindre à ce grand ouvrage : *de Cœlo et inferno*, 1758. *De Novâ Hierosolymâ*, 1758. *De Ultimò judicio, Sapientia angelica*, Amst. 1763. *Apocalypsis revelata*, 1766. *Deliciæ sapientiæ de amore conjugiali*,

1758. *Summaria expositio doctrinæ novæ ecclesiæ*, 1769. *De Commercio animæ et corporis*, 1769. — Swédenborg a publié des ouvrages d'anatomie et de médecine; il a laissé de nombreux manuscrits d'ouvrages théosophiques, parmi lesquels on a fait imprimer *Clavis hieroglyphica arcanorum naturalium et spiritualium*, 1784. *Apocalypsis explicata*, 1785 à 1789. 4 vol., etc. — La plupart de ses ouvrages ont été traduits en français, par J.-P. Moet.

DELEUZE. *Instruction pratique sur le magnétisme animal.* Paris, 1825. In-12.

Le même. *Histoire critique du magnétisme animal.* Paris, 1819. 2 vol. in-8°. La première édit. a paru en 1813.

BERTRAND (Alex.). *Traité du somnambulisme et des diverses modifications qu'il présente.* 1822. 1 vol. in-8°.

Le même. *Du Magnétisme animal en France, et des jugemens qu'en ont porté les sociétés savantes, et suivi de considérations sur l'état d'extase dans les traitemens magnétiques.* 2 vol. in-8°. — Cet ouvrage, d'une haute importance, renferme une doctrine qui mérite l'examen le plus approfondi des observateurs. (V. l'*Introd.*)

VIREY, art. *Magnétisme animal du Dictionnaire des sciences médicales.*

ESQUISSE *de la nature humaine expliquée*

par le magnétisme animal. Paris, 1826. In-8°. — Cet ouvrage, écrit d'une manière simple et élégante, renferme des passages pleins d'intérêt. L'auteur prépare un ouvrage très-important sur la *physiologie psychologique.*

L'HERMÈS, *journal du magnétisme animal.* —Recueil mensuel qui a paru durant plusieurs années, et contenant souvent des articles curieux ou importans, notamment de l'auteur de l'ouvrage précédent.

Ouvrages critiques et philosophiques, ou qui renferment des renseignemens importans, publiés récemment sur les sciences occultes.

COLLIN DE PLANCY. *Dictionnaire infernal.* Paris, 1822. 4 vol. in-8°, avec un atlas. 2e édit. — Ouvrage curieux qui renferme un grand nombre de faits.

GARINET (Jules). *Hist. de la magie en France.* Paris, 1818, 1 vol. in-8°.

SALGUES. *Des Erreurs populaires.* Paris, dernière édit., 1829. 2 vol. in-8°.

EUSÈBE SALVERTE. *Des Sciences occultes,* ou *Essai sur la magie, les prodiges et les miracles.* Paris, 1829. 2 vol. in-8°. (V. l'*Introd.*) — Une des choses les plus curieuses de cet ouvrage, est le passage où l'auteur prouve que les anciens connaissaient les phénomènes de l'électricité et les paratonnerres.

ECKSTEIN (baron d'). *Le Catholique.* Paris, 1830. 16 vol. in-8°. — Cet ouvrage périodique renferme de précieuses considérations sur les doctrines magiques de divers peuples de l'antiquité, notamment sur la magie des peuples du Nord, sur les nombres, etc., etc.

REINAUD. *Monumens arabes, persans et turcs du cabinet de M. le duc de Blacas et d'autres cabinets, considérés et décrits d'après leurs rapports avec les croyances, les mœurs et l'histoire des nations musulmanes.* Paris, 1828. 2 vol. in-8°, avec pl. — Tel est le titre que doit porter désormais le livre de M. Reinaud. Nous devons à l'obligeance de cet orientaliste distingué une explicatien nouvelle du mot *bedouh,* qui joue un si grand rôle dans la magie orientale, et qu'on prétend être gravé sur l'anneau de Salomon. Ce mot, dont on a ignoré jusqu'ici la véritable origine, paraît avoir une source purement kabbalistique, selon M. Reinaud. « Nous avons dit que les Orientaux attachaient d'immenses vertus aux carrés :

492
357
816

et que souvent ils traduisent chacun des chiffres qui composent les carrés, dans la lettre de l'alphabet arabe qui en exprime la valeur numé-

rale, ce qui forme les combinaisons suivantes :

D T B
G H Z
H A V

En lisant comme les Orientaux ces combinaisons de lettres de droite à gauche, et en tenant compte des lettres qui forment les quatre angles, on a celles B. D. V. H., et c'est tout justement, au manque de voyelle près, le mot *bedouh :* ainsi le mot bedouh est l'équivalent des carrés magiques. On pourrait encore faire remarquer que la valeur numérale des quatre lettres qui composent le mot *bedouh,* est 2468 ; c'est la proportion arithmétique 2 : 4 : 6 : 8, dont l'exposant est toujours 2. Quelques Orientaux n'ont pas hésité à dire que le mot bedouh est un des noms de la divinité. »

MASSIAS (baron). *Traité de philosophie psyco-physiologique.* Paris, 1830. 1 vol. in-8°. — Dans cet ouvrage, M. Massias ramène tous les faits du somnambulisme à ceux de la vie ordinaire. C'est l'homme considéré dans son état anormal, pour compléter la connaissance de l'homme qui fait l'unique objet du livre.

BALLANCHE. *Essai de palingénésie sociale.* — Dans ce bel ouvrage où l'auteur montre un sentiment si élevé de l'antiquité, on trouve des réflexions de la plus haute importance sur

l'haruspicine et sur les oracles. Nous rappellerons ici, à propos des oracles primitifs de tous les peuples, « qu'il est fortement à présumer que, dans l'origine, ces êtres providentiels ne s'expliquaient que sur des faits providentiels, c'est-à-dire sur des faits généraux; que ce fut une dégénération de ces sortes d'oracles, lorsqu'ils s'expliquèrent sur des faits particuliers, sur des destinées individuelles. » Et plus loin l'auteur s'explique ainsi : « Les idées des anciens sur l'haruspicine, nous le représentent comme une science fondée sur une grande loi cosmogonique, la distinction des âmes. » Relativement à l'examen des entrailles palpitantes, M. Ballanche émet une idée curieuse; il pense que l'haruspice y cherchait les derniers mouvemens d'une âme qui allait bientôt s'échapper pour se confondre avec l'âme universelle.



VOCABULAIRE
ANALYTIQUE
OU TABLE ALPHABÉTIQUE
DES SCIENCES OCCULTES.

A

B

C

F

G

H

I

J

K

L

P

S

V

X

Y

Z

FIN DU TABLEAU
DES SCIENCES OCCULTES.



